This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RC1567
Ga10.67.70

Charles Nodier

t. II. Pages 73-74 &
183-184 inclusive

VENEZ à la leçon jeunesse vive & folle,
Esope en belle humeur vous appelle à l'Escole:
Les Bestes autrefois parloient mieux que les gens,
Et le siecle n'a point de si doctes régens.

ESOPE
EN
BELLE HUMEUR,
OU
DERNIERE TRADUCTION,
ET AUGMENTATION
DE SES
FABLES
EN PROSE, ET EN VERS.

Nouvelle edition diviſée en deux Tomes, augmentée de quelques Fables, & enrichie de nouvelles figures.

TOME PREMIER.

A BRUSSELLE
ANÇOIS FOPPENS, au S. Eſprit.
M. D. CC.
Avec Privilege du Roi.

KC15687
Gould 67.79

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1911
(2 vol.)

BOUND. JUL 18 1911

ESOPE
AU
LECTEUR.

LEs Dialogues des Morts de Lucien, ne ſont pas des contes faits à plaiſir ; on s'entretient en effet aux Champs Elizées. Il n'en eſt pas de la terre des Morts comme de celle des Mortels ; en la

terre des Mortels, le potier haït le potier, & les gens de même metier se fuient, ici, c'est tout le contraire; les gens de même caractere se recherchent, ils vivent ensemble, ils s'aiment, ils se caressent. Le quartier où je suis, est sans contredit, le plus agreable de tous les Champs Elizées. C'est le Rendez-vous general, de tous les Auteurs plaisans, & sur tout des Poëtes, des Bateleurs, des Comediens, des Charlatans, des Graveurs, des Peintres, enfin c'est le receptacle de tous les Esprits gais. On y respire l'air du monde le plus serein. Le Printems y est eternel. Nos animaux domestiques, sont des Singes, qui nous donnent mille divertissemens. Nous y sommes tous habillez en Carnaval. Comme tous les habitans de cet agreable

ble ſejour ont eu ſoin de ne pas boire du Lethé, fleuve qui efface la memoire; celà fait qu'ils ſe ſouviennent de tout ce qu'ils ont écrit, de tout ce qu'ils ont dit, de tout ce qu'ils ont fait, de tout ce qu'ils ont oui. A table, nous ſommes ſervis de tous les Boufons des Princes. Nos Ecuiers-Tranchans ſont les Gazetiers. Nos Valets ſont les Nains les plus fameux des Cours.

Je vous avoue que c'eſt une plaiſante affaire que de nous entendre; ſur tout, quand nous ſommes en belle humeur. Celui qui dit mieux le bon mot, eſt le mieux venu. Et comme c'eſt un amas de tous les beaux eſprits, vous ne ſauriez croire les belles choſes qui s'y diſent.

Dez qu'un nouveau venu deſcend

de la barque de Caron & qu'il a paié ſon naulage, il demande après moi. Ainſi, à la reſerve peutetre de Scarron, je ſuis l'objet le plus ordinaire de la curioſité. Depuis peu il arriva une troupe de gens qui ſe diſoient des refugiez de France.

Ils ne manquerent pas de venir me rendre viſite. Quand je ſçû qui ils étoient, je leur demandai des nouvelles de l'autre monde, & ſingulierement, je leur demandai ſi mes Fables étoient encore en vogue; ils me repondirent qu'oui, mais qu'on étoit dans l'impatience d'en voir une Traduction Nouvelle, & une augmentation. Moi, qui n'ai pas perdu le deſir de recréer le monde, je demandai conſeil à mes amis. Nous nous aſſemblames chez Ovide avec tous les Poetes, Plaute,

te, Petrone, Juvenal, Marot, Rabelais, Bocace, Eraſme, Cats, Scarron, Moliere & tous les Gazetiers d'Holande furent du conſeil. Tout le monde conclut à une Nouvelle Traduction de mes Fables. On fit venir Callot; qui aiant mis la main au burin, me grava en vieleur gaucher, qui faiſoit danſer tous les animaux que j'introduis dans mes Fables. Un Singe tenoit devant moi un petit Moulin-à-vent d'enfant, d'où pendoit une banderolle, qui portoit pour écriteau ESOPE EN BELLE HUMEUR.

On agrea le deſſein, & comme on lui eut dit de faire une eſpece de vignette pour placer au premier feuillet, il me grava dançant aux caſtagnettes, deux ſinges me ſervant de baſſe &

de violon ; on donna ordre à Vaugelas, à Menage, à Ablancourt & à Moliere de coucher les Fables en le langage du tems. Baudoin ſe recria un peu ; mais on le fit taire, en lui diſant que ſon ſtile etoit deja ſurannè, que ſa morale etoit longue, & qu'une ſauce pour bien picquer le gout, doit être courte.

Plutarque, Licoſtene & quelques Ravaudeurs ſe preſenterent pour faire les alluſions ; mais on les remercia de leurs antiquailles ; on leur dit que le monde aimoit la nouveauté, & qu'on en étoit liberalement ſervis, ſur tout des Refugiez de France. L'Aſſemblée aplaudit à la reſolution priſe ſur la nouveauté. Mais Monſieur le Preſident Ovide, qui a peut-être peur qu'on ne le rejette, comme anti-

antiquaire, fut d'avis qu'il falloit y entremeler quelque demie antiquité, & ſon opinion fut ſuivie. Furetiere qui ſurvint au conſeil, pria qu'on voulut entremeler ſes Vers; comme ils ſont admirables & qu'on ſçait le ſervice qu'il a rendu en imprimant ſon Dictionaire; on lui accorda ſa juſte requete, mais pour ne point contriſter La Fontaine qui a ſi heureuſement travaillé ſur mes Fables, on fut d'avis d'y joindre quelques-unes de ſes plus belles. Comme bien des gens ſe mélerent de mon ouvrage, il fut bientot achevé; & comme c'étoient tous de beaux eſprits, mes Fables en reçurent des agrémens nouveaux.

Mais tous gens d'eſprit que nous étions, nous penſames nous-mêmes de devenir la Fable du monde. Je fus le

premier qui m'aperçus de la bevue, & je ne manquai pas de la reprocher delicatement à l'assemblée. Mesieurs, dis-je, il faut changer l'allusion de la Fable, où il est dit que les Rats aiant tenu conseil pour se mettre à couvert de la fureur d'un Chat, & tous étant tombez d'accord qu'il falloit lui pendre un grelot au cou, afin que quand il se remueroit, cette clochette vint à sonner, & qu'elle les avertit de prendre la fuite, il ne se trouva personne pour entreprendre cette suspension dangereuse. Il faut mettre au bout de cette Fable que celà exprime le conseil qui se tint chez Ovide au sujet des Fables d'Esope, où toute l'assemblée aiant conclu à leur Traduction Nouvelle & à leur augmentation, il ne se trouva personne qui put les porter à

la terre des mortels pour les faire imprimer.

Dez que j'eus achevé de parler, tout le monde ſe regarda, & chacun ſe prit à rire. Virgile qui eſt d'un eſprit ſévere & qui n'aime pas plus d'être joué, que de rire, prit la parole, & il me dit d'un accent grave. Compere Eſope, ne changez pas l'alluſion de votre Fable, & ne tournez pas ce ſage conſeil en ridicule. Vous n'avez qu'à mettre votre copie entre les mains de Caron, & ſi vous lui paiez double port, il fera tout ce que vous voudrez. Enée doit repaſſer bientot des Champs Elizées à l'autre monde, il y portera vos Fables.

Ceux qui s'étoient ſentis piquez de ma raillerie, ne furent pas fachez de s'en voir vangez. Moi, pour leur don-

donner le change, je m'adreſſai aux Gazetiers, je leur demandai à qui je devrois adreſſer ma copie? ils me repondirent que je ferois bien de l'adreſſer à Bruſſelle. Je ſuivis leur conſeil.

Mortels, ſi le paquet eſt bien arrivé, & ſi on vous a fait preſent de mes Fables, je vous prie de vous ſouvenir de moi, qui ſuis la ſource de tout; & ſi vous leur faites bon accueil, je me determinerai à en faire de nouvelles. Je ſuis,

Votre très-divertiſſant
Serviteur

ESOPE.

Des Champs
Elizées.

ESOPE
EN
BELLE HUMEUR.

LA VIE D'ESOPE.

ESope étoit d'Ammorie village de Frigie, Province de l'Asie Mineure, il vivoit la LVI. Olympiade, vers l'an 200. de la fondation de Rome, 3500. du Monde, & environ 598. avant l'Ere Chrêtienne. C'étoit ſous le regne de Creſus dernier Roi de Lydie,

die, qui commença de regner tout ſeul après la mort de ſon pere Alyattes, la LV. Olympiade, l'an 196. de Rome. On ne ſauroit dire s'il eut ſujet de remercier la nature, ou bien de ſe plaindre d'elle; car en lui donnant beaucoup d'eſprit, elle le fit naitre ſi laid de viſage & ſi difforme, qu'à peine avoit-il la figure d'un homme, & elle lui refuſa juſqu'au libre uſage de la parole. Avec ces défauts, il eut encore le malheur de devenir eſclave; & c'eſt pour cette raiſon, que Saint Jerôme l'appelle malheureux en ſa naiſſance, en ſa vie, & en ſa mort, pour marquer ſa condition d'eſclave, ſa laideur, & ſa fin tragique. Mais ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la fortune. Son eſprit lui fit ſupporter ſes malheurs, ſans ſe plaindre, & pour charmer ſes maux dans la ſervitude il compoſa ces fables ſi utiles & ſi ingenieuſes, qui lui ont tant acquis de reputation. Le premier Maître qu'Eſope eut, l'envoia aux champs labourer la terre, & enſuite le donna à un certain Zenas, qui étoit comme ſon Maître d'Hôtel, qui le vendit à un Marchand, & ce Marchand étant allé à Samos révendit Eſope à un Philoſophe nommé Xanthus. C'eſt là qu'il fit paroître la vivacité de ſon eſprit, par diverſes réponſes, qui font juger

ger de ſon caractere. Xanthus étant allé ſe promener à la campagne, un Jardinier lui demanda, pourquoi les plantes qu'il cultivoit avec tant de ſoin ne profitoient pas tant, que celles que la terre produiſoit elle-même, bien qu'elles ne fuſſent point cultivées. Le Philoſophe raporta le tout à la Providence, & continua ſa promenade; mais Eſope s'arrêtant avec le Jardinier, compara la terre à une femme, qui aiant des enfans d'un premier mari, en épouſe un autre qui a auſſi des enfans d'une autre femme, & qui préfere les ſiens à ces derniers: ainſi la terre eſt marâtre des productions du travail & de la culture; & bonne mere des ſiennes propres. Cette raiſon ſatisfit le Jardinier. Depuis, Eſope aiant conſeillé à ceux de Samos de s'oppoſer à Crœſus qui leur vouloit ôter la liberté, ce Roi l'aiant ſçû, ſouhaita de le voir, & l'aiant oui parler il eut beaucoup d'eſtime pour lui. Ce fut en ce tems qu'Eſope compoſa ſes fables, qu'il laiſſa au Roi de Lydie. Enſuite, il revint à Samos, puis aiant entrepris de voiager il ſe rendit conſiderable à la Cour du Roi de Babilone, & à celle de Nectanebo Roi d'Egipte. On prétend que ce fut en ce lieu qu'il fut eſclave avec la celebre Rhodopé, la même qui fit élever une des Pyramides, qui ſubſiſtent encore en Egipte,

des préſens que lui faiſoient ſes amans, entre leſquels on compte Eſope. Il vint enſuite à Delphes, & les habitans de cette ville, qu'il avoit raillez dans ſes fables, le firent mourir. On dit que le Ciel vengea cette mort, par une peſte tres-violente, qui fit de grands ravages à Delphes. On ajoute que les Delphiens demanderent à l'Oracle, par quels moiens ils pourroient appaiſer le courroux des Dieux; & que l'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & ſatisfaire aux manes d'Eſope. Auſſi-tôt on éleva une Pyramide. On prétend encore que la Grece envoia des Commiſſaires pour s'informer de la mort d'Eſope & qu'elle en fit une punition rigoureuſe.

D'UN

D'UN LION, ET D'UN ANE.

UN Lion pourſuivant avec fureur un Ane pour le devorer: un Coq du voiſinage chanta avec tant de violence, qu'il contraignit le Lion, qui a une averſion naturelle pour ſon chant, à lacher non ſeulement ſa proie, mais encore à prendre la fuite. L'Ane s'imaginant fortement que le Lion avoit peur de lui, ſe mit à ſes trouſſes & il lui donna la chaſſe bien au-delà de la portée du chant du Coq, ce qui obligea le Lion à lui faire volte face tout à coup, & à le mettre en pieces. Alors ce ſot animal reconnut trop tard, ſa temerité, & il aprit qu'il n'appartenoit pas à un miſerable Ane comme lui d'inſulter le Roi des animaux.

Il ne faut jamais attaquer un Ennemi plus fort & plus puiſſant que ſoi, ſi l'on n'eſt bien ſeur de le vaincre.

De deux Ecrevices.

Une jeune Ecrevice, & ſans experience,
Vid d'un œil envieux paroitre en un feſtin,
Quantité de ſes Sœurs, en pompeuſe apparence,
Teintes d'un bel incarnadin.
Elle courut ſoudain dire à ſa mere,
J'admire de mes ſœurs la fortune proſpere:
J'en ai vu trente dans un plat,
Si magnifiquement vetues;
Que je les croirois parvenues,
Aux honneurs du Cardinalat:
Tandis que barbotant dans la boue & l'ordure,
Nous ſommes couvertes de bure.
Que je ſouhaiterois un ſort ſi fortuné;
Et d'avoir un habit ſi bien enluminé?
La vieille & prudente Ecrevice,
A ſa fille répond; vous êtes bien novice,
Celle qui brille avec plus de ſplendeur,
Voudroit bien retenir ſa premiere couleur:
Et quoi qu'il ſemble qu'elle éclatte,
Sous une robbe d'écarlate;
C'eſt un funêre acoutrement,
Qui ne doit pas faire d'envie,
Puiſqu'il eſt vendu cherement,
Et qu'elle en a perdu la vie.

Tel, & ſemblable eſt le ſort,
D'un Heros, couvert de gloire;
Il vit de vrai dans l'Hiſtoire,
Mais cependant, il eſt mort.

D'un

D'UN LOUP ET D'UNE TETE.

UN Loup etant entré dans l'atelier d'un Sculpteur, y trouva une Tete d'homme fort bien travaillée. Il la tourna de tous les cotez, & il la promena d'un bout à l'autre de ce lieu ſans qu'elle fit aucun mouvement. Rebuté de voir ſes peines inutiles, il s'écria de depit & de colere, ô la belle Tete, c'eſt grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle!

Il ne faut pas juger des hommes à la mine, ni ſe laiſſer ſurprendre par l'exterieur.

Il n'y a pas lontems qu'on fit cette exclamation du Loup à la vue d'une belle perſonne qui n'avoit pas d'eſprit.

Du Singe et du Bouc.

UN Singe autrefois rencontra,
Un Bouc à barbe venerable;
Et comme ami lui remontra:
Qu'il ſe rendroit plus agreable,
S'il hantoit ſouvent le Baigneur:
Qu'il ſe mettroit en bonne odeur,
Parmi le monde raiſonnable,
Pour lui qu'il n'étoit du metier
D'Eſtuviſte, ni de Barbier:
Mais que pour l'obliger, il mettroit en pratique,
Ce qu'il avoit apris touchant l'ajuſtement,
Quand il frequentoit la boutique,
Des faiſeurs-de-poil proprement.
Le Bouc de cette courtoiſie,
Et le loue, & le remercie,
Mais pour faire ſa barbe, il veut prendre conſeil;
Et pour cet effet, il s'adreſſe
A l'homme, qui n'a ſon pareil,
A ce qu'on pretend, en ſageſſe.
Il void d'abord mille galands bienfaits;
Propres, polis, raſez de frais;
Et quelques mignons de couchette,
Qui s'arrachant le poil, ſe ſervoient de pincette;
Et par là devenoient la terreur des maris,
Tant ils étoient des Dames favoris.
Cet exemple me perſuade,
Dit le Bouc à ſon Camarade;
Raze-moi donc pour la premiere fois.
Auſſitot le Singe courtois,
Lui met au cou une ſerviette,
Et prepare ſa ſavonette.
Quand il paroit des Moines, des Prelats,

Des

Des Docteurs, & des Magiſtrats,
Dont la mine majeſtueuſe,
Procedoit d'une barbe, & longue, & copieuſe.
Que vois-je ! dit le Bouc alors ?
Les hommes ſous un même corps,
Ont bien de differens viſages ?
Qui ſont les fous ? Qui ſont les ſages ?
Le Singe dit, nous ne ſavons,
Ceux-là, nomment ceux-ci Barbons.
Quand ceux-ci, prennent la parole,
Ils nomment les premiers, Jeuneſſe, & Tete folle,
Il faut, dit le Bouc en couroux,
Que les hommes s'accordent tous,
Sur la bonne façon de vivre,
Si leur exemple ils veulent faire ſuivre.
Cependant, il n'eſt rien de tel,
Que de s'entretenir dans l'état naturel.
Celà dit, il arrache & déchire ſon linge,
Et dû baſſin coëffe ſon Singe.

Cette raiſon qui nous éclaire,
Ne nous ſauroit donner de certaine leçon :
L'un par raiſonnement ſe met d'une façon,
L'autre ſe met d'une façon contraire ;
Qui croit auſſi le faire par raiſon.

D'UN LION, ET D'UN RENARD.

UN Lion que la vieilleſſe empechoit de chaſſer; eut recours à la ruſe pour atraper de la proie. Il ſe retira dans ſon antre feignant d'etre malade. Les animaux de ſon voiſinage lui rendirent auſſitot la viſite, & ils lui offrirent leurs ſervices, qu'il reçut à belles dents, les devorant tous les uns après les autres. Le Renard qui eventa ſa fourberie, ſe contenta de lui demander de loin l'état de ſa ſanté; très-mauvaiſe, lui répondit le Lion, hé pourquoi n'entrez-vous pas? C'eſt parceque je voi, repliqua le Renard, les traces de ceux qui ſont entrez, & pas une de ceux qui en ſont ſortis.

Il eſt de la ſageſſe, & de la prudence de ſavoir eviter les embuches de nos ennemis.

Du Chien et de son Maitre.

Le plus ſavant de tous les Chiens,
De ſon Maitre autrefois eut une reprimande.
Au lieu de l'avertir, quand la troupe brigande,
Venoit pour enlever ſes biens;
Il aboioit d'une façon cruelle,
A tous venans, & ſans raiſon;
Et mettoit toute la maiſon,
En alarme continuelle.
Paſſe, lui diſoit-il, pour crier au larron,
Voiant un Procureur, un Sergent, un Gaſcon;
Mais tu dois épargner une perſonne honnete,
Il faut plutot lui faire fete,
Si tu pretens paſſer pour avoir le nez bon.
Excuſez-moi, répond le Chien fidele,
Si j'ai manqué, c'eſt par excez de zele,
Encore que d'aboier à faux,
Soit le moindre de mes defaux.
Vous ne regardez qu'à la mine,
Et pour voleurs vous n'avouez,
Que ceux qui doivent etre, ou pendus, ou rouez.
Moi je les ſens, & les devine,
Sans le ſecours du Magiſtrat.
Ma ſagacité naturelle,
Par le moien d'un exquis odorat,
A cent pas à la ronde, un Voleur me revele.
Ce n'eſt pas ſeulement aux Filoux, aux Meuniers,
Aux Frippiers, Greffiers, & Geoliers,
Aux Valets qui ſerrent la mule,
Qu'il faut aboier ſans ſcrupule.
Quand je ſens ces gros Maltotiers,
Qui vont avec des Fuſeliers,

Rava-

Ravager toute une Province,
Et voler le peuple & le Prince:
Quand je vois des Banqueroutiers,
Des Fauſſaires, des Uſuriers,
Des Juges vendre la Juſtice,
Et pour voler, acheter un Office:
L'Avocat dépouiller la Veuve & l'Orfelin;
Et le Cagot en patelin,
Rencontrant une ame idiote,
Couper devotement la bourſe à ſa devote;
Alors j'aboie avec chaleur,
Et je croi qu'il eſt tems de crier au voleur.
Enfin ſoiez certain que quand je vous appelle,
J'en ſens quelqu'un aux environs;
Et que la volerie eſt telle,
Que ſi l'on faiſoit bien l'Hiſtoire des Larrons,
On écriroit l'Hiſtoire univerſelle.

Tel eſt bien ſouvent le malheur,
D'un ſerviteur bon & fidelle;
Son Maitre injuſte le querelle,
Lorſqu'il le ſert avec trop de chaleur.

D'UN LOUP, ET D'UNE GRUE.

UN Loup aiant dans la gorge un os qui l'incommodoit, promit à une Grue de la bien recompenſer, ſi elle vouloit le lui tirer avec ſon bec. La Grue en convint, & elle le lui ota facilement; aprez quoi elle lui demanda le ſalaire promis. Alors le Loup aiguiſant ſes dents les unes contre les autres, lui fit connoitre qu'elle devoit s'eſtimer heureuſe d'avoir retiré ſa tete ſaine, & ſauve de ſa gueule.

Si pour recompenſe de nos ſervices, les grands ne nous font point de mal, nous ne ſommes pas malheureux.

Du Chat-huant et de Jupiter.

Quand Jupiter tint ſes grands jours,
Pour recevoir les Placets & Requetes,
Que pour implorer ſon ſecours
Lui voudroient preſenter les Hommes & les Beres,
Il reçut d'un vieux Chat-huant,
Une Requete contenant,
Qu'avec une grande injuſtice,
Il etoit pourſuivi par les autres Oiſeaux,
Juſqu'aux moindres petits Moineaux,
Puiſqu'il ne leur rendoit aucun mauvais office,
Et qu'il n'avoit jamais, contre eux, rien attenté,
Ni fait acte d'hoſtilité.
Que cependant cette troupe criarde,
Faiſoit tant contre lui, de huée & de bruit;
Que ſans ecorte, & ſauvegarde,
Il n'oſoit aller que de nuit.
Que pour finir une ſi rude guerre,
Il recouroit au Maitre du Tonnerre;
A griffes jointes le priant,
D'avoir pitié du Supliant.
Quand Jupiter eut lû cette Requête,
Il ſourit, & hochant la tête,
En ces termes lui répondit:
Oiſeau funeſte, l'on m'a dit,
Qu'avec tout votre parentage,
Vous viviez en mauvais menage,
Et que chacun de vous, battoit ſon compagnon;
Qu'enfin vous ne pouviez, ſans vous faire d'outrage,
Vous ſouffrir deux en même cage,
Ni vivre ſous même pignon.
Pour faire exaucer vos prieres,

Soiez

Soiez ſoigneux premierement,
De vivre en paix avec vos freres;
Et puis nous ferons aiſément,
Avec les étrangers, votre accommodement.

Ainſi dans l'Etat politique,
L'homme doux dans ſon domeſtique,
Ne manquera jamais,
D'etre avec tout le monde en paix.

D'UN AIGLE, ET D'UN RENARD.

UN Aigle, & un Renard convinrent, pour nouer une amitié plus étroite, de demeurer l'un prez de l'autre. L'Aigle fit ſon nid ſur un arbre, & le Re-

Renard fit ſon terrier au pié, où il mit ſes petits, aprés quoi il alla leur chercher de la proie. L'Aigle fondit auſſitôt ſur les petits Renards, qu'il fit ſervir de curée à ſes Aiglons. Le Renard de retour aperçut la perfidie de ſon voiſin ; mais non pas le moien de s'en venger ; & il s'évaperoit tout en menaces & en injures. Quand par hazard il vid un tiſon ardent, qu'il porta au pié de l'arbre. Le feu & la fumée obligerent bientot les Anglois ſans plumes de tomber, & de devenir la proie de leur impitoiable ennemi, ſans que l'Aigle put l'empecher.

Les méchans qui oppriment par leur puiſſance les miſerables, periſſent tot ou tard.

DES OISEAUX ET DU FENIX.

LOrs qu'en l'Empire des Oiſeaux,
La Couronne étoit elective;
On tint un grand conſeil, où tous juſqu'aux Moineaux,
Eurent voix deliberative.
Les Aigles, les Faucons, étoient les prétendans
Qui pour ſe faire Rois, étoient les plus ardens:
Leur titre étoit, leur force & leur courage,
S'imaginant, qu'à des Chefs belliqueux,
Tous les Oiſeaux plus foibles qu'eux,
Rendroient incontinent hommage.
Mais comme ils vivoient de carnage,
La Republique étant encore en liberté;
Les plus ſenſez de cette Compagnie,
Leur oterent l'eſpoir de cette Roiauté,
Apprehendant leur tirannie.
Quand les Autruches & les Pans,
Se voioient ſi bien mis, ſi leſtes, ſi pinpans,

Cha-

Chacun ſe fiant ſur ſa mine,
Croioit faire fortune en cette occaſion:
Mais une puiſſance voiſine,
Par quelque ſecrette machine,
Leur fit donner l'excluſion.
Enfin un Perroquet qui ſortoit de l'Ecole,
D'un Docteur prenant la parole,
S'il m'appartient, dit-il, de vous donner conſeil,
Trouvez bon que je vous enſeigne,
Un Roi parfait qui n'a point ſon pareil,
Et dont vous benirez à jamais l'heureux regne,
C'eſt le Fenix, brillant comme un Soleil,
Qui ſur tous les Oiſeaux emporte l'avantage,
Par la beauté de ſon plumage.
Il vit tout au moins cinq cens ans,
Et n'eſt point chargé de famille,
Car il n'a point de femme ni d'enfans.
Quand il veut mourir il ſe grille,
Sur un bucher fait de bois odorans,
Qu'il va chercher en l'Arabie heureuſe;
Et le Soleil allume ce tombeau,
Avec une œillade amoureuſe.
Là nait un petit vermiſſeau,
D'où ſe forme un Fenix nouveau,
Reſſuſcité des cendres paternelles,
Et comme il nait ſans l'aide des femelles,
On peut jurer, ſans courir de hazard,
De lui ſeul, qu'il n'eſt point Bâtard.
Quant à ſes autres avantages,
Jugez-en à proportion;
Car il chante en perfection,
Mais les Auteurs dans leurs Ouvrages,
N'en ont point fait de mention;
Quoiqu'il ſemble en rendant de ſi beaux témoignages

Qu'ils

Qu'ils ont trouvé l'invention,
D'en nourrir plusieurs dans des cages.
A cet avis chacun applaudissant,
Pour son Election, tous donnent leurs suffrages;
Mais, parce qu'il étoit absent,
Soudain pour lui porter cette bonne nouvelle,
Partent mille Couriers, qui vont à tire d'aile,
Aux Climats les plus reculez,
Et dans les lieux les moins peuplez,
Qui font à le chercher, exacte diligence.
Mais quoiqu'en sa faveur, l'histoire ait controuvé,
Pour établir son excellence;
Ce Roi parfait ne put être trouvé.

Cette Fable apprend aux Lecteurs,
Que la vertu parfaite, est en vain demandée;
Et qu'ici bas, elle n'est qu'en l'idée
De quelques fabuleux Auteurs.

D'UN

D'UN RENARD, ET D'UN BOUC.

UN Renard, & un Bouc preſſez d'une ſoif ardente, deſcendirent dans un puïs, d'où aprèz avoir bu, il fut queſtion de ſortir. Le Renard dit au Bouc qui ſe tourmentoit pour en trouver le moïen, que s'il vouloit ſe dreſſer ſur les deux piés de derriere, & apuier les deux de devant contre le mur, qu'il ſe faiſoit fort de grimper au long de ſon echine, & de ſe tirer bientot d'affaire l'un & l'autre. Le Bouc obéit, mais le Renard ne fut pas plutot en liberté qu'il ſe mit à gambader &. à reprocher au Bouc, que s'il avoit eu autant de bon ſens, que de barbe, il auroit ſongé au moïen de ſortir du Puïs, avant que d'y deſcendre.

Un homme ſage & prudent, doit toujours penſer plus d'une fois à ce qu'il entreprend.

Du Courtisan et du Mouton.

UN Courtiſan, dans une grande plaine,
Ne ſachant à quoi s'exercer,
Prenoit plaiſir à voir paſſer, & repaſſer,
Un troupeau de bêtes à laine.
Dez qu'un Mouton marchoit devant,
Ou faiſoit un pas en arriere;
Autant en faiſoit le ſuivant,
Et tous ceux qui venoient derriere.
Alors pour les railler de galante maniere;
Eſt-ce que vous jouez, leur dit-il, à l'Abbé;
Qu'inceſſamment on vous void entre-ſuivre?
Je ne m'étonne pas qu'on ait toujours daubé,
Votre ſotte façon de vivre.
Ne vaudroit-il pas mieux, ô timide animal!
Vous conduire chacun ſelon votre genie,
Qu'en imitant autrui, pecher par compagnie,
Et ſans vous informer s'il fait, ou bien, ou mal?
A cette piquante Ironie,
Fut répondu par un grave Belier,
Dont la gorge étoit parée,
Comme un Docteur ou Bachelier,
D'une peluche fourée.
Ca dites-moi, Monſieur le delicat;
Eſt-ce un raiſonnement ſolide?
Qui d'un chapeau pointu, vous en a fait un plat?
Ou ſi d'un fantaſque, ou d'un fat,
L'exemple vous ſert de guide?
Lors que de vos ſouliers, ou de vos hoquetons,
Vous quittez la forme commode,
Pour ſuivre l'inventeur d'une nouvelle mode,

N'étes-

N'êtes-vous pas plus ſots que des Moutons?
Quand étourdis comme des hannetons,
Vous ſuivez un brutal, dont l'aveugle furie,
Court affronter l'artillerie;
N'êtes-vous pas d'obéiſſans Moutons,
Que l'on mene à la boucherie?
Quand des Docteurs quittent la verité,
Et ſe laiſſent brider par quelque autorité,
Tels que ſouvent on void paroitre,
Les diſciples de ces Platons,
Qui philoſophant à tâtons,
Jurent ſans raiſonner ſur l'avis de leur maitre;
Sachez que ce ſont des Moutons,
Ou qu'ils meritent bien de l'être.
Faites donc reflexion,
Sur vous, & ſur vos ſemblables;
Et vous verrez que de cette action,
Que vous nous reprochez, vous êtes plus coupables.

Cette Fable nous fait connoitre,
Qu'entre les Animaux, que le Ciel a fait naître,
L'homme eſt le plus preoccupé,
Le plus ſot, & le plus duppé,
Et celui qui le moins s'imagine de l'être.

D'UN LOUP, ET D'UN AGNEAU.

UN Loup qui buvoit à la ſource d'une fontaine, aperçut un Agneau au bas du ruiſſeau que la fontaine formoit. Il le joignit tout en colere, & il lui demanda pourquoi il troubloit ſon eau? L'Agneau s'excuſa, & il lui fit connoitre que celà étoit impoſſible, vu que l'eau ne pouvoit pas remonter à ſa ſource. Le Loup grinçant les dents lui reprocha auſſitot; qu'il y avoit plus de ſix mois qu'il mediſoit de lui. Je n'étois pas alors au monde, repartit l'Agneau. Le Loup repouſſé de tous les cotez, ſe jetta ſur cet innocent animal, en s'écriant que c'étoit donc ſes parens qui étoient de tous tems ſes ennemis declarez.

Les

Les puiſſans ne manquent jamais de prétextes pour opprimer les miſerables.

De l'Ane et de Jupiter.

A Jupiter par un autre Placet;
Un Ane fit ſa doleance;
De ce que par accoutumance,
L'homme donnoit pour ſobriquet,
A ceux qu'il taxoit d'ignorance,
Le ſurnom d'Ane, ou de Bauder.
Cependant, diſoit-il, au nom de ſes Confreres,
Cent autres animaux pourroient avoir été,
Auſſibien pris pour exemplaires,
D'une grande ſtupidité.
Pourquoi nous noter d'infamie,
Plutot que les Boucs, les Taureaux,
Les Moutons, les Cerfs, les Pourceaux,
Qui ne frequentent pas non plus l'Academie;
A peine voudrions-nous le ceder aux Chevaux.
Nous ne pretendons pas par notre ſuffiſance,
Devenir Graduez, ou d'entrer en Licence,
Ni des bonnets de Docteurs obtenir,
Par notre étude, & par nos veilles;
Auſſibien nos longues oreilles,
Ne pourroient jamais y tenir.
Mais nous avons raiſon de ſoutenir,
Qu'il faut que l'homme ſe corrige,
Et qu'à l'avenir il s'oblige,
Quand il voudra taxer quelqu'un,
D'un vice à preſent ſi commun:
Qu'en general, il l'appelle une bete,
Et en particulier il laiſſe l'Ane en paix.
Jupiter en riant répondit ſa Requete,
Et lui dit; Prince des Baudets:

En quoi vous fait-on préjudice ?
Si ce nom vous eſt dû, par votre propre aveu ;
Quand les autres ſeroient ſujets au même vice,
Il vous doit importer fort peu,
Si l'on ne leur rend pas une égale juſtice.

Combien a-t-on vu de Gaſcons,
Se plaindre endurant le ſupplice,
Non pas qu'on leur faſſe injuſtice,
Mais qu'on ne pende pas, d'autres plus grands Larons ?

De Jupiter, et des Grenouilles.

Les Grenouilles jouiſſoient d'une agreable liberté dans leurs marais. Laſſées de leur bonheur, elles demanderent un Roi à Jupiter, qui leur don-

donna une ſolive, ſur laquelle elles ſauterent auſſitot avec inſolence & avec mépris. Aprez ce beau manege, elles en demanderent un autre à ce Pere des Dieux, qui leur envoia une Cicogne, laquelle commença d'abord ſon regne par les déchirer les unes aprés les autres. Cette violence les obligea de s'adreſſer à Mercure, qui leur fit connoître que Jupiter les avoit condannées à ſouffrir les cruautez de la Cicogne; puiſqu'elles avoient mépriſé la douceur de la ſolive.

Ceux qui ne peuvent gouter les douceurs d'une honnête liberté, meritent bien de porter les chaines d'une dure ſervitude.

Du Meunier et du Rat.

UN Meunier dans une Ratiere
Aiant pris un puiſſant Rat,
Ca, lui dit-il, voleur, infame, ſelerat,
Je vais t'accommoder de la belle maniere;
Tu pairas cherement la farine & le blé,
Que tu m'as juſqu'ici volé.
Le pauvre Rat, priant qu'on le delivre,
Pardonnez-moi, dit-il, mon maitre, mon voiſin,
Si j'ai pris votre blé, ce n'étoit que pour vivre,
Je n'en ſuis point marchand, ni n'en tiens magaſin;
Puis nous ſommes tous deux de même confrairie,
On ſait de quelle ſorte on en uſe au moulin.
Ceſſez donc d'entrer en furie,
Pour quelques petits grains que ronge un laronneau:
Tandis que de ferrer la mule,
Vous ne faites point de ſcrupule,
Et d'en voler à plein boiſſeau.
Ce reproche trop veritable,
Vers le meunier, le rendant plus coupable;

Je t'aprendrai, dit-il, par des mots outrageans,
A choquer les honnetes gens.
Soudain il conclud ſon ſupplice,
Et fait venir le plus gros de ſes Chats,
Executeur de la haute juſtice
Contre les Souris & les Rats,
Le Chat ſans corde & ſans potence,
L'etrangla ſuivant ſa Sentence.

Ainſi l'Officier de Police,
Condamne un malheureux pour un petit peché,
Tandis que d'un ſemblable vice,
Et par fois d'un plus grand, lui-même eſt entaché,
Sans qu'il lui ſoit ſûrement reproché.
C'eſt donc avec grande juſtice,
Que de tout tems le peuple a dit,
Qu'un grand Voleur, pend un petit.

D'UNE VACHE, D'UNE BREBI, ET D'UN LION.

UNe Vache & une Brebi, s'étant aſſociées avec un Lion qu'ils trouverent dans un bois, convinrent enſemble de partager par égale portion la chaſſe qu'ils feroient. Ils prirent un Cerf dont ils firent trois parts; le Lion leur dit auſſitot, je prens la premiere à cauſe du rang, que je tiens parmi vous; la ſeconde eſt due à mon courage & à ma force; pour la troiſiéme, la premiere d'entre vous qui ſe mettra en devoir de la prendre aura à faire à moi.

Il ne faut jamais s'aſſocier avec un plus puiſſant que ſoi.

De plusieurs Chiens.

Dans la Cuisine d'un Prelat,
Plusieurs Chiens mangeoient un potage,
Mais si pressez autour du plat,
Qu'il ne se pouvoit davantage.
Un gros Matin gardetison,
Ne cessoit pendant ce desordre,
D'aboier contre eux & de mordre;
Et soulevant les gens de la maison,
Leur reprochoit en son langage,
Que c'étoit une trahison,
D'abandonner le bien de leur maitre au pillage.
Enfin aprés beaucoup d'éclat.
Il se rendit maitre du plat.
Mais quand aux étrangers il eut donné la chasse
Il se mit bravement à manger à leur place.

Ainsi dans les guerres civiles,
Ceux qui des peuples, & des Villes,
Excitent le soulevement;
Quand leurs intrigues leur succedent,
Et qu'ils ont le gouvernement;
Ils font encore pis, que ceux qu'ils depossedent.

D'UN CHIEN, ET DE SON OMBRE.

UN Chien paſſoit une riviere, tenant dans ſa gueule une piece de chair. S'étant aviſé de regarder dans l'eau, ſon ombre ne manqua pas de le ſurprendre, en lui repreſentant un morceau de chair plus gros que celui qu'il portoit. Sa gourmandiſe lui donna envie de l'avoir, & elle l'obligea de lacher ſa proie, pour courir aprés cette ombre. Alors il connut à ſes dépens qu'il vaut mieux conſerver ce qu'on a, que de courir aprés ce qu'on n'a pas.

Qui veut tout avoir, n'a bien ſouvent rien.

Mahomet IV. voulant prendre Vienne, perd toute la Hongrie.

Du

Du Chat et des Rats.

UN gros Matou, Tiran d'une province,
Se plaiſoit tant à la chaſſe des Rats,
Qu'il fit defence, à tous les autres Chats,
D'aller chaſſer ſur les plaiſirs du Prince.
Les Chats domeſtiques & doux,
Petits Minets, Chates, Matoux:
Et tous enfin, hormis les Chats ſauvages,
Qui comme hobereaux des Villages,
Sans la Chaſſe mourroient de faim,
A ſon commandement obéirent ſoudain.
Mais mal advint d'une telle defence,
Car les Chats juſqu'alors étoient fort bien nouris;
Des Dames même, ils étoient favoris,
Parcequ'ils defendoient le Grenier, la depence,
Des aſſauts des Rats, & des Souris:
Dont, quand on vid multiplier l'engeance,
Ils tomberent dans le mépris.
On les chaſſa des maiſons & des Villes,
Comme des bouches inutiles.
La race des Rats cependant,
Etant un peuple fort peuplant,
En fit voir telle fourmilliere;
Que le Tiran Matou ne trouvoit pas,
Dans le ſerail de ſa goutiere,
Un ſûr azile à prendre ſes ebats.
Au même tems la premiere ratiere,
Et les premiers, Crieurs de mort aux Rats,
Parurent en lumiere.
Quand ces appas pleins de poiſon,
Furent ſemez en chacune maiſon,
Notre Tiran friand de ſa nature,
Dans un hachis par hazard en trouva:

Il

Il en prit ſi bonne meſure,
Qu'incontinent il en creva.

Cette Fable aprend qu'il arrive,
Toujours quelque malheur qui met en deſaroi,
Le gros glouton qui n'eſt bon que pour ſoi,
Parcequ'il faut que tout le monde vive
Et que Dieu ſouvent a permis,
Qu'un méchant trebuche,
Dans une embuche,
Qu'on dreſſoit à ſes ennemis.

D'UN RENARD SANS QUEUE.

UN Renard peu ruſé, fut contraint pour ſe ſauver, de laiſſer ſa queue à un piege qu'on lui avoit dreſſé. Se voiant en cet état, il penſa mourir

rir de dépit, & de chagrin; neanmoins aprés quelques momens de reflexion, il s'imagina que s'il pouvoit perſuader à ſes Compagnons de ſe couper leurs queues, il couvriroit ſa honte particuliere, par une difformité commune & generale. Il les convoca tous pour ce ſujet, & il fit tous ſes efforts pour les obliger à s'en defaire, leur repreſentant qu'elles les embaraſſoient à pourſuivre leur proie, & à ſe ſauver eux-mêmes des Chaſſeurs. Mais il fut bien ſurpris de voir que toutes ſes raiſons n'étoient pas du gout des autres Renards, & d'entendre dire par le plus ancien de la troupe qu'ils ne ſuivroient point ſon conſeil, étant trop intereſſé; qu'ils garderoient leurs queues, & que lui gardat ſa honte entiere, ſans vouloir la partager.

Il faut ſe défier des méchans, & ne pas ſuivre leurs conſeils, qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont trop intereſſez.

Du Loup et du Mouton.

Jadis fut un Loup ſur la terre
Qui dans le cabinet, plutot que dans la guerre,
Faiſant voir ſon habileté;
Pour dupper les Moutons, ſe mit un jour en tete,
De faire avec eux un traité;
Et crut bien abuſer de la ſimplicité,
De cette nation ſi timide & ſi bête.
Ce Loup auprés d'un Parc, haranguant un Troupeau,
Avec une douceur d'agneau;
Lui dit au nom de ſes Confreres,
Ca Meſſieurs, réjouiſſez-vous,

Vous

Vous êtes bien dans vos affaires,
Car vous allez avoir la paix avec les Loups.
Nous n'avons contre vous, ni haine, ni rancune;
Et si vous n'étiez declarez,
Pour le parti des Chiens, nos ennemis jurez,
Nous n'aurions jamais guerre aucune.
Et tant s'en faut, l'amour que nous portons,
A tous les honnêtes Moutons,
M'oblige à vous donner un avis d'importance,
Sur quoi je vous demande un mot de conference.
L'homme qui fait semblant d'être tant votre ami;
Vous laisse-t-il, l'ingrat, vivre à demi?
Il vous tond, il vous sacrifie,
Il vous mene à la boucherie,
Que vous feroit de pis le plus grand ennemi?
Venez plutot chercher, dans les bois des aziles,
Pour fuir de sa fureur, vous êtes fort agiles,
Et si quelque chasseur vous serroit le bouton,
Vous feriez le saut du Mouton.
Voiez les Cerfs, de qui les destinées,
Sont de vivre trois cens années,
S'ils n'avoient point été par l'homme effarouchez,
On en verroit bien plus dans les marchez.
Nous emploirons toute notre puissance,
A vous servir d'affection,
Et sous notre protection,
Vous vivrez en toute assurance.
N'apprehendez de nous, aucune violence;
Nous n'attaquons point les Oiseaux;
Les Elefans, ni les Taureaux,
Parce que nous avons avec eux alliance,
Que si vous traitez une fois,
Toutes faveurs vous sont promises,
Et les conditions seront à votre choix,

Nous

Nous conſerverons tous vos droits,
Vos privileges & franchiſes;
Excepté qu'au lieu de beler,
D'une façon puſillanime,
Nous vous apprendrons à hurler;
Car vous ſavez bien la maxime,
Inviolable parmi nous,
Qu'il faut hurler avec les Loups.
Songez donc au bonheur, que ma voix vous annonce.
Alors le Dogen du Troupeau,
Faiſant lacher le Chien aprés ſa peau,
Voilà celui, dit-il, qui porte la réponce.

Cette Fable nous doit apprendre,
Qu'avec un ennemi juré,
Qui ne tache qu'à nous ſurprendre;
On ne peut faire un accord aſſuré,
Et qu'il n'y faut pas même entendre.

D'UN

D'UN PAISAN, ET DE LA MORT.

UN Païſan également chargé d'un grand nombre d'années, & d'un peſant fardeau qu'il portoit ſur ſon dos, ſentant manquer ſes forces, & croiant ne pouvoir jamais arriver au lieu où il vouloit aller, deſira mille fois la mort. Enfin la mort lui apparut, demandant à ce miſerable ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Le Vieillard ſurpris, mais ruſé, lui répondit adroitement, que c'étoit pour la prier de l'aider à ſe relever, & à lui remettre ſur ſon dos ſa charge, qui étoit tombée.

Il n'eſt rien de plus cher que la vie, & le plus malheureux préfere toujours ſa miſere & ſes peines à la mort la plus douce.

Les hommes aiment la vie, & il n'y a que les femmes qui ſe ſouhaitent mortes ; mais ſi Dieu les prenoit au mot, je doute fort, ſur tout à l'égard des jeunes, ſi elles ne s'en retracteroient pas.

DU BEUF GRAS ET DU BEUF MAIGRE.

AU ſortir d'un gras pâturage,
Un Beuf, peſant & pareſſeux,
En trouve un autre maigre, & flaſque, & langoureux,
Qui revenoit du labourage.
Lors le Beuf gras, par forme d'entretien,
Dit à ſon Compagnon, plaignant ſon eſclavage ;
Ton ſort, pauvre Cadet, n'eſt pas comme le mien.
Sous un joug qui te martiriſe,
Tu travailles comme un Forçat ;
Et moi dans la faineantiſe,
Je vis d'un mets fort delicat.
Le matin & l'aprés-dinée,
Je ſuis à l'herbe juſqu'au cou,
Et l'on te donne à peine, aiant fait ta journée,
Du foin tout ſec, la moitié de ton ſou.
Le Beuf dechargé de cuiſine,
Répond ; je ſuis content de ma mauvaiſe mine,
En étourdi ne me reproche point,
Comme un défaut, ce manque d'embon-point,
Je lui dois les jours qu'on me laiſſe ;
Mais toi, peut-être dès demain,
Eprouvant le couteau d'un Boucher inhumain,
Tu te plaindras de trop de graiſſe.

Ainſi la vie & la ſanté,
Se trouvent plus en aſſurance,
Dans la triſteſſe, & dans la pauvreté,
Que dans la joie & l'abondance.

D'UN

D'UN LION, D'UN ANE, ET D'UN RENARD.

UN Lion, un Ane, & un Renard, allerent de compagnie à la chaſſe où ils firent une groſſe priſe; étant de retour, le Lion commanda à l'Ane d'en faire le partage, qu'il fit auſſitot avec tant d'égalité, qu'il lui en laiſſa bien volontiers le choix. Cette trop exacte juſteſſe échauffa ſi fort le Lion, qu'il mit ſur le champ le pauvre Ane en pieces. Aprés quoi il ordonna au Renard de faire le partage. Le Renard lui laiſſa la plus grande partie de la proie, ne s'en reſervant preſque rien; celà obligea le Lion à lui demander qui lui avoit ſi bien apris ſon devoir; c'eſt la mort de l'Ane, répondit le Renard, en ſe retirant en liberté. Sa moderation dans le par-

tage, & cette ſage réponſe le ſauva des Griffes du Lion.

Il faut devenir ſage aux dépens des autres, & n'avoir rien à démeler avec les Grands.

De l'Augure et du Corbeau.

LEs Idolatres du vieux tems,
Faiſoient grand cas de certains Charlatans,
Appellez, chez eux, des Augures;
Qui prédiſoient les avantures,
Obſervant le vol des Oiſeaux.
Le plus bel eſprit des Corbeaux,
Au plus ſavant d'entre eux, demandant audience,
Je ne veux pas, dit-il, penetrer les reſſorts,
De votre divine ſience;
Mais puiſque notre conſience,
Ne nous laiſſe point de remors,
De vous avoir jamais fait de tort, ni d'outrage;
Pourquoi donc faites-vous injure à notre corps,
En nous nommant Oiſeaux de ſiniſtre preſage?
Le Profeſſeur de l'art miſterieux,
Répond à l'Oiſeau curieux.
Nous avons obſervé que votre nourriture,
N'eſt que charogne & pourriture,
Et que vous frequentez les Gibets, les Tombeaux;
Celà vous met au rang des funeſtes Oiſeaux.
Car c'eſt par cette conjecture,
Lors que la guerre étale ſes fureurs,
Qu'on vous tient pour avantcoureurs,
De quelque déconfiture.
Vous êtes un franc animal,
Et pour être Devin, vous nous connoiſſez mal,
Repliqua le Corbeau, ſe mettant en furie,
Nous n'aimons point la mort, ni les combats,
Si nous allons repaitre à la voirie,

C'eſt

C'eſt que l'homme ne ſouffre pas,
Que nous vivions à la Rotiſſerie.
Souvent dans la neceſſité,
Tel fait une action mauvaiſe,
Qui ne commettroit rien contre l'honnêteté,
S'il étoit à ſon aiſe.

D'UN LION, ET D'UN SANGLIER.

UN Lion, & un Sanglier ſe déchiroient cruellement pour avoir une Perdrix; aprés un long & ſanglant combat, ils tomberent à terre percez de tous coтez. Un Vautour qui les avoit tranquilement regardez du haut d'un arbre, fondoit auſſitot ſur leur proie, la leur raviſſant ſans qu'ils puſſent l'en empêcher.

Tel bat les buiſſons, qui n'en prend pas les oiſeaux.

Du Sonneur et de l'Araignée.

CErtain Sonneur rempli de vanité
Entre deux vins, & peutêtre entre quatre,
Fut assez ivre pour debatre
A Jupiter la primauté,
Disant avec impieté,
Quand ce Dieu lançoit le tonnere,
Qu'il le pouvoit éloigner de la terre.
Et que la substance de l'air,
Etant delicate & menue,
Ses Cloches pouvoient l'ébranler,
Chasser, & dissiper la nue,
Et donnant au foudre une issue,
Faire prendre un rat à l'Eclair:
Comme l'avoit soutenu haut & clair,
Quelque Philosophe moderne,
Qui sans doute avoit bu dans la même Taverne,
Jupiter, l'oiant blasphemer,
Se preparoit à l'abîmer
Accoutumé de mettre en poudre,
Quand il lance son foudre,
Plus de Clochers, & de Sonneurs,
Que de toits de Bergers, & de pauvres Glaneurs.
Lors qu'une vieille, & prudente Araignée,
Hotesse du Clocher depuis plus d'une année,
Voiant ce faux raisonnement,
Faisoit des leçons à son Hote,
Pour lui faire avouer, & reparer sa faute,
Et lui montroit que follement,
Il s'attaquoit au Maître des Etoiles.
Qu'il auroit beau sonner en double carillon,
Bien loin de dissiper le moindre tourbillon,
Il ne lui rompoit pas la moindre de ses toiles.

Ainſi

Ainſi la moindre Creature,
Crie & s'éleve contre nous :
Lors que nous ſommes aſſez fous,
Pour vouloir égaler l'Auteur de la nature.
Ainſi l'orgueil eſt confondu,
De ces Fanfarons temeraires ;
Qui, quoi qu'ils euſſent prétendu,
De mettre à chef les plus grandes affaires,
N'ont pu venir à bout des plus legeres.

D'UN ANE, ET D'UN JARDINIER.

UN Jardinier avoit un Ane, qu'il faiſoit trop travailler. Cet animal demanda pour ce ſujet un autre Maitre à Jupiter, qui le donna à un Potier de Terre, duquel il fut plus maltraité que du

Jardinier. L'Ane ſe vid obligé de s'adreſſer encore une fois au Maitre des Dieux, qui le mit avec un Tanneur; mais ſon ſort n'en devint pas meilleur, car il le frapoit, & il le faiſoit travailler ſans diſcretion, mais il ne le nourriſſoit pas de même. Ce mauvais traitement lui fit connoitre à ſes dépens, qu'il n'étoit qu'un Ane, & que tout ce qu'il lui arriveroit de ſon changement, ſeroit de laiſſer bientot ſa peau à ce miſerable Tanneur pour la corroier.

Il faut ſe contenter de ſon état, ſi l'on ne veut aller de mal en pis.

De la Perdrix et du Chien.

UNe Perdrix faiſant la politique,
Crut bien aſſurer ſon repos,
Et celui de ſa Republique,
Qu'un Chaſſeur trouble à tout propos:
En ſubornant le Chien, qui decouvre leur gîte,
Et les fait partir au plus vîte.
Je ne ſai pas avec quel Deputé,
Ni par quelle ſubtile adreſſe,
Elle put conclure un traité;
Ni par quelle belle promeſſe,
L'engager dans ſes interêts:
Ce ſont des articles ſecrets,
Juſqu'à preſent impenetrables,
Aux plus ſavans Architectes de Fables.
Seulement elle a declaré,
Ce qu'en traitant, le Chien avoit juré,
Lors que de ſa fin étant proche,
Elle voulut à ſon Confederé,
Faire un dernier reproche.
Il avoit donc promis, quand il la ſentiroit,

Qu'auſſi-

Qu'auſſitot il s'arréteroit ;
Et loin de lui faire la guerre,
Il ſe coucheroit contre terre ;
Sans aboier, ni s'émouvoir,
Ni faire ſemblant de la voir.
Les jours ſuivans, quand il eſt à la Chaſſe,
En Chien d'honneur, il entretient l'accord,
Dez qu'il ſent la Perdrix, s'arrétant ſur la place,
Il s'acroupit, ne jappe, ni ne mord,
Juſque-là qu'on le croiroit mort ;
Mais c'eſt par là qu'il fait connoitre,
Le gibier à ſon Maitre ;
Qui du ſignal ſe prevalant,
Fait partir la Perdrix, & la tire en volant.

Cette Fable nous apprend,
Qu'en vain on veut corrompre un ſerviteur fidéle ;
Et que quand on l'entreprend,
On en a ſouvent dans l'aile.

D'UN

D'UN CHEVAL, ET D'UN ANE.

UN Marchand aiant chargé un Cheval & un Ane de marchandiſes pour les porter à une Foire, l'Ane ſe ſentant ſuccomber ſous le poid de ſa charge, pria le Cheval de le ſoulager, & de lui en porter une partie. Le Cheval fit le ſourd, & n'en voulut rien faire. L'Ane à quelque pas de là, s'abatit & creva dans le chemin. Le Maitre fut obligé, par ſa mort, de mettre ce qu'il portoit, ſur le cheval. Cette ſurcharge & les coups qu'il recevoit lui firent connoitre ſon ingratitude, & qu'il meritoit bien le mauvais traitement, qu'on lui faiſoit.

Il faut ſoulager les pauvres dans leurs miſeres, ſi nous voulons en tirer du ſervice dans nos beſoins.

De l'Ane et des Beufs.

UN Ane de la riche taille,
Tenté de l'herbe fraiche, & pour faire ripaille,
Voiant dans un Paſtis, un grand troupeau de Beufs,
Se mit à paître au milieu d'eux.
Là ſe pannadant à merveilles,
Il ſe croioit fort en honneur;
Faiſant le vain de ſa grandeur,
Car il les ſurpaſſoit de toutes les oreilles.
Quelques Beufs des plus obligeans,
Que la maturité de l'age,
Mettoit au rang des bonnes gens,
A ce ſot animal, moienant quelque hommage,
Se montrerent très-indulgens.
Mais toute la jeune Tauraille,
Lui vint livrer une horrible bataille.
Les petits Paſtres d'alentour,
Qui ſont malins comme Pages de Cour,
A coups de gaule, à coups de pierre,
Lui declarant, de leur coté, la guerre,
Lui firent ſur le corps, cent abruvoirs à Taons.
Ainſi l'Ane, loin de ſon conte,
Se vid contraint, avec ſa courte honte,
A coups de Corne, & de batons,
De retourner à ſes Chardons.

Ainſi de nobles Aſſemblées,
Par les brigues d'un Fat, ſont quelquefois troublées,
Qui penſe devenir fameux,
Sitot qu'il eſt reçu dans quelque Corps illuſtre;
Quoi qu'il en tire peu de luſtre,
Tant qu'il n'en eſt, que le membre honteux.

D'UN

D'UN CORBEAU ET D'UN RENARD.

UN Corbeau s'étant perché ſur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en ſon bec, un Renard qui le decouvrit ſe propoſa auſſitot d'en avoir ſa bonne part. Et pour en venir au bout, il ſe mit à le cajoler ſur la beauté de ſon plumage. Les louanges étant du gout du Corbeau, le Renard pourſuivit, en lui diſant que c'étoit grand dommage que ſa voix ne répondit pas à tant de belles qualitez. Ce ſot animal voulant lui faire connoitre qu'il ſavoit chanter, ouvrit le bec, le fromage tomba, que le Renard eut bientot devoré.

Il faut conter les louanges que nos ennemis nous donnent, comme autant de pieges qu'ils nous tendent pour avoir notre bien.

Du Peuple et du Brochet.

Dans un Eſtang, ſe tint une aſſemblée,
De la Populace accablée
Par les Brochets, Tirans de cet état;
Où fut nommé, pour Avocat,
L'ancien des deux Poiſſons celeſtes;
Qui preſentant ſes manifeſtes,
Au Souverain du Firmament,
Lui parla très-eloquemment,
Nonobſtant la coutume, aux Poiſſons ordinaire,
Dont le talent eſt de ſe taire.
Il remontra, que du Gardon,
Du Dard, & du petit Goujon,
La race alloit être détruite;
Et que la Carpe, & que la Truite,
Ne vouloient plus faire d'enfant,
De crainte de les voir, en proie à ces Tirans.
Que cette monſtrueuſe, & cruelle pature,
Attiroit de grands affronts,
A tout le Corps des Poiſſons,
Qu'on blamoit de manger ſa propre geniture.
Pour tout Arret, Jupiter répondit,
Apprens, chetive Creature,
Que la providente Nature,
Pour conſerver l'être le plus petit,
Eſt en ſemence ſi feconde;
Que ſi le tout, étoit mis à profit,
Pour chaque eſpece, il faudroit plus d'un monde.
Pour l'autre point, tu n'aurois pas grand tort,
Te plaignant des Brochets, & de leur dent cruelle,
Si ce n'étoit une loi naturelle,
Que le plus foible obéiſſe au plus fort:
Ou ſi la tirannie étoit choſe nouvelle;

Et quand le jour ſera venu,
Marqué dans la Metempſicoſe ;
Qu'un gros Brochet tu ſeras devenu,
Tu leur feras la même choſe.

Force gens, tandis qu'ils ſont gueux,
Blament des Grands la violence ;
Qui feroient de même qu'eux,
S'ils en avoient la puiſſance.

D'UN CERF PRIS PAR SON BOIS.

UN Cerf s'étant regardé dans une fontaine, la beauté de ſon bois lui donna autant de plaiſir que ſes jambes grêles & déliées lui donnerent de chagrin. Pendant qu'il ſe contemploit, & qu'il raiſon-

ſonnoit ſur ſoi-même, il fut frapé du ſon d'un cor de chaſſeurs qui l'obligea à prendre la fuite. Tant qu'il courut en raſe campagne, il évita facilement les chiens; mais s'étant lancé dans une forêt, il s'embaraſſa ſi fort qu'il fut bientot atrapé. Alors il connut que ſon bois, qu'il avoit tant admiré, étoit la cauſe de ſa perte; & que ſans lui, il auroit trouvé ſon ſalut dans la viteſſe de ſes jambes qu'il venoit ſi fort de blamer.

Les choſes qui nous plaiſent le plus, ne nous ſont pas les plus utiles.

Abſolon étoit idolatre de ſes cheveux; ce furent neanmoins ſes cheveux qui le perdirent.

Du Chasseur et du Cerf.

Jadis en France, étoit un grand Seigneur,
D'ailleurs un fort ſot perſonage,
A qui l'on fit entendre, être de ſa grandeur,
D'avoir des Chiens courans, & d'être bon Chaſſeur:
Il ſe mit donc en equipage.
Pour ſon premier apprentiſſage,
A peine eſt-il dans les forets,
Qu'il part un Cerf en ſa preſence:
La Mute ſuit, & le piqueur aprés;
Autant en fait ſon Excellence,
Qui croit faire voir ſa vaillance,
En ſuivant la Bête de prés.
Mais cette courſe trop fougueuſe,
Au bon Seigneur fut malheureuſe.
Plus d'une fois, le front il ſe cogna,
Mainte épine l'egratigna;
Il reçut de toutes les branches,
De grands ſouflets, & pluſieurs bottes franches,
Dans l'eſtomac, & dans les hanches;

Une

Une autre même l'eborgna.
Enfin aprés tant de ſouffrance,
La bête priſe, ha méchant animal!
Lui dit-il, il eſt tems d'exercer ma vengeance,
Sur toi, qui m'as tant fait de mal.
C'eſt trop peu que la dent de ma Mute cruelle,
Te faſſe ſouffrir mille morts:
Pour te traiter comme un ſujet rebelle,
Je veux encore faire raſer tes forts,
Afin que tes pareils, ne trouvent plus d'azile,
Qui rende deſormais la chaſſe difficile.
Le pauvre Cerf patiemment,
Ouit cette ſotte harangue;
Et quoi qu'il put mieux lui parler en ſa langue;
Sans répondre un mot ſeulement,
A quelques larmes prés, mourut fort conſtamment.
L'effet la menace accompagne;
On fait venir ſoudain des environs,
Cognée en main, deux mille Bucherons,
Qui font de la Forêt, une vaſte campagne.
Qu'en advint-il? Le Cavalier,
Voulant une autrefois y venir à la Chaſſe,
Y trouva, de vrai, belle place,
Mais, ni trouva plus de Gibier.

La Fable enſeigne aux Conquerans,
Qui d'ordinaire ſont Tirans,
Que les Villes demantelées,
Sont incontinent depeuplées.

D'UN

D'UN CHIEN, D'UNE BREBI, ET D'UN LOUP.

UN Chien fit aſſigner une Brebi devant deux Aigles, pour paier un pain qu'il diſoit lui avoir fourni. Il fut ordonné qu'il ameneroit des témoins. Un Loup affirma de la demande. Sur ce faux témoignage les Aigles condannerent la Brebi à paier ce qu'elle ne devoit pas. Quelque tems après, la Brebi vid des Chiens qui étrangloient le Loup. Alors levant les yeux au ciel, elle s'écria, voilà la recompenſe que Dieu donne aux calomniateurs.

Il n'y a point de ſupplices aſſez cruels, que les fauſſaires, & les calomniateurs ne meritent.

De l'Aigle et du Fauconnier.

UNe jeune Aigle, & d'eſprit curieux,
Se moquant des leçons que lui faiſoit ſa mere,
D'habiter un lieu ſolitaire;
S'en alla voiager, en mille & mille lieux.
Quand elle eut pris l'eſſor, & quitté les montagnes,
Elle admira les fertiles campagnes,
Les Bourgs, les Villes, les Chateaux;
Et jettant un ſoupir; ha vraiment, ce dit-elle,
Bien plus heureux que nous, ſont les autres Oiſeaux!
Ma mere étoit une ſotte femelle,
De préferer d'affreux Rochers,
A ces Dongeons, ces Tours, & ces Clochers.
Puiſqu'on les a conſtruits ſi haut dans notre Empire,
C'eſt pour nous qu'on les a batis.
Quoique ma vieille en puiſſe dire,
J'y veux loger, & faire mes petits.
Cette Aigle, de qui le bas age,
N'étoit pas propre encore, à tenir ſon menage,
Choiſit au Dongeon d'un Chateau,
Un appartement riche & beau.
C'eſt là qu'elle batit ſon aire,
Et qu'elle vint tenir ſa Cour.
Ce lieu fut le depoſitaire,
Des jeunes fruits de ſa premiere amour.
Mais tandis qu'elle eſt à la chaſſe,
Pour nourrir ſes petits Aiglons,
Le Fauconier du maitre de la place,
Qui guettoit juſqu'aux oiſillons,
En vint enlever la couvée.
L'Aigle mere étant arrivée,
Et n'y trouvant plus que le nid,
Vid bien que ſon orgueil, n'étoit pas impuni.

Et

Et qui pis eſt, pour comble de miſere,
Le Fauconier fermant le volet du Dongeon,
Elle demeura priſonniere,
Ainſi que le moindre pigeon.
Tous les jours on experimente,
Que dans les lieux deſerts, où perſonne ne hante,
Notre vie, & nos biens, ſont bien plus aſſurez,
Qu'en des Palais bien beaux, & bien dorez.

UN LION LANGUISSANT DE VIEILLESSE.

UN Lion dans ſa jeuneſſe avoit par un excez de fierté, offenſé tous les autres animaux, qui le voiant accablé de vieilleſſe & de maladie, ſe propoſerent tous enſemble d'en tirer vengeance. D'un coté le Sanglier le meurtriſſoit avec ſes défenſes,

le Taureau d'autre part lui perçoit le corps avec ſes cornes; mais ces bleſſures, quoique mortelles, ne lui furent pas ſi ſenſibles, que les coups de piez qu'il recevoit de l'Ane, le plus vil & le plus lache de tous ſes ennemis.

Ceux qui uſent inſolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guere d'amis dans leurs diſgraces.

Témoins le Marechal d'Ancre en France,
Le Duc de Lerme en Eſpagne,
Le Cardinal Cleſel en Allemagne.

Du Renard et de la Fouine.

UN fin Renard vint trouver une Fouine,
Et lui dit, bon jour ma voiſine.
Puiſque nous nous traitons tous deux de mêmes mets,
De Pigeons, Poules, & Poulets;
Il ſeroit fort bon, ce me ſemble,
Qu'en parfaite amitié nous vecuſſions enſemble.
On ſait que deux valent mieux qu'un,
Pour la chaſſe, & pour la défence.
Nous ferons bonne chere, & bien moins de depence,
Lorſque nous vivrons en commun.
L'un de nous deux tiendra l'échelle,
Quand l'autre ira donner l'aſſaut;
Ou bien fera la ſentinelle,
Pour n'être point éveillez en ſurſaut.
La Fouine par cette eloquence,
Fut portée à conclure une promte alliance.
Le traité fait, ils vont à des pouſſins,
Que le Renard guettoit, chez un de ſes voiſins,
Et montrant à la Fouine, un trou dans la muraille;
Que tu dois bien, dit-il, rendre grace aux deſtins!
Qui t'ont donné cette gentille taille,

Pour

Pour entrer en un poulaillier,
Malgré la porte, ou la fenêtre,
Sans échelle & sans escalier.
Avec ce beau talent si le Ciel m'eut fait naître,
Je voudrois entrer le premier.
Et j'aurois même attrapé ce gibier,
Si la loi de Renardérie,
Ne faisoit point passer un Renard pour coquin,
Quand il mangeoit, les Poules d'un voisin.
Enfin par sa cajolerie,
Si bien il la persuada,
Que de grimper au mur elle se hasarda.
Cependant le Renard, retranché dans la paille,
D'une grange voisine, & jouant au plus fin,
Etoit garde du Magasin,
Où cette Fouine apportoit la volaille.
Mais elle y revint tant de fois,
Qu'elle fut enfin echignée,
Sous le piege tendu d'une trappe de bois,
Qu'aux voleurs de poulets on avoit destinée.
Le Renard herita de tout ce grand butin,
Dont avec ses amis, il fit lontems festin.

Cette Fouine malheureuse,
Nous devroit apprendre à tous;
Qu'avec un plus fin que nous,
L'alliance est dangereuse.

D'UN CHIEN, ET D'UN VOLEUR.

UN Voleur étant entré de nuit dans une maiſon, il preſenta un pain à un Chien qu'il vid, pour le ſurprendre. Cet animal fidele, le refuſa, en lui diſant, je te comprens miſerable, tu veux m'empêcher de faire du bruit pour voler avec plus de liberté & d'aſſurance l'argent de mon maitre, mais je t'en empêcherai bien. Auſſitot il aboia d'une ſi grande force, & avec tant de violence, qu'il éveilla tous les domeſtiques, qui donnerent ſi bien la chaſſe à ce malheureux, qu'il ne lui a jamais pris envie d'y revenir.

Les preſens des ennemis, & des méchans, doivent toujours être rejettez.

De la Fourmi et du Lion.

La Fourmi prit la hardiesse,
Se fiant sur sa petitesse,
De faire une leçon, au Roi des animaux.
Je n'entens point la Politique,
Dit-elle au Lion, mais pour l'Economique,
Elle tient lieu, chez moi, des sept Arts liberaux.
De moi, tu dois apprendre à vivre,
Pour devenir bon menager;
Si mon exemple tu veux suivre,
Tu ne manqueras point d'avoir dequoi manger.
Tout mon menage & moi, pendant une semaine,
D'un grain de blé, peut être sustanté;
Tu vois pourtant, avec combien de peine,
J'ai rempli mes greniers tout le long de l'Eté.
Mais toi, qui vis dans l'opulence;
Pour te nourrir, & tes petits Lions,
Il t'en faudroit des millions;
Pourquoi donc d'en serrer n'as-tu la prevoiance?
Ou si dans tes moindres festins,
Il faut pour ta gorge friande,
Une plus delicate viande;
Que n'as-tu des Chevreuils, des Cerfs des Marcassins,
Dans des Salloirs, & dans des Magasins?
Apprend, dit le Lion, ma petite mignone,
Que l'épargne n'est jamais bonne,
Qu'aux petites gens comme toi,
Et qu'un grand Prince tel que moi,
N'acquerroit que de l'infamie,
S'il vivoit d'Economie.
Sache, enfin, qu'un puissant ne meurt jamais de faim,
Tant qu'un foible à chez lui du pain.

D'UN RENARD, ET D'UNE CICOGNE.

UN Renard malicieux invita à ſouper une Cicogne à qui il ſervit de la bouillie ſur une aſſiéte. La Cicogne diſſimula adroitement ſon dépit, & elle pria quelque tems aprés, à dîner ſon Hôte, qui y vint ne ſe doutant de rien. Il fut ſervi d'un hachis de viande dans une bouteille, dont il ne put manger, pendant que la Cicogne s'en donna à cœur joie. Aprés quoi elle lui dit, tu ne peux te plaindre de moi avec juſtice, puiſque je viens de te traiter de la même maniere, que tu m'as regalée chez toi.

Ceux qui font profeſſion de tromper les autres, doivent bien s'attendre de l'être à leur tour.

De la Fourmi et du Rat.

Comme chez les gens du vulgaire,
Ceux qui ne savent qu'un Sermon ;
A tous venans, le prêchent d'ordinaire,
Soit qu'ils en profitent ; ou non ;
Ainsi, de ses leçons de menage entetée,
La Fourmi, qui craint tant la faim,
Des mépris du Lion, n'étant point rebutée,
Vint dire au Rat ; d'où vient qu'aimant le grain,
Aiant le dos & l'épaule bonne ;
Tu te tiens faineant cependant qu'on moissonne ?
Et comme moi, ne gagnes-tu ton pain ?
Malgré ma foible corpulence,
J'en fais provision, tout l'Eté pour l'Hiver ;
Et Dieu merci ma prevoiance,
On ne me prend jamais sans verd.
Je serois bien de mon village,
Lui dit le Rat, d'avoir soin du menage
Un Gentilhomme & moi, logeons dans un Palais,
Où nous avons trente Valets,
Qui recueillent les fruits d'un fertile Domaine.
C'est pour me nourrir des premiers,
Que ses Laboureurs & Fermiers,
Rempliſſent avec tant de peine,
Ses Caves, Granges, & Greniers.
Et tu ne vivrois pas, ainsi que tu te vantes,
De ton épargne, & de tes rentes ;
Si tu pouvois, comme font aujourd'hui,
Les personnes intelligentes,
Te nourrir de celles d'autrui.

Ainsi le puissant sur le Trone,
Et le Gueux qui cherche l'aumone,
En faineants vivent tous deux,

Fort

Fort à leur aiſe, & fort heureux:
Cependant que cent miſerables,
Travaillent à fournir leurs tables.

D'UN AIGLE, D'UNE CORNEILLE, ET D'UNE TORTUE.

UN Aigle avoit emporté dans les airs une Tortue, qui ſe tenoit ſi fort enfermée dans ſes écailles, qu'il lui étoit impoſſible de l'offenſer. Une Corneille qui vid ſon chagrin, s'offrit de lui donner un moien ſûr pour en venir à bout s'il vouloit partager ſa proie avec elle. L'Aigle en étant convenu, la Corneille lui conſeilla de voler le plus haut qu'il pourroit, & de laiſſer tomber la Tortue ſur quelque pointe de rocher; ce qu'il fit, aprés quoi il leur fut bien facile de faire curée

curée de ce miſerable animal, que les avantages de la nature ne purent garentir contre un ſi grand effort.

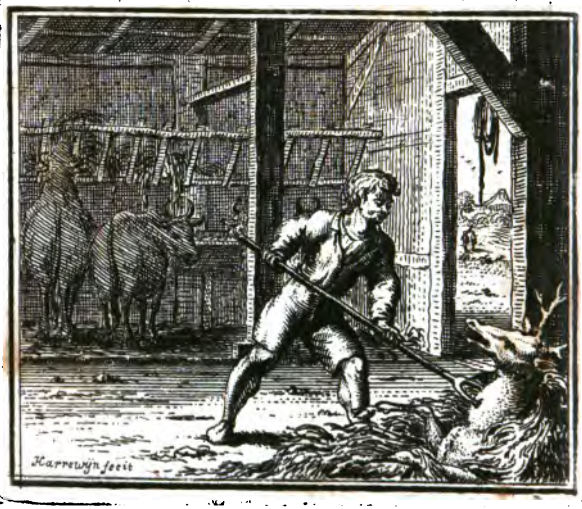
Il eſt impoſſible à un miſerable de ſe ſauver d'un ennemi puiſſant & malicieux.

Du Ver a Soie et du Ver de Terre.

Sur la Nobleſſe, & ſur le point d'honneur,
Le Ver à Soie, avec le Ver de Terre,
Etoient prêts autrefois à ſe faire la guerre.
Le premier ſoutenoit, être plus grand Seigneur,
Car il produiſoit pour ſes titres,
Les Diademes, & les Mitres,
Diſant, qu'il fourniſſoit les plus beaux vêtemens,
Dont le Pape & les Rois faiſoient leurs ornemens.
L'autre lui diſoit en revenche,
Tu n'es qu'une Chenille blanche:
Pour moi, je ſuis Couſin germain,
Du Ver qui nait au corps humain.
Regarde un peu ma riche taille,
Et quand tu m'auras vu quelque vingt fois plus grand
M'oſeras-tu livrer bataille?
Vermiſſeau, ſi je t'entreprend;
Si quelque jour je t'entortille,
Crain que je ne t'étrangle, & toute ta famille.
Les ſpectateurs du different,
Chacun en ſoi-même admirant,
La ridicule extravagance,
De ce debat de preſéance:
Ne pouvoient juger, qui de deux,
Avoit l'avantage des jeux.
Quand un gros ruſtre de Village,
Les rencontrant ſur ſon paſſage,
De ſon pié plat, tous deux les écraſa,
Et tout d'un coup leur querelle appaiſa.

Ainſi

Ainſi Madame l'Aſſeſſeur,
Et Madame la Procureuſe;
Ou l'Elue & la Receveuſe,
Se conteſtoient le pas avec chaleur;
Quand un Edit, qui regle la Juſtice,
Ordonnant leur ſuppreſſion,
Détruit leur ſotte ambition,
Lors qu'il aneantit le Procés & l'Office.



D'UN CERF, ET DES BEUFS.

UN Cerf lancé par des chiens, ſe ſauva dans une étable à Beufs, où il ſe cacha ſous un tas de litiere. Un Beuf qui l'apperçut, lui conſeilla de chercher une retraite plus ſûre. Le Cerf ne le voulut

lut pas croire; la nuit venue les valets de la Ferme aporterent du foin aux Beufs ſans le découvrir. Il ſe croioit dejà en liberté, & il remercioit ſes hôtes de l'azile qu'ils lui avoient donné ; quand par malheur il fut découvert du maitre qui venoit voir ſi les Beufs étoient penſez. Il le prit, & il le tua à coups de fourche.

Un miſerable ne ſauroit fuir à ſon malheur.

Ce fut le ſort de Monmouth aprés ſa défaite.

Du Cigne et du Corbeau.

CErtain Procés fut mis en arbitrage,
Qu'avoient le Cigne & le Corbeau,
Sur la beauté de leur plumage.
Le Cigne ſoutenoit qu'il étoit le plus beau,
Et que ſa blancheur ſinguliere,
Etoit la premiere en valeur,
Puiſqu'elle avoit l'éclat de la lumiere,
Qui donne la naiſſance à toute autre couleur.
L'autre ſoutenoit au contraire,
Que la blancheur éblouiſſoit les yeux;
Que ce noir extraordinaire,
Dont l'avoient honoré les Dieux;
Etoit plus capable de plaire.
Par le Corbeau, fut arbitre nommé,
Un More qui de noir avoit deux ou trois doſes,
Et par le Cigne, un beau fils renommé,
Par ſon tein de lis & de roſes.
Ces arbitres plus d'une fois,
Sur ce fait tinrent conference;
Mais la diverſité des voix,

Les

Les empêcha de donner leur Sentence.
Chacun d'eux trop paſſionné,
Pour le parti qu'il tachoit de défendre;
Dans ſon avis demeuroit obſtiné,
N'en vouloit point demordre, ni ſe rendre.
Aprés avoir cherché lontems:
Pour ſur-arbitre, entre les Conſultans,
Quelqu'un d'une vie exemplaire,
Et qui n'eut point en cette affaire,
D'interêt, ni de paſſion,
Ni de préoccupation:
Il ne fut pas en leur puiſſance,
De rencontrer ce Juge indifferend,
Ce qui leur ôta l'eſperance,
De voir finir jamais leur different.

Pas un mortel ne fut jamais capable,
De bien juger de la beauté;
On prononce en faveur, toujours de ſon ſemblable.
Et de l'opinion dont on eſt enteté.

D'UN COQ, ET D'UNE PIERRE PRETIEUSE.

UN Coq trouva une pierre pretieuſe en grattant un fumier ; aprés l'avoir regardée quelque tems, il lui dit avec mépris, je ſuis faché de te voir dans un lieu ſi ſale, & ſi indigne de toi. Je ſouhaiterois bien plutot que tu fuſſes entre les mains de ceux qui te donnent de la valeur, & qui te mettent à un prix exceſſif ; car pour moi, je te conte pour rien, & j'aimerois beaucoup mieux un ſeul grain d'orge, que toutes les pierreries du monde.

Les choſes qui ſont utiles & neceſſaires, ſont preferables à celles, qui ne ſervent qu'au luxe & à la vanité.

Un

Un Suiſſe à la bataille de Granſon, donna pour une bagatelle une pierrerie de Charle le Guerrier, qui étoit d'une valeur ineſtimable.

De deux Chimeres.

Deux Chimeres qui voiageoient,
Tête à tête ſe rencontroient;
Et reciproquement, elles ſe demandèrent,
Comme elles ſe portoient, & ce qu'elles cherchoient.
L'une dit, j'ai couru de Paris juſqu'à Rome,
Et je n'ai pû trouver de maiſon pour loger;
J'ai logé juſqu'ici dans la tête de l'homme,
Mais tout eſt plein, & prêt à regorger;
Car j'ai trouvé que mille autres Chimeres,
Ont retenu les Chambres, les premieres,
Si bien qu'encore que nous ſoions ſans corps,
Et pour nous heberger, qu'il faille peu de place,
J'ai heurté chez les Grands; & chez la Populace,
Sans pouvoir trouver gîte, & j'ai couché dehors.
Les Chimeres d'honneur, d'ambition, de gloire,
Occupent les Palais, & les bonnes Maiſons;
Celles d'amour, ou qui naiſſent de boire,
Sont tantôt ſous le Dais, tantôt ſur les gazons.
Celles d'oiſiveté, ſont tellement preſſées,
Que juſqu'aux galetas, elles ſont entaſſées;
Je vais donc retrouver mes hôtes Hibernois.
J'en viens, j'y logeois autrefois,
Réponde la ſeconde Chimere,
C'étoit mon Auberge ordinaire,
Il faiſoit bon avec ces Nations;
Mais depuis quelque tems, que chez eux on marie,
L'Univerſel, & la Categorie,

Et qu'il s'y fait des generations,
Des ſecondes intentions;
Tous les logis ſont pleins, & tout y creve,
Et regorge chez les Pedans;
Qui pour les maintenir, ſont tellement ardens,
Qu'ils n'ont entre eux, ni paix ni treve.
Enfin aprés bien du tourment,
Aux petites Maiſons, toutes deux arrivérent;
Là, par hazard elles trouverent,
Dans une tête folle, un pauvre appartement,
Où logeoit feu ſon jugement,
Où très-petitement elles s'accommoderent.

Si l'on pouvoit du genre humain,
Anatomiſer les penſées,
On verroit leur cerveau tout plein,
De Chimeres fort preſſées;
Et certes, dans cette ſaiſon,
S'il arrivoit des Chimeres nouvelles;
Elles pourroient heurter à beaucoup de cervelles,
Et courir le hazard de manquer de maiſon.

D'UN PAON, ET D'UN ROSSIGNOL

UN Paon reprocha à Junon de lui avoir donné une voix si desagreable qu'elle le rendoit mepriſable aux autres oiſeaux, au lieu que le Roſſignol les charmoit tous par ſa voix douce & melodieuſe. La Déeſſe en convint, & elle lui fit connoître avec douceur, que les deſtins aiant ordonné, qu'il auroit la beauté en partage, l'Aigle la force, le Roſſignol le chant, le Corbeau l'art de donner de bons augures, & la Corneille de donner de mauvais preſages, il devoit ſe contenter, & ſe ſoumettre avec reſpect à la volonté du Ciel.

Il faut ſe contenter de ce qu'il plait au Ciel de nous donner, ſans envier les faveurs qu'il fait aux autres.

Il

Il n'eſt perſonne ſi mépriſable, qui n'ait quelque endroit avantageux.

Du Chien et du Voleur.

UN Chien fameux, par ſa fidelité,
Et par ſa vigilance, & par ſa hardieſſe,
Avoit fait tellement ſes preuves de nobleſſe,
Que ſon Seigneur dormant en ſûreté,
Le laiſſoit gardien de toute ſa richeſſe.
Il fautoit au collet du plus hardi Voleur,
S'il paroiſſoit un Loup, c'étoit pour ſon malheur.
Enfin toujours actif, & toujours en haleine,
Tantôt dans la maiſon, & tantot dans la plaine,
Il empêchoit qu'on ne fit tort,
Aux Troupeaux comme au coffre fort.
Mais quoi que de ſervir ſon maitre
Il ne pût être détourné,
Par quelque appas que ce put être:
Certain Voleur adroit & rafiné,
Pour ſuborner ce chien tant affectioné,
Meine en leſſe une chienne chaude.
Le chien pouſſé d'un inſtinct naturel,
Ne ſe doutant point de la fraude,
Court aprés le plaiſir charnel;
Et ſans qu'il jappe, ou qu'il aboie,
Comme un amant diſcret, n'oſant faire de bruit,
Quitte le logis & la ſuit.
Mais cependant qu'il s'en donne à cœur joie,
Le Voleur enfonçant coffres & cabinets,
Prend le Treſor du Gentilhomme,
Sans que ni Maitre, ni Valets,
Qui dormoient tous d'un profond ſomme,
Sur la foi de leur chien,
S'apperçoivent de rien.

La Fable apprend que les femelles,
Ont l'art de ſuborner les gens les plus fidelles;
Et quand on void la liaiſon,
Que des valets ont avec elles,
Il les faut auſſitot chaſſer de la maiſon.

D'UN RENARD, ET DES GRAPPES DE RAISIN.

UN Renard preſſé par la faim, s'efforçoit, en ſautant, d'atraper quelques grappes de raiſin, qui pendoient à une vigne fort haute. Mais voiant que c'étoit en vain, & que tous ſes efforts étoient inutiles; il ſe retira plein de dépit & de colere, en s'écriant, qu'il ne les mangeroit pas, quand on les lui donneroit, n'étant pas encore aſſez meures.

Il faut faire de neceſſité vertu, & ſe paſſer des choſes qu'on ne peut avoir.

Du Beuf et du Crocodile.

Si l'on croit les Hiſtoriens,
On conſacroit des Temples, & des Fêtes,
Jadis chez les Egiptiens,
A toutes ſortes de bêtes.
Un jour, entre deux de leurs Dieux,
L'ancien étoit le Beuf, l'autre le Crocodile,
Sur un prétexte ſpecieux,
Naquit un different, à juger difficile.
Le Beuf diſoit; avoir toujours été,
Un ſimbole de patience;
Que ſes cornes d'autre côté,
Etoient celui de la puiſſance.
Qu'un Dieu Beuf n'étoit pas nouveau,
Jupiter s'étant fait Taureau.
Mais que le vilain Crocodile,
N'étoit qu'un dangereux reptile,
Le plus affreux de tous les animaux:
Inutile à tout bien, auteur de mille maux,
Implacable ennemi de la nature humaine,
Et qu'il n'eſt pas poſſible qu'on comprenne,
Par quel motif l'homme adoroit,
Un Monſtre qui le devoroit.
Le Crocodile ouvrant un goſier effroiable,
Dit, pour réponſe, à ce Dieu tout tremblant,
Ce que tu dis eſt veritable,
Je ſuis un Monſtre affreux, cruel, & violent,
Je mange, détruis & ſaccage,
Ce que je trouve en mon paſſage;
Mais ſouvien-toi que ma grandeur,
Vient de ſavoir bien faire peur:
Et que des Dieux, en qui l'homme a croiance,

La crainte en a plus fait que la reconnoiſſance.
Et ſi toi-même encore, tu veux en murmurer,
Quelque Dieu que tu ſois, je vais te devorer.

Aprés un tel aveuglement,
Peut-on pas jurer hautement,
Que la raiſon humaine eſt une folle?
Puiſqu'il n'eſt rien ſi monſtrueux,
Si ridicule, & ſi defectueux,
Dont elle n'ait ſon Idole.

D'UN NAVIRE, ET D'UNE BALEINE.

UNe Baleine d'une grandeur effroiable, voiant un Navire en pleine Mer, fit tous ſes efforts pour le ſubmerger. Les Marchands, & les Matelots con-

convinrent pour ſe ſauver de ce preſſant peril, de jetter dans l'eau une partie de leurs marchandiſes. Ce qui leur réuſſit, & ſe croiant hors du danger, ils pouſſerent des cris de joie avec ſi peu de retenuë, qu'ils obligerent le Pilote ſage & experimenté de leur remontrer, qu'ils n'étoient pas encore arrivez au port, & qu'ils devoient être auſſi moderez dans la bonne fortune, comme dans l'adverſité.

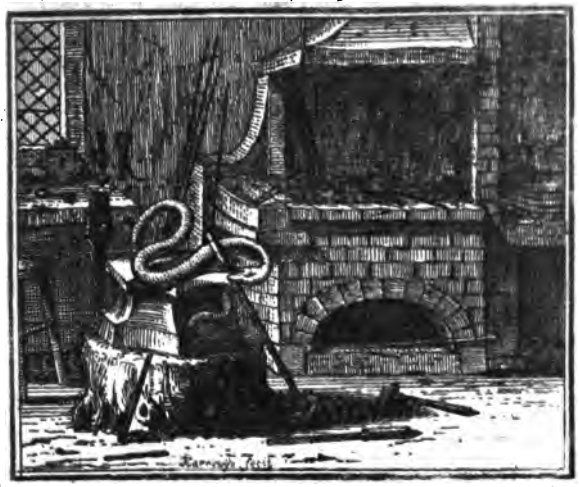
Il faut toujours être égal, & ne ſe point laiſſer trop aller à la joie dans la bonne fortune.

D'UN RENARD ET DES LAPINS.

PRez d'une Garenne murée,
Demeuroit un fameux Renard;
Qui ſe voiant ſevré par ce rampart,
D'y faire ordinaire curée:
Fit propoſer aux Lapins aſſemblez,
Qu'en lui paiant certain tribut modique,
Ils ne ſeroient deſormais plus troublez,
Dans leur petite Republique,
Un vieux Lapin en plein Senat,
Dit qu'il falloit pour le bien de l'Etat,
Se cottiſer, & ſe ſaigner ſoi-même:
Et qu'ils vivroient dans un bonheur extrême,
Pour quinze ou vingt Lapins par an,
Qu'ils offriroient à ce Tiran.
Que pour faciliter l'affaire,
La taxe ſeroit volontaire,
Et paiable à diſcretion,
Selon que chacun d'eux auroit devotion:
Cet avis plut, & la troupe Lapine,
Tout d'une voix, en ſa faveur opine.
Quand, au donneur d'avis, un jeune Lapereau;
Qui craignoit un peu pour ſa peau.

Rompt en viſiere, & lui dit, notre maitre,
De ces vingt, en voulez vous être?
Quand vous ſerez enrollé le premier,
J'offre d'y paſſer le dernier.
Le vieux Lapin demeura ſans replique;
Il eut beau remontrer l'honneur qui reviendroit,
A tout brave Lapin, qui ſe ſacrifiroit,
Pour la tranquillité publique.
Quand il eut tenté tous moiens,
Qu'il eut fait une longue enquête,
Il n'en trouva pas un ſi bête,
Que d'acheter à ſes concitoiens,
La paix, au dépens de ſa tête.

Vantez-nous tant qu'il vous plaira,
L'honneur, l'amour de la patrie;
Perſonne ne s'expoſera,
Quoi que la morale nous crie,
Au trepas qui ſera certain,
Pour le ſalut de ſon prochain.



D'UN SERPENT, ET D'UNE ENCLUME.

UN Serpent s'étant enfermé dans la boutique d'un Serrurier, ſe jetta de dépit & de colere ſur l'enclume pour la ronger; mais voiant ſes efforts inutiles, il crut qu'il trouveroit mieux ſon conte avec la lime, qui lui dit en l'inſultant: ſotte bête que tu es? comment pourrois-tu m'offenſer avec tes dents, moi qui ronge le fer, & qui puis mettre en poudre avec les miennes l'enclume que tu n'as pu ſeulement egratigner.

Les mauvaiſes langues, & la calomnie ne peuvent mordre ſur les gens d'une vertu éprouvée.

Souvent les ennemis les moins apparens, ſont ceux qui ſavent mieux ſe défendre.

Du Milan, du Poulet, et de l'Epervier.

SUr un Poulet, vivant dans l'innocence,
Pour l'enlever, s'abatit un Milan,
Le Poulet, pour sa délivrance,
Invoqua contre ce Tiran,
Tous les Dieux de sa connoissance.
En même tems, un puissant Epervier,
Fondit sur le Milan, pour en faire sa proie.
Le Poulet crut, entressaillant de joie,
Que quelque Dieu, grand Justicier,
Aiant exaucé sa priere,
Par une grace singuliere,
Le délivroit d'un ennemi si fier.
Mais il savoit peu la maniere,
Dont les Grands sont accoutumez,
De secourir les pauvres opprimez.
Car l'Epervier non seulement dechire,
L'Oiseau cruel & ravissant:
Mais il fait endurer un semblable martire,
Au pauvre Poulet innocent.

Quand un Seigneur, a vu que ses Vassaux,
A de plus foibles qu'eux, ont fait beaucoup de maux,
Souvent il les condamne, à l'amende, au supplice.
Et tandis qu'il paroît vertueux & zelé,
Il profite de l'injustice;
En confisquant à soi le bien qu'ils ont volé.

D'UN LABOUREUR, ET D'UNE COULEUVRE.

UN Laboureur aiant trouvé dans les neiges une Couleuvre preſque morte de froid ; touché de compaſſion, la porta chez lui devant un grand feu. Mais à peine cette miſerable bête eut repris ſes forces, qu'elle ſe mit à repandre ſon venin, & qu'elle fit un ſi grand dégat dans la maiſon de ſon hôte, qu'elle l'obligea à prendre une cognée & la couper en mille morceaux.

Qui oblige un méchant, doit s'atendre d'en être maltraité.

Du Renard et de la Taupe.

Les Bêtes tenoient leur chapitre,
Quand le Renard soutint qu'il devoit, à bon titre,
Etre fait Président, & chef de leur Conseil,
Puisqu'en subtilitez il n'avoit son pareil.
Que le moins qu'il pouvoit prétendre,
Etoit qu'on lui donna un acte par écrit,
Portant permission de prendre,
Entre ses qualitez, celle de bel esprit.
Déjà l'on approuvoit son dire,
Et chacun y vouloit souscrire,
Quand la Taupe en colère, aiant trois fois juré,
Se leve, & dit, quoique petite brute,
C'est ce nom que je lui dispute.
S'il passe pour fort éclairé,
Si l'on dit que je ne voi goutte,
Avec raison pourtant je doute,
Qu'il me doive être preferé.
Je n'ai jamais sujet de craindre,
Qu'en ma maison l'on me fasse crever,
Quoique par mille endroits on y puisse arriver:
Mais on void les renards se plaindre,
Que dans leurs terriers enfermez,
Ils meurent toujours enfumez.
Ils n'auroient pas de telles destinées,
S'ils avoient eu l'entendement,
Batissant leur logis, d'ouvrir suffisamment,
Des portes, & des cheminées.

La Fable apprend que les plus beaux esprits,
Des batimens ont entrepris,
Où manque le plus necessaire;
Et que souvent ils sont fort bien repris,
Par une personne vulgaire.

D'UNE

D'UNE MONTAGNE QUI DEVOIT ACCOUCHER.

IL courut un bruit qu'une montagne devoit bientot accoucher ; en effet elle pouſſoit des cris épouvantables, qui attirerent tout le monde par la nouveauté du ſpectacle ; chacun étoit dans une merveilleuſe attente, & l'on ſe preparoit à voir quelque monſtre affreux ; quand enfin aprés avoir attendu quelque tems, l'on vid ſeulement ſortir de ſes entrailles une petite ſouris.

Il ſied bien à un galant homme de promettre peu, & de faire beaucoup.

Des Abeilles et du Frelon.

A Lentour d'une Ruche, un Frelon bourdonnant,
Disoit un jour à des abeilles;
Je trouve fort impertinent,
Que vous preniez des peines nompareilles,
Pour amasser de grands tresors,
Et de miel, & de cire,
A la sueur de votre corps,
Afin qu'un Epicier le profit en retire.
Si l'homme veut manger du miel,
Qu'il essaie avec son adresse,
D'en faire d'artificiel;
Et qu'il ne vienne point ravir votre richesse.
Que n'êtes vous oisives comme moi?
Dieu merci ma faineantise,
Je pourrois defier un Roi,
De me voler travail, ni marchandise.
Les Chefs du petit camp volant,
Deputerent un de leur bande,
Pour faire une aigre reprimande,
A ce seducteur insolent.
Apprend, dit-il, engeance paresseuse,
Qu'à nous autres petites gens,
Honnete est le travail, l'oisiveté honteuse;
Que si nous sommes diligens,
A recueillir une manne celeste,
Nous sommes les premiers, qui nous en nourrissons,
Et le meilleur nous choisissons;
Notre maitre n'a que le reste.
Et si, quand nous n'en voulons plus,
Il vient quelqu'un qui nous emporte,
Des biens qui nous sont superflus,
A tout hazard, que nous importe?

Ainsi

Ainſi le plus puiſſant a beau faire la guerre,
Au villageois qui cultive la terre;
Il vivra toujours le premier,
Des blés qui ſont en ſon grenier.

DES PAONS, ET D'UN GEAI.

UN Geai enflé d'orgueil, ramaſſa des plumes de Paons, dont il ſe couvrit; tout fier, & tout glorieux de ce nouvel ornement, il conçut du mépris pour les autres Geais, qu'il quita pour ſe mêler avec une troupe de Paons, qui le dépouillerent auſſitot de ſes plumes empruntées. Ce miſerable animal touché de ſon mauvais ſort, fut rejoindre les autres Geais, qui le rebuterent avec beaucoup de violence, ſe voiant en même tems, non ſeulement me-

mepriſé des autres oiſeaux, mais encore rejetté de ceux de ſon eſpece.

Qui veut s'élever ſans merite au-deſſus de ſes égaux, merite bien d'être abaiſſé.

De l'Hirondelle et du Canard.

UNe Hirondelle en pareſſeuſe humeur,
Aiant été tardive à plier ſon bagage,
Vid venir un Canard ſauvage,
Qui des autres Canards, étoit l'avancoureur.
Et blamant ſon extravagance,
De venir chercher les frimats,
Tandis qu'avec plus d'apparence,
Elle cherchoit l'Eté dans de plus doux climats;
Elle lui dit, j'admire ta ſottiſe,
Parmi la glace, & la neige, & la biſe,
De te venir ici geler.
Mais toi, dit le Canard: N'es-tu pas ridicule,
De te venir ici bruler,
Dans l'ardeur de la Canicule?

Par de contraires qualitez,
Ainſi ſubſiſte la nature,
L'un veut le chaud, l'autre veut la froidure;
L'un aime les Hivers, & l'autre les Etez,
Mais il eſt certaine vermine,
D'eſcornifleurs ſuivant le Roſt,
Qui ne trouvent rien en Cuiſine,
Ni de trop froid, ni de trop chaud.

D'UNE

D'UNE GRENOUILLE, ET D'UN BEUF.

UNe Grenouille, aiant aperçu un Beuf dans un pré, s'imagina imprudemment qu'elle deviendroit auſſi groſſe que lui, ſi elle enfloit les rides de ſa peau. Elle s'efforça auſſitot de le faire, demandant à ſes compagnes ſi elle n'étoit pas auſſi grande que le Beuf: elles lui répondirent que non. Ce qui l'obligea de faire encore de plus grands efforts, aprés leſquels elle leur fit la même demande; qui eut une même reponſe que la precedente, ce qui la fit crever ſur le champ de rage & de dépit.

Il eſt également imprudent & dangereux à un miſerable, de vouloir imiter les Grands.

Temoin Maſañello à Naples.

De l'Aigle et du Levraut.

UN jeune Aiglon vid du plus haut de l'air,
Un Levraut d'assez belle taille;
Soudain pour lui livrer bataille,
Il vint sur lui fondre comme un éclair,
Le Levraut lui fit remontrance,
Que c'étoit une grande offence,
De voler hardiment ainsi le bien d'autrui:
Qu'un mets si delicat, n'étoit pas fait pour lui.
Que l'homme, qui se dit le maitre,
De tous les animaux que le Ciel a fait naitre,
Se l'étoit de tous tems, à lui seul reservé;
Encore falloit-il, qu'il fut noble de race,
Qu'il eut justice; & droit de chasse,
Et qu'on lui feroit tort s'il en étoit privé.
Et par quel droit, dit l'Aiglon en colere,
S'en pretend-il proprietaire?
Par la raison, dit le pauvre Levraut,
Qui sur nous l'éleve si haut,
Que jusqu'ici pas une brute,
L'avantage ne lui dispute.
Vraiment, lui repliqua l'Aiglon,
L'homme est un plaisant violon,
D'alleguer la raison, pour titre, en une affaire,
Où seulement la force est necessaire.
Et puis que je tiens maintenant sous ma loi,
Sache Levraut, que quoi qu'il puisse dire,
De sa raison, & de son faux empire,
Tu ne fus jamais né, tant pour lui, que pour moi.
Tel est d'un Tiran le langage,
Des ses voisins les terres usurpant:
Qui pour colorer son pillage,
S'en dit le premier occupant.

D'UN

D'UN MILAN, ET DES PIGEONS.

LEs Pigeons, voiant qu'ils ne pouvoient avoir ni treve, ni paix avec un Milan, qui leur faiſoit une cruelle guerre depuis un longtems ; s'aviſerent imprudemment d'avoir recours à un Epervier, qu'ils élurent pour leur Roi, afin de l'engager plus fortement à les ſecourir, & à les defendre contre les violences de leur mortel ennemi. Mais ils furent bien trompez, & ſurpris de voir que ce nouveau Prince, au lieu de les proteger, ſe jetta ſur eux, & qu'il en fit une ſanglante boucherie, ſans pouvoir trouver le moien de ſe ſauver.

Ce n'eſt pas être ſage & prudent, que de donner entrée chez ſoi, à un ennemi puiſſant & malicieux.

D'UN BUFLE.

CEnt Bourgeois étoient attroupez ;
Prés d'un faiſeur de Tours de paſſe paſſe,
A ſes diſcours, autant qu'à ſa grimaſſe,
Attentivement occupez.
Ce Charlatan leur contoit cent ſornettes,
Pour vendre de ſon baume & de ſes Savonettes,
Et les prêchoit avec tant d'agrément,
Que les gens d'eſprit imbecile,
Le croioient auſſi fortement,
Que s'il eut dit paroles d'Evangile.
Quand par hazard, on vid un gros Ruſtaut,
Qui menoit par le nez un Bufle dans la place ;
Auſſitot cette populace,
Autour de lui, fit un cercle badaut,
Jettant de grands éclats de rire,
Sur la ſotte façon dont ſe laiſſoit conduire,
L'animal des moins rafinez.
Mais il leur ſçût pourtant bien dire,
Ne ſoiez point, Meſſieurs, tant étonnez :
Je ne ſuis pas ſi ſot que de merveilles.
Je me laiſſe, il eſt vrai, conduire par le nez,
Pour vous, vous vous laiſſez mener par les orcilles.

Tel qui s'eſtime fort habile,
Se moque d'un pauvre imbecile,
Aux ſentimens d'autrui toujours abandonné :
Cependant, quand il s'examine,
Il ſe trouve en effet, lui-même gouverné,
Par une perſonne plus fine.

D'UN LION, ET D'UN OURS.

UN Lion voulant faire une ſanglante guerre aux oiſeaux, convoqua tous les animaux, parmi leſquels l'Ane & le Lievre ſe trouverent. L'Ours les entendant nommer, ne put s'empêcher de rire, ni de lui demander quel ſervice il pourroit tirer de l'Ane, qui étoit un animal lâche & ſtupide: & du Lievre qui eſt naturellement timide. Le Lion lui répondit, l'Ane nous ſervira de trompette avec ſa voix forte, & le Lievre nous ſervira de courier pour faire ſavoir de nos nouvelles à nos Alliez.

Les grands Capitaines, & les grands hommes d'Etat, ſe ſervent utilement des moindres choſes.

Du Chien et du Chat.

Deux animaux doux & privez,
L'un étoit Chien, l'autre étoit Chatte,
Qui dans une maiſon de natte,
Sous même toit de jeuneſſe élevez,
A tel point d'amitié ſe trouvoient arrivez,
Qu'Enée en avoit moins pour ſon fidéle Achate,
Ils folaſtroient enſemble tout le jour,
A la Chatte par fois le Chien mordoit l'oreille,
Tout en riant, à la pareille,
Des coups de griffe, il avoit à ſon tour.
Et l'on eût cru qu'ils euſſent fait l'amour,
Tant ils ſe donnoient d'accolades,
Faiſoient de ſauts, & de gambades;
Si gentiment ils ſe cullebutoient,
Juſques-là qu'ils divertiſſoient,
Quelquefois les gens les plus ſages,
Avec leurs petits badinages.
Mais il naiſſoit aux heures du repas,
Entre eux une guerre implacable:
Car pour ronger un os, ou lecher quelques plats,
On les entendoit ſous la Table,
Se battre comme Chiens & Chats.

Nous nous moquons, injuſtes que nous ſommes
De ces deux goulus animaux,
Et nous ne voions pas, que preſque tous les hommes,
Tombent dans les mêmes défauts,
On void des amitiez étroitement liées;
Où dés que l'interêt commence à ſe mêler;
Elles ſont bientot oubliées,
Et les amis prêts à ſe quereler.

Des

DES OISEAUX, ET DES BETES A QUATRE PIEZ.

LEs oiſeaux, & les animaux terreſtres, ſe firent un jour une ſanglante guerre pour l'honneur de leurs eſpeces. Ils en vinrent à une bataille rangée. Au commencement du combat, la victoire panchant tantot d'un coté, & tantot de l'autre : La Chauve ſouris craignant pour ſon parti, ſe rangea du coté des animaux terreſtres. Cependant contre ſon attente, les oiſeaux gagnerent la bataille, & ils mirent en fuite leurs ennemis, qu'elle fut obligée de ſuivre, ſi pleine de honte, & de confuſion, que depuis lors elle ne ſe montre plus de jour, & ne vole que la nuit.

Les laches ſuivent ordinairement la bonne fortune, ſans avoir égard ni à leur honneur, ni à leur devoir.

Du Rossignol et du Coucou.

AU Rossignol se plaignoit le Coucou,
Que l'homme le fuioit autant que le Hibou;
Et bien qu'une erreur populaire,
Eut publié que son confrere,
Impudemment, venoit pondre chez lui;
Que lui-même, tout au contraire,
S'en alloit pondre au nid d'autrui.
Cependant s'il chantoit à quelqu'un sur la tête,
L'homme qui l'écoutoit le prenoit pour affront;
Croioit qu'on l'accusat, d'être une sotte bête,
Mari de femme deshonnête,
Qui souffroit qu'on lui mit, les cornes sur le front,
Qu'il supplioit ce Roi de l'Harmonie,
Qui par la douceur de ses sons,
Attire prés de lui si bonne compagnie,
De lui donner de ses leçons;
Et lui notter certaine Tablature,
Qui lui put faire, au plus jaloux Amant,
Chanter Coucou melodieusement.
Ha, dit le Rossignol, sache que toute injure,
Ne se peut adoucir par aucun agrément.
Ni les fredons, ni la mesure,
Ne te rendront pas Musicien,
Car jamais en ta langue on ne chantera bien.

C'est le malheur de plusieurs animaux,
D'être venus au monde avec certains défauts.
Dont ils ne se peuvent défaire;
Et quoi qu'on les accuse assez souvent à faux,
Ils ne trouvent point l'art de plaire.

D'UN LION, ET D'UN CHEVAL.

UN Lion à qui la vieilleſſe avoit beaucoup diminué de ſes forces & de ſon agilité, eut envie de devorer un Cheval qu'il rencontra dans ſon chemin. Il s'aviſa pour le ſurprendre, de contrefaire le Medecin, & de lui demander l'état de ſa ſanté. Le Cheval qui comprit ſon mauvais deſſein, lui répondit qu'elle n'étoit pas trop bonne, s'étant fouré depuis peu une épine dans le pié, qui lui cauſoit une mortelle douleur. Notre Medecin s'offrit auſſitot de la lui arracher. Le Cheval ſe mit en poſture, il le laiſſa approcher & il lui donna un coup de pié au milieu du front ſi à propos, qu'il eut le moien de ſe ſauver des griffes de ſon ennemi.

Les

Les méchans tombent ſouvent, dans les mêmes pieges qu'ils tendent aux autres.

Du Mouton et des Docteurs.

AUx environs d'un Paturage;
Tandis que deux Docteurs, font grande vanité,
Que l'homme ait ce bel avantage,
Sur tous les animaux, d'avoir toujours été
Seul propre à la ſocieté.
Un gros Mouton qui les écoute,
Dit, en tirant l'un deux par le manteau,
Arrachez de votre cerveau,
Cet axiome donc je doute.
Vous avez, il eſt vrai, des Bourgs, & des Citez,
Et de grandes Communautez.
Mais combien faut-il de machines,
De vœux, de Loix, de Magiſtrats,
Pour ſoutenir vos prétendus Etats,
Combien voit-on de perſonnes mutines,
Par guerres & ſeditions,
Troubler la paix des Nations.
Entendroit-on tant peter le Salpetre,
Si l'homme étoit, comme il ſe prétend être,
Si porté naturellement,
A vivre ſociablement?
Combien voit-on de compagnies,
Vivre ſans noiſe, & bien unies?
Combien d'amis n'aguere aſſociez,
Se battent, & plaident enſemble?
Et combien de gens mariez,
Malgré le nœud ſacré qui les aſſemble,
Pour ſe faire enrager, ſemblent appariez?
Qu'on ote la peur du ſupplice,

Qu'on

Qu'on mette l'homme en liberté,
Et vous verrez comme cet emporté,
Par ſon ambition, & par ſon avarice,
De la ſocieté ſera le deſtructeur,
Plutot que le conſervateur.
Nous autres bêtes miſerables,
Qu'on dit n'être pas ſociables,
Nous vivons en même Troupeau,
Mangeons en même plat, paiſſons en même plaine,
Et nous marchons unis ſous notre Capitaine,
Mieux qu'un Soldat ne fait ſous ſon drapeau.
Cent autres animaux encore au bout du conte,
Sur ce ſujet, Meſſieurs, vous doivent faire honte.
Voiez les mouches, les fourmis,
Qui ſans loix, & ſans Politique,
Vivent en même Republique,
En commun comme bons amis.
On a fort bien dit, que les hommes,
Les uns aux autres, ſont des Loups:
Et pour en bien juger; nous ſommes,
Auſſi ſociables que vous.

On a vu la plupart des hommes,
Vivre dans le ſiecle où nous ſommes,
Avec ſi peu de liaiſon;
Qu'on a pu, voiant leur malice,
Dire que la bête a raiſon,
Sans pêcher contre la Juſtice.

D'UN LION, ET D'UN HOMME.

UN Lion, & un Homme étant tombez ſur les avantages de leurs eſpeces, aperçurent au fort de leur diſpute un bas relief, qui repreſentoit un Hercule étoufant un Lion. L'homme auſſitot ſe tourna vers le Lion, & il lui dit, tu vois bien que les hommes ſont plus forts que les Lions. Cette conſequence n'eſt pas juſte, repliqua le Lion; car ſi nous avions parmi nous des Sculpteurs, on verroit beaucoup plus de Lions étoufer des hommes, que des hommes étoufer des Lions. Cette raiſon n'étant pas du gout de cet opiniatre, la diſpute s'échauffa ſi fort, que le Lion emporté de colere ſe jetta ſur lui, & le mit en pieces, en s'écriant, tu vois bien le contraire, de ce que tu m'as ſoutenu ſi mal à propos.

Il eſt fort dangereux de ſe trop vanter, & de mépriſer les autres.

Pigeons privez et des Oiseaux sauvages.

Quelques Pigeons d'une Voliere,
Plaignoient un jour d'autres Oiſeaux;
Qui vont chercher leur pain, d'une gueuſe maniere,
Et ſur la terre, & ſur les eaux.
Ils les preſſoient de venir dans leur Fuie,
En leur diſant obligeamment,
Qu'ils vivroient plus commodément.
Qu'ils ſeroient à couvert, du vent, & de la pluie;
Qu'ils trouveroient leurs nids tout faits,
Et qu'ils ſeroient ſervis de beaux & de bons mets;
Au lieu d'avoir inceſſamment la peine,
D'en aller chercher dans la plaine,
Et de faire ſouvent des Carêmes bien longs,
Lors que la neige a couvert les ſillons.
Un des autres Oiſeaux libertin & ſauvage,
Courtoiſement lui répondit:
Votre hote, qui le dedommage?
Vous nourrit-il pour rien? où vous fait-il credit?
Il ne nous fait paier ni tribut, ni corvée,
Dit l'aîné des Pigeons, il donne tout gratis;
Nous faiſons, il eſt vrai, tous les mois des petits,
Il en enleve la couvée,
Quand ils ſont aſſez drus pour voler un peu loin,
Et nous décharge ainſi d'en avoir ſoin.
Cette reconnoiſſance eſt tout à fait gentille,
Repart l'autre Oiſeau bruſquement,
Pour ſon vivre, & ſon logement,
De ſacrifier ſa famille:
Je n'en veux point vendu ſi cherement.

Entre les hommes la plupart,
Cent petits ſervices vous rendent;
Puis il arrive tot ou tard,
Que cherement ils vous les vendent.

D'un Lion, et d'un Rat.

UN Lion abatu de chaleur, & de laſſitude ſe repoſant à l'ombre d'un arbre, il ſurvint une troupe de Rats qui monterent effrontément ſur lui & qui l'éveillerent. La colere le prit, & lui il prit un Rat qu'il alloit écraſer, ſi ce petit animal ne lui eut remontré qu'il étoit indigne de ſa colere. Cette reflexion qu'il lui fit faire ſi à propos, lui ſauva la vie. Quelque tems aprés le Lion tomba dans des filets de Chaſſeurs, dont il ne pouvoit ſe debaraſſer. Il

en

en rugiſſoit épouvantablement. Le Rat le reconnut à ſa voix, il vint à ſon ſecours, & il rongea les filets en tant d'endroits, qu'il lui donna moien de ſe ſauver.

La clemence ſied bien aux grands courages; & il arrive ſouvent que les plus puiſſans tirent des ſecours imprevûs, de ceux que la fortune leur a entierement ſoumis.

D'UN CHEVAL ET D'UN ECUIER.

SOus un bon Ecuier un cheval ombrageux,
Faiſoit mille ſauts & gambades;
Les coups de gaule, & d'éperons tout neufs,
Au lieu de le donter, redoubloient ſes ruades;
Quand il voioit de front ſon ombre, ou de coté,
Il en étoit ſi fort épouvanté,
Que l'homme n'en étoit plus maitre.
L'Ecuier s'efforçoit de lui faire connoitre,
Et lui prouver, par bon raiſonnement,
Que l'ombre étoit un défaut de lumiere,
Qui ne pouvoit lui nuire aucunement,
Ni l'arrêter tout court en ſa carriere.
Le Cheval plus ſavant que lui,
Répond, ce n'eſt pas d'aujourd'hui,
Qu'il s'eſt trouvé des ames heroïques,
Sujettes aux terreurs paniques.
Qui d'entre vous, de peur n'eſt pas ſurpris,
S'il voit ſortir de leurs Roiaumes ſombres,
Des Farfadets, des Larves, des Eſprits?
Cependant ce ne ſont que fantomes, & qu'ombres.
Cet avantage encore nous demeure ſur vous,
Que vous craignez, bien plus ſouvent que nous;

Vo-

Votre esprit inventif vous forgeant des Chimeres ;
Qui vous font redouter cent maux imaginaires.

Nous blamons aisément les foibleſſes des autres,
Et nous ne ſentons pas les nôtres.

D'UN RENARD, ET DES ABEILLES.

UN jeune Renard peu ruſé, s'étant pris à un piege, que l'on avoit tendu prés des ruches de Mouches à miel; ces inſectes le piquerent ſi cruellement, qu'elles l'obligerent d'appeller à ſon ſecours un vieux Renard qu'il vid paſſer, le priant de vouloir le délivrer de ces mouches. Mais cet adroit animal lui fit connoitre qu'il ne ſavoit ce qu'il demandoit, & que s'il le chaſſoit, elles, qui étoient dé-

jà

jà preſque pleines & raſſaſiées, il en viendroit d'autres plus affamées qui le ſuceroient juſques à la derniere goute de ſon ſang.

L'on ne gagne jamais rien à changer.

De la Fievre et du Medecin.

UN Medecin fameux dans ſa profeſſion,
Eut en ſonge une viſion.
Un Monſtre affreux, nommé Fievre quartaine,
Apparut à ſes yeux ſous une forme humaine.
D'abord il fut épouvanté:
Mais enfin il lui dit, aiant repris haleine;
Puiſque ſi bonnement vous m'avez viſité;
Faiſons, Madame, entre nous un Traité.
Nous aurions grand honneur, & profit, ce me ſemble,
Si nous étions accommodez enſemble.
Votre talent eſt bien d'attenuer
Ceux dont vous agitez la bile,
Mais vous n'êtes pas fort habile,
En notre bel art de tuer,
De vos captifs ils en échappe mille,
Le moindre de nos nourriſſons,
Vous feroit lontems des Leçons.
Cependant il n'eſt pas honnête
Que quand les Medecins, ont faits de grands efforts,
Pendant deux ans, pour vous chaſſer d'un corps,
A deloger vous ne ſoiez pas prete.
De grande opiniatreté,
On vous blame, & nous d'ignorance:
Quoi que nous faſſions alliance,
Vous pourrez avec liberté,
Tourmenter un corps fort & ferme,
Pendant le tems qu'il vous plaira;
Mais il faut deloger au bout d'un certain terme,

Quand votre ſerviteur vous le commandera.
Ma pratique ſera tres-grande,
Par conſequent mon revenu,
Si vous ſortez au jour entre nous convenu,
Et ſi vous n'êtes point Normande.
La Fievre lui répond, d'un air tout languiſſant,
Et d'une voix tremblante & baſſe:
Monſieur l'Ordonnateur, de rubarbe & de caſſe,
Vous êtes un grand innocent,
De demander qu'on congedie,
Prontement une maladie,
Vous qui la ſavez allonger,
Quand la Nature eſt prête à l'abreger;
Vous dont on conte les viſites,
Sans en voir le ſuccez, en peſer les merites,
Et dont on paie également les pas,
Soit que la gueriſon arrive, ou le trepas.
Qu'un patient ſouhaite à la bonne heure,
Qu'on abrege ſon mal, je le trouve fort bien;
Mais la plus longue Fievre eſt toujours la meilleure,
Pour l'Ecolier de Galien.

C'eſt ainſi que ſouvent on forme des ſouhaits,
Contre ſes propres interets.

D'UN RENARD, ET D'UN CHIEN.

UN Renard ne pouvant plus échaper d'un Chien qui lui donnoit la chaſſe de fort prés, ſe tourna tout à coup lui remontrant que ſa chair étant dure & inſipide, il devoit bien plutot pourſuivre un Lievre qu'il lui montra, dont la curée ſeroit plus de ſon gout. Le Chien ſe laiſſa perſuader, & il ſe mit à l'heure même aux trouſſes du Lievre qu'il ne put atraper, pendant que le Renard de ſon coté gagnoit pais; ce qui fit que ce ſot animal n'eut ni l'un, ni l'autre.

Il ne faut jamais quiter ce que l'on a, pour courir aprés ce qu'on n'a pas.

Du Singe et de la Tortue.

UN Singe allant je ne sais où,
En sautant & faisant le fou,
Suivant son humeur baladine,
Trouve une Tortue en chemin;
Il la salue, & traite de cousine,
Et puis lui presentant la main,
Lui veut d'une façon galante,
Faire danser une courante.
Il lui soutient que pour vivre gaiment,
Il faut baller incessamment:
Et l'exhorte à quitter cette lenteur pesante,
Qui la faisoit aller d'un pas si paresseux,
Qu'elle avoit l'air de marcher sur des œufs.
La Tortue humblement s'excuse,
Disant; je suis impotente & percluse;
Ce ne fut jamais mon talent,
De me mettre sur l'air galand.
Et toi qui fais si bien la cabriole,
Tu ne ferois pas tant de sauts,
S'il te falloit, comme une camisole,
Porter incessamment ta maison sur le dos.

Qui n'a pas le corps bien taillé,
Et propre aux galants exercices,
N'en doit pas faire ses delices,
S'il ne veut être bien raillé.

D'UN

D'UN CHAT, ET D'UN RENARD.

UN Renard ſe vantoit à un Chat d'être le plus ruſé des animaux, & de ſavoir lui ſeul plus de fineſſes que tous les autres enſemble. Le Chat lui répondit, que toutes les ſiennes conſiſtoient dans ſon agilité & dans la bonté de ſes griffes. Le Renard alloit le railler d'une telle réponſe, s'il n'en eût été empeché par l'aboiement d'une troupe de Chiens, qui venoit droit à eux. Le Chat grimpa auſſitot ſur le premier arbre, & il ſe ſauva, pendant que le Renard devint la proie des Chiens avec toutes ſes fineſſes.

La plus grande fineſſe que l'on puiſſe avoir, eſt de ſe retirer des embuches de ſes ennemis.

De deux Beliers.

Au ſortir de la Bergerie,
Un puiſſant & rude Belier,
Soit par colere, ou par galanterie,
Appelloit ſon rival en combat ſingulier.
Tous les deux prenant leur carriere,
En marchant trois pas en arriere,
En Gentilshommes ſe battoient,
Et de grande vigueur leurs deux fronts ſe heurtoient.
Ils n'étoient pas les ſeuls aiant querelle,
Car un autre couple à l'inſtant,
Entrant en la carriere, en faiſoit tout autant.
Enfin juſqu'aux Agneaux pendans à la mamelle,
Il ſembloit que tous les Moutons,
Fuſſent de vrais petits Demons,
Se voulant l'un à l'autre arracher la cervelle.
Un devot animé d'un charitable zele,
Se mettant entre deux, s'échauffoit les pommons,
A leur faire de beaux ſermons:
Et leur diſoit, que c'étoit une honte,
Qu'entre les animaux, ceux qui ſont les plus doux,
Montraſſent à ſe battre, une ardeur auſſi pronte,
Que des Taureaux, des Tigres, ou des Loups.
Docteur, dit le Belier, gardez votre cenſure,
Sachez que la ſage nature,
Maintient ce qui vit ici bas,
Par de continuels combats:
Et qu'elle a mis des ſemences de haine,
Dans toute la maſſe mondaine.
Qu'il n'eſt point de ſocieté,
Où l'on ne trouve, ou querelle, ou divorce,
Et que nous montrerions plus d'animoſité.
Si nous avions plus d'adreſſe, ou de force.

Faut-

Faut-il donc s'étonner, dans le ſiecle où nous ſommes
De voir des combats ſi ſanglants ?
Entre des animaux, plus fiers, plus violens ?
Les Lions, les Ours, & les Hommes ?

D'UN RENARD, ET D'UN SINGE.

UN Singe voulant avoir une partie de la queue d'un Renard pour couvrir ſon derriere, s'efforça de lui perſuader qu'elle étoit trop longue, & qu'elle devoit l'incommoder beaucoup à marcher. Le Renard qui étoit des plus ruſez, n'en voulut rien faire, & il lui dit, en l'inſultant, qu'il n'en avoit que ce qu'il lui en falloit, & qu'il aimoit encore mieux balaier la terre avec ſa queue, que d'en couvrir les feſſes d'un Singe.

Il ne faut jamais demander à ſes amis, que des choſes qu'ils peuvent nous accorder, ſans bleſſer leurs interets & leurs conſciences.

D'UN PERROQUET ET D'UN ARTISAN.

CHez un pauvre Artiſan, étoit un Perroquet,
Tout frais venu de la Province,
Et qui n'avoit encore ſcience ni caquet,
Qui ſe voioit traité cependant comme un Prince,
Son Patron eſperant qu'aprés l'avoir inſtruit,
Il pourroit faire un gain notable;
Songeoit à le nourrir du meilleur de ſa table;
Et lui donnant des leçons jour & nuit,
En avoit un ſoin incroiable.
Or dez que ſon ſavoir l'eut rendu fort aimable,
Un grand Seigneur, cherement l'acheta:
A ſon Maitre d'Hotel pluſieurs fois repeta,
Qu'il eut de lui tous les ſoins neceſſaires.
Mais, ce Monſieur le Maitre, aiant d'autres affaires,
Sur le Valet-de-Chambre, un tel ſoin rejetta,
Qui pas mieux ne s'en acquitta;
D'en charger un Laquais, le Valet ſe contente,
Et le Laquais, en charge une Servante.
Le Perroquet, de tous ſes bons amis,
Reçoit des complimens, ſur ce que la fortune,
Chez un Seigneur ſi puiſſant l'avoit mis,
Qu'il ne lui manquoit choſe aucune.
J'avois, helas! dit-il, chez mon pauvre Artiſan,
Une condition meilleure,
Sur mes beſoins il veilloit à toute heure;
Mais ce trop riche Courtiſan,
Sur la foi de ſes gens, me laiſſe & m'abandonne,
Qui ne font rien de tout ce qu'il ordonne.
Et tandis que de main en main,

L'un

L'un à l'autre ils me recommandent,
Et d'avoir ſoin de moi, l'un à l'autre ils s'attendent,
Je languis de ſoif & de faim.

Ce n'eſt pas des Valets nombreux,
Qu'on tire le plus de ſervices,
Un ſeul, quand il eſt bien ſoigneux,
Nous rend bien de meilleurs offices,
Et l'on n'eſt pas le mieux traité,
Dans les maiſons de gens de qualité.

D'UN CHEVAL, ET D'UN CERF.

UN Cheval non encore donté, ſe plaignit à un païſan, d'un Cerf qui lui mangeoit ſon herbe. Cet homme lui promit de chaſſer ſon ennemi s'il vou-

vouloit faire ce qu'il lui diroit. Le Cheval y conſentit; le paiſan lui mit auſſitot ſur le dos une ſelle, & un mors à la bouche, & l'aiant monté il donna ſi bien la chaſſe au Cerf, qu'il le tua. Le Cheval haniſſoit de joie ſe croiant deja en liberté; mais il fut bien ſurpris de ſe voir attacher à une charrue, & qu'il ne s'étoit défait de ſon ennemi qu'aux depens de ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Ce n'eſt pas être prudent que de ſe mettre en la puiſſance d'un autre, pour ſe venger de ſon ennemi.

Des Mouches et d'un Cheval.

Cent Mouches s'étoient attachées,
Sur un Bidet infortuné,
Qui maigre, ſec & decharné,
N'avoit point de cotes cachées;
Il s'en plaignoit fort dolemment,
Et leur diſoit; Meſdemoiſelles,
Pourquoi m'êtes vous ſi cruelles,
De me ſuccer inceſſamment?
Loin de vivre aux dépens d'une méchante Roſe,
Vous auriez mieux diné, ſi vous aviez mordu,
Ces Chevaux potelez qui parent un caroſſe,
Et qui ſouvent meurent de gras fondu.
Ha! répond une fine mouche,
Ces harnois de toutes façons,
Ces grands crins, ces caparaſſons,
Ne permettent pas qu'on les touche.
Pour vivre donc en ſûreté,
Il faut lors que la faim nous preſſe,
Nous ruer ſur la pauvreté,
Et lui ſuccer le peu qu'elle a de graiſſe.

Ainſi

Ainſi par les Sergens eſt le peuple mangé,
Tandis qu'en ſa maiſon ils trouvent dequoi prendre:
Mais le riche en eſt dechargé,
Parcequ'il ſçait bien s'en défendre.

D'UN CHEVAL, ET D'UNE TRUIE.

UNe Truie enfoncée dans un bourbier, voiant paſſer un Cheval de bataille richement harnaché, l'arrêta tout court, en lui diſant, j'ai bien du regret de ce que tu vas t'expoſer aux dangers de la guerre, toi qui es ſi beau & ſi bien taillé; je ne ſai qui peut t'avoir donné un ſi mauvais conſeil. Le Cheval écumant de colere d'entendre un ſi ſot compliment, lui répondit, il te ſied bien; ſale animal, de vivre dans l'ordure & dans la fange. Mais pour moi,

moi, c'eſt mon ſort de paſſer ma vie dans le champ de Mars, au milieu des combats, & des triomphes.

Les laches accoutumez à une vie baſſe & rampante ne connoiſſent rien au-delà de la portée de leurs eſprits, & ils perdent facilement de vue ceux qui par leur vertu, s'élevent au-deſſus d'eux.

D'UN PHILOSOPHE ET DE SON JARDIN.

UN Philoſophe enſeignant la Morale,
Avec peu de ſuccez à beaucoup d'Ecoliers;
Leur en voulut montrer la leçon principale,
Dans des exemples familiers.
Il avoit un Jardin, où l'art d'Agriculture,
Fardoit, ce ſemble, la Nature;
Et dont la rare propreté,
Des petits & des grands le rendoit frequenté.
Là ſur des planches compaſſées,
Avec l'equerre, & le cordeau,
L'Ozeille, la Laitue, & l'Ail, & le Poireau,
Dans leurs rangs, & files placées,
Donnoit appetit de manger,
Des fruits d'un ſi beau potager.
Mais il avint un jour qu'il changea de penſées,
Et mépriſant les fruits d'un fertile terroir,
Son ardeur jardiniere autre part divertie,
Ne lui mit plus en main la beche & l'arroſoir,
Qu'en faveur des Chardons, des Ronces, de l'Ortie;
Si bien qu'il leur donnoit pour les faire valoir,
Et multiplier davantage,
Tous les ſoins de ſon jardinage.
Notre Maitre prétend à l'empire des fous,
Diſoient les Ecoliers, qui le vouloient reprendre;
Je ſerois, répond-il, tout auſſi fou que vous,

Sans

Sans la leçon que je vous veux apprendre.
Ce que vous cultivez avec le moins de ſoin,
C'eſt l'amitié de vos amis fideles;
Eux qui pourroient vous nourrir au beſoin,
Et vous faire gouter des douceurs éternelles,
Tandis qu'on vous void aſſidus,
A cultiver l'amour des folles Demoiſelles;
Soins qui ſeront bientot perdus,
Car tout le fruit que vous tirerez d'elles;
Ce ſont des piqures mortelles.

Cette Fable nous fait entendre,
Qu'on doit apprehender ſouvent,
Que comme une plante fort tendre,
Que le hale fane, ou le vent:
L'amitié la mieux éprouvée,
N'apporte pas beaucoup de fruit,
A moins que d'être jour & nuit,
Tres-ſoigneuſement cultivée.

D'UN CHEVAL, ET D'UN CHARETIER.

UN Cheval maigre, & ſans vigueur s'étoit jetté malheureuſement dans un bourbier, d'où il ne pouvoit ſe tirer, quoi qu'il donnât du collier, & qu'il emploiât toutes ſes forces pour en venir about. Le charetier en colere l'aſſommoit de coups de baton. Ce mauvais traitement l'obligea de faire un dernier effort avec tant de violence, qu'il creva à l'heure même, deteſtant ſa miſere, & la brutalité de ſon maitre.

Lors que les riches exigent des pauvres des choſes hors de leur portée, ils les jettent ordinairement dans le dernier deſeſpoir.

DES POULES ET DU COQ.

DEs Villageois qui craignoient le paſſage,
D'un Regiment, faiſant ravage,
Avoient caché leurs Volailles ſi bien,
Que les Soldats ne trouvoient rien.
Un fin Goujat, qui ſavoit le miſtere,
S'étoit ſaiſi d'un Coq qu'il portoit ſur le poin;
Le Coq chantoit ſa chanſon ordinaire,
Les Poulets l'entendoient de loin;
Et répondoient à ſes fleuretes,
Car de leur naturel, elles ſont fort coquettes.
Leur gîte à peine étoit découvert du Goujat,
Qu'elles étoient au pot, & dans le plat.
Certaine Poule à la mort preparée,
Vint reprocher au Coq ſa trahiſon;
Et l'accuſa d'avoir l'ame denaturée,
En prenant le parti ſans droit & ſans raiſon,
D'une nation conjurée,
Contre tous ceux de leur maiſon,
On ne nous auroit point, lui dit-elle, attrappées,
Si la voix d'un ami ne nous avoit dupées.
Le ſage Coq, répondit en un mot,
Si vous n'étiez d'un humeur ſi galante.
D'écouter un amant tout auſſitot qu'il chante,
Vous ne vous verriez pas, pretes à mettre au pot.

La diſcretion, le ſilence,
Sont à priſer pour cent raiſons:
Mais en de certaines ſaiſons,
Ils ſervent bien plus qu'on ne penſe.

D'UN

D'UN CHEVAL SUPERBE, ET D'UN MISERABLE ANE CHARGE'.

UN Cheval de parade, aiant trouvé dans ſon chemin un miſerable Ane chargé de marchandiſes, lui cria avec inſolence de ſe retirer à cartier. L'Ane peureux ſe rangea le plus prontement qu'il put ſans lui repliquer. Cet orgueilleux cheval alloit à la guerre d'où il revint ſi ruiné, que ſon Maitre le vendit à un Paiſan, qui le fit porter du fumier. L'Ane l'aiant rencontré dans cet équipage lui demanda où il avoit laiſſé ſon embonpoint, & ſon riche harnois, qui le rendoient autrefois ſi fier, & ſi inſolent, que de mépriſer ceux qui ne voudroient pas à preſent ſe changer contre lui?

La

La fin des superbes, & des glorieux est ordinairement mauvaise.

Des Loups.

Les Loups envoierent jadis,
Des Deputez au Conseil d'Angleterre,
Pour remontrer, qu'une cruelle guerre,
Les en avoit injustement bannis;
Qu'ils avoient par toute la terre,
Quelque honnête établissement;
Qu'ils ne cherchoient qu'un petit logement,
Pour une couple seulement,
Dans une forêt reculée,
Sombre, deserte, & non peuplée,
Promettant de garder la closture des bois,
Et de jamais ne hurler, ni de mordre;
Que dans l'arche ils étoient plus grand nombre autrefois,
Sans y causer aucun desordre.
Quelques-uns du Conseil dirent qu'en sûreté,
Deux se pouvoient souffrir par curiosité.
Mais les plus sages opinerent,
A confirmer l'Arrêt de leur bannissement,
A leur donner la chasse à tout moment,
Et fort à propos remontrerent,
Qu'avec le tems ils se multiplieroient,
Et qu'étant fort nombreux, ils les tourmenteroient,
Les Deputez fort en colere,
S'en retournerent sans rien faire.

C'est ainsi que les heretiques,
Et d'autres qu'on ne nomme pas,
Se glissent dans les Republiques,
Et troublent enfin leurs Etats.

Ils ſont d'abord une inſtante priere,
Pour de petits hebergemens;
Sont ils reçus ? en deux momens,
Il s'en trouve une fourmilliere.

D'UN CHEVAL, ET D'UN ANE.

UN Cheval bien penſé, & qui ne ſervoit que pour la parade, rencontra un Ane, qu'il inſulta avec outrage ſur ſa pareſſe, & ſur ſa triſte figure. L'Ane ſage, & aviſé, ne répondit rien à toutes ſes inſultes. Quelque tems après, il rencontra cet orgueilleux cheval chargé de fumier & de maigreur, Ce qui l'obligea de lui demander, eſt-ce toi, mon camarade qui étois ſi inſolent & ſi fier il y a quelque tems, que tu ne pouvois ſouffrir tes ſem-

ſemblables, ni les voir ſans les accabler de mille injures ? je te vois preſentement dans un état qui me fait plus de pitié que d'envie.

Les puiſſans ne doivent jamais mépriſer ceux qui ſont au-deſſous d'eux ; car ils ne ſont pas aſſurez d'être demain, ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Du Mouton et du Tondeur.

Nonobſtant la coutume, aux Moutons ordinaire,
De ſe voir tondre, & de ſe taire,
Certain Mouton rebelle, & de trop fiére humeur,
Se ſauve des mains du Tondeur.
Et tachant d'éviter d'un Mâtin la pourſuite,
Il croit trouver un azile en ſa fuite,
S'il peut attraper une fois,
Le taillis, ou le fort du bois.
Il ne trouve buiſſon, ni haie,
Que de percer bruſquement il n'eſſaie ;
Mais à chaque haie, ou buiſſon,
Il n'eſt ronce qui ne le prenne,
Comme feroit un hameçon,
Quelque gros floccon de ſa laine ;
Et qui lui ſervant de bourreau,
Ne lui déchire étrangement la peau.
Enfin n'aiant plus de reſſource,
Il ſe trouve au bout de ſa courſe,
Tout egratigné, tout tondu,
Et du chien pris, & mille fois mordu.

Heureux celui qui ſe laiſſe en repos,
Tondre la laine ſur le dos.
Malheureux le peuple rebelle,
Qui ne voulant paier, ni taille ni gabelle,
Se void ruiner bien plutôt,
Que le peuple qui paie, & qui ſouffre l'impôt.

D'UN CHEVAL BIEN NOURRI, ET D'UN ANE.

UN Cheval bien nourri, mais qui travailloit à proportion, plaignoit ſon ſort, croiant qu'il n'y avoit point d'animal au monde plus malheureux que lui. Il rencontra par hazard une Ane maigre, & décharné qui trainoit une charette chargée au-delà de ſes forces, & que ſon maître maltraitoit beaucoup. Celà lui fit faire tout à coup reflexion ſur ſon bonheur, par rapport à la miſere de l'Ane, ſe propoſant bien à l'avenir, de ne plus ſe plaindre, ni de murmurer contre ſon état.

Il ne faut jamais enviſager la fortune de ceux qui ſont au-deſſus de nous, mais ſeulement l'état de ceux qui ſont au-deſſous.

DE LA MAIN DROITE ET DE LA MAIN GAUCHE.

LA Main gauche autrefois fit procés à la dretre,
Pour partager ſes fonctions;
Diſant qu'elle n'étoit batarde, ni cadette,
Qu'elle étoit propre à toutes actions,
Où l'on la mettroit en uſage,
Ainſi que les gauchers en rendent témoignage.
Le Procès vû, Monſieur le Prefident,
Au nom des Conſeillers, dit à la Chicaneuſe,
Que ſon droit étoit évident;
Mais qu'elle avoit été, lâche & bien malheureuſe,
Laiſſant mettre en poſſeſſion,
Une partie injuſte & violente,
Et que pour la tirer de cette oppreſſion,
La juſtice étoit impuiſſante;
Pour vous montrer, dit-il, la paſſion ardente,
Que nous avons de faire deſormais,
Que les deux ſœurs vivent en paix,
Que nous avions deſſein de leur rendre juſtice,
Et d'en donner l'exemple à nos neveux;
C'eſt que dorenavant exerçant notre Office,
Nous voulons nous ſervir également des deux,

De la vient que les gens d'affaires;
Sergens, & Procureurs, Avocats & Notaires,
Sont les plus ardens des humains,
A prendre de toutes les mains.

D'UN CHIEN, ET D'UN ANE.

UN Ane ſe voiant maltraité de toute la maiſon quoiqu'il fut utile, & que l'on cheriſſoit le chien qui paſſoit les jours entiers à dormir, touché de ſa miſere & ne ſachant à quoi l'attribuer, s'imagina que le bonheur du chien ne venoit que des careſſes qu'il faiſoit à ſon maître, & qu'il auroit un pareil ſort s'il en faiſoit de même. Quelques jours après l'aiant trouvé endormi dans un ſiége de commodité, il lui mit les deux piés de devant ſur les épaules, joignant à ces douceurs, l'harmonie de ſa voix. Le maître peu inſtruit de ſon deſſein, & ſe ſentant tout meurtri, appella ſes domeſtiques à ſon ſecours, qui vinrent avec peu d'humanité & à grands coups

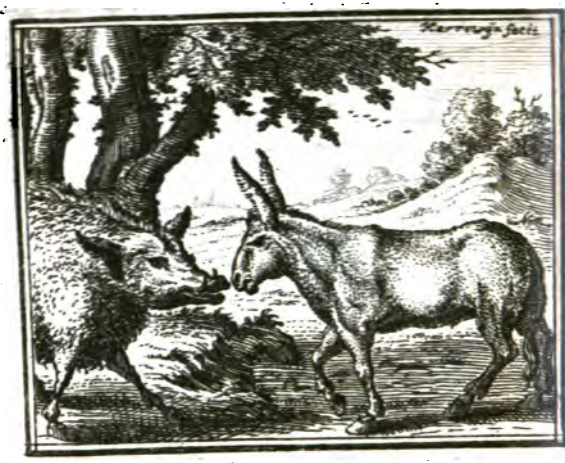
coups de bâtons, reconnoître les bonnes intentions de ce miserable animal.

Ce qui sied bien aux uns, sied très-mal aux autres.
Il sied autant au Moine,
D'être vain, & galant:
Qu'à l'Ane sans avoine
D'être chien caressant.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se desalteroit,
Dans le courant d'une onde pure:
Un Loup survient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon bruvage?
Dit cet animal plein de rage;
Tu seras chatié de ta temerité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colere;
Mais plutôt qu'elle considere,
Que je me vas desalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par consequent en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sai que de moi tu medis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau; je tette encore ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers, & vos chiens;

On me l'a dit : il faut que je me vange.
Là deſſus au fond des forêts
Le Loup l'emporte ; & puis le mange
Sans autre forme de procez.



D'UN ANE ET D'UN SANGLIER.

UN Ane rencontra un Sanglier, qu'il traita avec beaucoup d'inſolence. Le Sanglier ſurpris de la temerité de ce ſot animal ne ſçavoit quel parti prendre. D'abord il eut envie de le mettre en pieces, mais faiſant auſſitot reflection que celui qui l'inſultoit ſi mal à propos, & contre qui il meditoit une ſi cruelle vengeance n'étoit qu'un miſerable Ane ; il ſe contenta de lui dire qu'il étoit indigne de ſa colere, & que s'il en eut valu la peine, il lui auroit bien apris à

lui

lui rendre le reſpect qui lui étoit dû. Aprez quoi il le laiſſa aller.

La plus cruelle vengeance, que l'on puiſſe prendre d'un fat, eſt de le mépriſer.

LE SINGE CUPIDON.

UN vieux Singe des plus adroits,
Aiant vu l'amour pluſieurs fois,
Decocher ſes fléches mortelles,
Sur les cœurs de maintes cruelles;
Comme lui, voulut être Archer,
Et fléches d'amour decocher.
Il eut donné leçon d'adreſſe,
A tout maître en tours de ſoupleſſe.
Il prend ſi bien ſon tems, choiſit ſi bien ſon lieu,
Qu'il detrouſſe le petit Dieu.
Enrichi d'un butin ſi rare,
A ſe cupidonner le Magot ſe prepare;
Endoſſe le carquois, s'affuble du bandeau,
En conquerant des cœurs, ſe rengorge, & ſe quarre,
Et ſe mirant dans un ruiſſeau,
Se prend pour Cupidon, tant il ſe trouve beau.
Ces animaux pour l'ordinaire,
Naiſſent ſavans, en l'art de contrefaire,
Et dans le langage commun,
Singe, & Copiſte ce n'eſt qu'un.
Celui-ci donc campé dans un boccage,
Attend une Nimphe au paſſage,
Et comme ſouvent le hazard,
Aux bleſſures du cœur a la meilleure part,
Notre Archer d'eſpece nouvelle,
Atteint droit au cœur de la belle.
Jamais la Nimphe avant ce jour,
N'avoit ſenti les fléches de l'amour.

Si

Si cette bleſſure cruelle,
Fut un cas ſurprenant pour elle;
J'en fais juge le jeune cœur,
Atteint de pareille douleur.
Jour & nuit, la nouvelle amante
Soupire, ſe plaint, ſe tourmente,
Sans ſavoir ce qu'elle ſentoit,
Ni pour qui tant ſe lamentoit.
Maitre Magot darde-ſagette,
Qui mieux inſtruit du mal de la Pauvrette,
S'applaudiſſoit de ſa dexterité,
Se voiant la Divinité,
Pour qui ſe préparoit l'amoureux ſacrifice,
Se tenoit fier comme un Narciſſe.
Quand la belle par ſes ſoupirs,
Exprimoit ſes tendres deſirs;
Que de ſes yeux, la langueur indiſcrete,
A ſon cœur ſervoit d'interpréte,
Peu s'en falloit, qu'en ce moment,
L'indigne Auteur de ſon tourment,
Ne ſe crut ce qu'il feignoit d'être.
Il eut avec l'amour diſputé d'agrément,
Tant l'orgueil nous fait méconnoitre.
Mais on void ordinairement,
Que la gloire ſans fondement,
Eſt chimerique, & peu durable.
Du carcois dérobé, le Maitre redoutable,
Cherchoit plein de reſſentiment,
Le ſacrilege Auteur, d'un fait ſi puniſſable.
Le ſort le guida ſur le lieu,
Où le Magot paré des dépouilles du Dieu,
Recevoit l'amoureux hommage
Qu'on devoit à ſon équipage.
Si Cupidon fut offenſé,
Qu'un Magot pour lui ſe fit prendre;

Et

Et comme tel fut encenſé,
Il eſt aiſé de le comprendre.
Quoi? dit-il, ce ridé Muſeau,
A la faveur de mon bandeau,
Chez les mortels remplit ma place:
A ces mots Meſſire l'amour,
Detrouſſe le Singe à ſon tour,
Montre à nud ſa laide grimace,
Et tirant la Nimphe d'erreur,
Fit naître un plus beau feu, dans ſon aveugle cœur.
Ainſi l'ame preoccupée,
Et par l'apparence trompée,
Eleve aux hommes des Autels,
Qui ne ſont dûs qu'aux immortels.
Le bandeau de l'amour, fait des Metamorphoſes
Des plus deſagreables choſes;
Mais quand un retour de raiſon,
Peut enfin trouver ſa ſaiſon,
Ou qu'un amour, d'une plus pure eſſence,
A nos cœurs prevenus, fait ſentir ſa puiſſance,
Combien trouvons-nous odieux
Ce qu'avoient admiré nos yeux.

D'UN

D'UN ANE, D'UN MULET, D'UN CHAMEAU ET D'UN BUFLE.

UN Ane, un Mulet, un Chameau, & un Bufle, s'étant rencontrez, tomberent ſur la miſere de leur état, ſe plaignant d'être aſſommez de coups, & la pluſpart du tems très-mal nourris. L'Ane, comme le plus ſot & le moins ſenſé, s'emporta plus que les autres, proteſtant qu'il étoit reſolu d'affranchir le joug, & de ſe mettre en liberté. Les autres ſe mirent à rire, & ils lui en firent voir l'impoſſibilité. Alors ce miſerable Ane bien loin de profiter des ſages avis de ſes camarades, ſe mit à braire d'une ſi grande force, qu'ils furent obligez de ſe ſéparer, ſans avoir pu trouver les moiens de ſoulager leurs miſeres.

Ceux qui font le plus de bruit dans les assemblées, ne sont pas toujours le plus sensez.

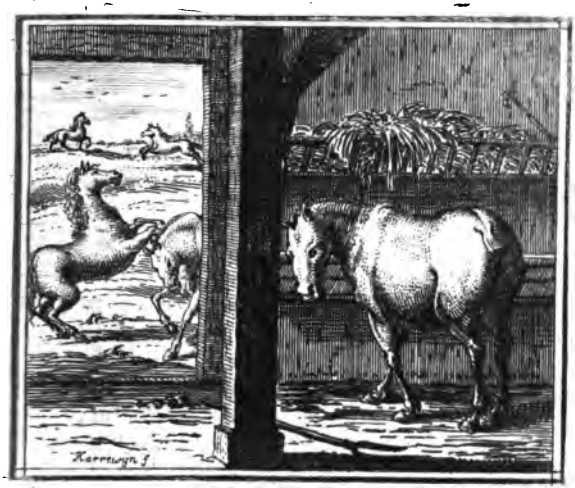
La Tourterelle, et le Ramier.

QU'on ne me parle plus d'amour, ni de plaisirs,
Disoit un jour la triste Tourterelle,
Consacrez-vous mon ame, à d'éternels soupirs:
J'ai perdu mon amant fidéle.
Arbres, Ruisseaux, Gazons delicieux,
Vous n'avez plus de charmes pour mes yeux,
Mon amant a cessé de vivre.
Qu'attendons-nous mon cœur? Hâtons-nous de le suivre.
Comme on l'eut dit, autrefois on l'eut fait.
Quand nos peres vouloient peindre un amour parfait,
La Tourterelle en étoit le simbole,
Elle suivoit toujours son amant au trepas,
Mais la mode change ici bas,
De cette constance frivole.
Le desespoir a perdu son crédit,
Et Tourterelle se console,
S'il faut tenir pour vrai, ce que ma Fable en dit.
Elle prétend que cette desolée,
A sa juste douleur, voulant être immolée,
Choisit un vieux Palais, vrai séjour de Hiboux;
Où sans chercher aucune nourriture,
Un pront trépas étoit, son espoir le plus doux;
Mais qui ne sçait, qu'en toute conjoncture,
La providence est plus sage que nous?
Dans cette demeure sauvage,
Habitoit un jeune Ramier,
Houpé, patu, de beau plumage,
Et quoique jeune, vieux routier
Dans l'art de soulager les douleurs du veuvage.

Pour

Pour notre Tourterelle, il mit courtoiſement,
Ses plus beaux ſecrets en uſage.
La pauvrette au commencement,
Loin de prêter l'oreille à ſon langage,
Ne vouloit pas, ſe montrer ſeulement:
Mais le Ramier parlant de défunt ſon amant,
Inſenſiblement il l'engage,
A recevoir ſon compliment.
Ce compliment fut d'une grande force,
Il diſoit du défunt, toute ſorte de bien,
Ne blâmoit la veuve de rien;
Bref c'étoit une douce amorce,
Pour attirer un plus long entretien.
Voilà donc la belle affligée,
En tendres propos engagée;
Elle tombe ſur les diſcours,
De l'hiſtoire de ſes amours:
Depeint, non ſans cris, & ſans larmes,
Du pauvre trépaſſé, les vertus & les charmes:
Et ne croiant par là, que flater ſa douleur,
Elle apprit au Ramier le chemin de ſon cœur.
Parce que le défunt avoit fait pour lui plaire,
Il comprit ce qu'il falloit faire.
Il étoit copiſte entendu,
Il ſçut ſi dextrement, imiter ſon modelle,
Que dans peu notre Tourterelle,
Crut retrouver en lui, ce qu'elle avoit perdu.

D'UNE



D'UNE MULE, ET DES CHEVAUX.

UNe Mule graſſe, & bien panſée, vanta ſa force & ſon agilité aux Chevaux de l'écurie de ſon Maître, & elle les défia à la courſe. Elle mit pour prix de ce qu'elle avançoit, tout ſon foin, & toute ſon avoine. Les Chevaux accepterent le défi, & ils furent du même pas dans un pré, où on laiſſe à penſer qu'elle manege ils firent pour remporter la gageure, pour obliger cette inſolente Mule, d'avouer qu'elle avoit perdu ſes proviſions, & ſa ſotte préſomption.

La vanité, & la ſotte préſomption de nous-mêmes, ne nous cauſent que de la confuſion.

La Cigale, le Hanneton et l'Escarbot.

La Cigale, & le Hanneton,
Contracterent jadis un mariage enſemble,
Et comme pour un jour, dit-on,
Tout Himen à l'amour reſſemble,
Le leur eut d'abord la beauté
Qui ſuit toujours la nouveauté.
L'époux trouvoit l'épouſe belle,
Comme elle le trouvoit charmant,
Ce n'étoit que tranſport, & que raviſſement,
Ils ſe juroient une ardeur éternelle,
Et croioient tenir leur ſerment.
Mais tels ſermens ſe tiennent rarement,
Ce premier jour qu'un long uſage,
A fait nommer communement,
Le ſeul heureux du mariage,
Etoit à peine encore paſſé;
Que le nouveau couple laſſé
De ſi longue paix domeſtique,
En interrompit la pratique.
Le Hanneton alloit ſouvent
Voir une Gueſpe ſa voiſine:
Dame Cigale en eut le vent,
Pour moins épouſe ſe mutine.
Elle entre en feminin courroux,
Accuſe le coquet Epoux,
De fauſſer la foi conjugale.
Hanneton de s'enfuir aux cris de la Cigale;
Elle, de redoubler ſes cris;
Lui, de l'accuſer de manie,
Adieu l'amour & les ſouris,
Au triſte Himen ils fauſſent compagnie.

Le

Le Hanneton, morne & tranſi,
Connoiſſant, mais trop tard, les ſoucis du menage,
Va conſulter ſur ſon ſouci,
Un Eſcarbot du voiſinage.
Cet animal n'avoit point ſon pareil,
Il decidoit de tout en Auditeur de Rote,
Et toute la Gent Eſcarbote
N'agiſſoit que par ſon conſeil.
Compere, dit-il, au mari,
Ce ſont ſuites de l'Himenée,
Vous n'êtes pas le ſeul Epoux marri
Qui déplore ſa deſtinée.
Nous autres petits Eſcarbots,
En de pareilles conjonctures,
Entendons dire de bons mots
A Meſdames les creatures.
Quand pour divertir ſon chagrin,
Un homme vient à ſon voiſin,
Faire en ſe promenant ſecrette confidence,
Lui conter ſes douleurs, & ſes ſoupçons jaloux,
Dieu ſait ſi pour avoir des témoins tels que nous,
Il en dit moins tout ce qu'il penſe.
Ecoutez, ce que l'autre jour
J'entendois raconter à Seigneur d'apparence:
J'épouſai, diſoit-il, une veuve de France,
Des premieres de cette Cour:
Soit que pour témoigner un amour plus parfait,
Elle crut à propos de paroître jalouſe,
Ou qu'elle le fut en effet,
Toujours quelque ſoupçon tourmentoit mon épouſe;

Je n'avois plus un moment de repos ;
Sur la moindre viſite, ou le moindre propos.
Notre jalouſe avoit un reproche à me faire ;
Un Amant me tira d'affaire.
Il naquit certaine amitié,
Dans le cœur de notre moitié,
Plus fine d'un carat que l'eſtime ordinaire ;
Depuis ce jour, tout fut calme chez moi,
Je fus reſpecté comme un Roi ;
On ne ſongeoit plus qu'à me plaire.
Compere Hanneton, pourſuivit l'Eſcarbot,
Si tu ſais le ſecret d'entendre à demi mot,
Fais ton profit de l'avis ſalutaire.
Laiſſe gronder ta femme tout le jour,
Ou ſi tu veux la faire taire,
Permets-lui de faire l'amour.
Dame trop prude, & beaucoup de raiſon,
Eſt un aſſortiment fort difficile à faire ;
Et pour la paix de la maiſon,
Un peu d'intrigue, eſt un mal neceſſaire.

D'UNE

D'UNE BREBI, ET D'UNE CORNEILLE.

UNe Corneille, voiant que ſes petits mouroient du froid dans ſon nid, demanda à une Brebi un peu de laine pour les rechauffer. Cet animal doux & tranquile y conſentit, & la Corneille monta ſur ſon dos pour en prendre à diſcretion. Mais cette miſerable Corneille abuſa de la facilité de la Brebi, & elle la piqua ſi cruellement, qu'elle la mit toute en ſang; ſans qu'elle put faire autre choſe que de lui reprocher ſon ingratitude, & ſa cruauté.

C'eſt avoir un naturel bien corrompu, que de rendre le mal pour le bien.

Le Sansonnet et le Coucou.

Un Sanſonnet. Jargonneur ſignalé,
De captif qu'il étoit, devenu volontaire,
De deſirs amoureux ſe trouva regalé:
C'eſt de l'independance, une ſuite ordinaire.
Il dreſſe ſon petit Grabat
Dans un Buiſſon de Noble-Epine,
Un Coucou fameux ſcelerat,
Qui, comme chacun ſait, ne vit que de rapine,
Qui va de Nid en Nid croquant les œufs d'autrui.
Et les remplaçant d'œufs de lui,
Au Nid du Sanſonnet, traduiſit ſon lignage.
Notre ami Jargonneur, ignoroit cet uſage;
Il fut dez ſa jeuneſſe élevé parmi nous,
Et vivoit, par hazard, en honnete menage,
Où l'on ne parloit point des ruſes des Coucous.
Frere le Roſſignol, diſoit-il en lui-même.
Couvant les nouveaux œufs avec un ſoin extrême,
Vous vous vantez d'être le Roi des bois;
Mais ſi jamais ma famille eſt écloſe,
Ha! Foi de Sanſonnet, c'eſt bien à cette fois,
Que vous aurez la gorge cloſe.
Dans votre Art de roſſignoler,
Vous donnez des leçons, à tout ce que nous ſommes:
Mais, mes petits ſauront parler,
Comme parlent Meſſieurs les hommes.
Ces petits lontems attendus,
Et de tout malheur défendus,
Il plut à l'éternel de donner la lumiere
A nos Sanſonnets prétendus.
Maitre Oiſeleur, d'eſpece ſinguliere,
Se promet d'exercer ſon métier doctement,

Le

Le plumage Coucou, bleſſoit un peu ſa vue,
Mais il eſperoit en la mue;
Les Peres, comme on ſait, ſe flattent aiſément.
Le voilà donc, tenant Ecole de ramage,
Il n'eſt dictons, ou quolibets,
Qu'apprennent tels Oiſeaux en cage,
Qu'il ne ſiffle aux Coucous, reputez Sanſonnets.
Parlez, leur diſoit-il, parlez l'humain langage,
C'eſt le plus éloquent de tous,
Coucou, répondent les Coucous,
Il n'en peut tirer autre choſe,
Quoi qu'il entonne, ou qu'il propoſe,
Coucous ne diſent que Coucou:
Le Sanſonnet penſa devenir fou.
Depuis quand, diſoit-il, cette Metamorphoſe?
Comment œufs de Coucou ſont-ils ſortis de moi?
Du tems que j'augmentai l'eſpece volatille,
Tout Oiſeau n'engendroit qu'Oiſeau ſemblable à ſoi:
C'eſt depuis que j'habite en humaine famille,
Que la Nature a fait cette nouvelle Loi.
Mais quoi? reprenoit-il, dans cette Loi nouvelle,
La Nature ſe trompe, ou n'eſt plus naturelle.
Pourquoi moi Sanſonnet engendrer des Coucous?
Pourquoi couver des œufs, qui ne ſont point à nous?
Pourquoi? .... ſans doute il eut pouſſé loin le murmure?
Mais un Milan paſſant par là,
Quoi? lui dit-il, ce n'eſt que pour celà
Que tu vas de Pourquoi fatiguant la Nature?
Hé! mon ami ton mal eſt devenu commun,
Parmi les Animaux, je n'en connois aucun
Qui ne puiſſe s'attendre à pareille avanture.

D'UNE BREBI, ET D'UN LOUP.

UN Loup pourſuivoit avec chaleur une Brebi, qui ſe ſauvoit d'une grande vîteſſe. Elle ne pouvoit pourtant pas lui échaper, ſi elle ne ſe fut ſauvée dans une Chapelle, dont elle trouva la porte ouverte. Le Loup enragé de manquer ſa proie, fut aſſez peu ruſé, que d'y entrer avec elle. La porte ſe ferma auſſitot, de ſorte que le Loup, & la Brebi ſe regarderent l'un & l'autre, ſans ſe rien dire, la Brebi de crainte du Loup, & le Loup confus de voir qu'il s'étoit lui-même ſi temerairement engagé.

Dieu permet ſouvent que ceux, qui veulent faire perir leur prochain, periſſent eux mêmes.

JUPITER ET LE METAYER.

JUpiter eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens ſe preſenterent,
Firent des offres, écouterent:
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alleguoit que l'heritage
Etoit fraiant & rude; & l'autre un autre ſi.
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laiſſat diſpoſer de l'air,
Lui donnant ſaiſon à ſa guiſe,
Qu'il eut du chaud, du froid, du beau tems, de la biſe,
Enfin du ſec & du mouillé,
Auſſitot qu'il auroit baillé.
Jupiter y conſent. Contract paſſé; notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente, & fait en ſomme
Un climat pour lui ſeul: ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que des Ameriquains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an ſuivant voilà tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La temperature des Cieux:
Son champ ne s'en trouve pas mieux:
Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux;
Il confeſſe ſon imprudence.
Jupiter en uſa comme un maître fort doux.
Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

D'UN LOUVETEAU, ET D'UNE CHEVRE.

UN Louveteau preſſé de la faim, trouva une Chevre, qu'il ſeut ſi bien cajoler, que cet animal bon & charitable lui donna à teter. Quelques jours après il lui fit ſentir ſes dents, d'une maniere ſi ſenſible, qu'elle l'obligea de faire reflexion au danger, où elle s'expoſoit quand les dents lui ſeroient devenus plus grandes, & qu'elle pourroit bien paier de la vie ſa charité indiſcrette.

Bien ſouvent nous élevons des ingrats qui nous devorent.

Les Membres et l'Estomach.

Les Petits ſont ſujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'eſtomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Biſſac;
Et croiant ſe vanger ſe punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à ſon devoir ne veut plus ſe ranger:
Les Piez ceſſent d'aller, les Mains ceſſent de prendre;
Et lorſque l'Eſtomach voulut les avertir,
Qu'ils ſe repentiroient de le laiſſer patir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudiſſoit
D'avoir fait un ſi beau divorce,
Plus l'Eſtomach s'affoibliſſoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las.
Voulant prendre un air moins farouche,
Les piez ne purent faire un pas,
Ni les debiles Mains aller juſqu'à la bouche:
Et manque de ſecours l'Eſtomach retreci,
Etant mort, par leur faute, ils moururent auſſi.

A peſer comme il faut le ſens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte eſt-elle raiſonnable?
En donnant de vos biens une legere part,
Le reſte en ſûreté ne court aucun hazard.
Vous jouiſſez ſans peur de vos fertiles terres;
Elles ſont à l'abri du ravage des guerres;
Et vos riches troupeaux paiſſent dans vos guerets,
Comme ſi l'on étoit dans une pleine paix.
La guerre en quatre jours au pié de vos murailles,
Faiſoit plus de dégat que cinquante ans de Tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.

Com-

Comme un bon Eſtomach, Creſus avec uſure
Sur le Corps tout entier répand ſa nourriture;
Et des membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos ſoins, ces raiſons vous invitent.
Plus l'Eſtomach eſt bon, plus les Membres profitent;
Quand il a de la force, ils ſont forts, agiſſans;
Et quand il eſt debile, ils ſont tous languiſſans.

DES LOUPS, ET DES BREBIS.

LEs Loups, & les Brebis après s'être fait une longue & cruelle guerre, convinrent d'une tréve, pour la ſeureté de laquelle ils s'entredonnerent des otages. Les Brebis donnerent leurs Chiens aux Loups, & les Loups leurs Louveteaux aux Brebis.

Quel-

Quelque tems après les Louveteaux étant devenus grands ſe jetterent ſur les Brebis qu'ils devorerent; & les Loups étranglerent facilement les Chiens qui n'étoient point ſur leur garde.

Il faut toujours ſe tenir ſur ſes gardes avec ſes ennemis.

Le Papillon, le Frelon, et la Chenille.

Un vieux Frelon depuis lontems
Avoit fait des deſſeins ſur une Tubereuſe,
Un Papillon, nouveau fils du printems,
Traverſoit en ſecret, ſa fortune amoureuſe.
De grand murmure, & de ſanglant combat,
Se vit alors la prochaine apparence;
C'eſt toujours de la concurrence,
Que naiſſent le bruit & l'éclat.
A maintenir leurs droits, les Rivaux s'appreterent.
Pere Frelon de bourdonner,
Papillon de papillonner,
Tant volerent, tant bourdonnerent,
Qu'enfin l'Amour ils obligerent,
A juger de leur differend.
Il cite devant lui le Couple concurrent,
Leur ordonne à tous deux, d'expoſer l'avanture:
Jamais ſans doute avant ce jour,
Ils ne s'étoient trouvez en telle conjoncture;
Mais tout parle dans la Nature
Quand il s'agit d'obéir à l'Amour.
Je ſuis, dit le premier, un Frelon qu'on eſtime
Pour ſon labeur & pour ſon rang.
D'un eſſain renommé le Prince legitime
Me reconnoît pour être de ſon Sang:
Cette Tubereuſe naiſſante,
Par ſa jeuneſſe floriſſante,

A ſçeu meriter mon ardeur;
Depuis le jour qu'elle eſt ecloſe;
Je voltige ſans ceſſe autour de cette fleur,
Et quitte pour la voir, Lis, Anemone, & Roſe,
Qui tenoient de ma part, ces ſoins à grand honneur.
Ce foible Papillon, cette fragile engeance,
Qui parmi nous s'oſe à peine enroler,
Sans redouter l'effet de ma vengeance
Sur mes traces ſemble voler.
Si pour travailler à ma tache,
Je donne à mes deſirs un moment de relache,
Ou vais ſuccer d'un fruit le naiſſant vermillon,
Quand je viens reparer près de ma Tubereuſe,
Une abſence ſi douloureuſe,
J'y retrouve toujours l'aſſidu Papillon:
Faut-il qu'un Frelon de ma ſorte,
Cheri de Flore, envié de Zephirs,
Souffre qu'un Papillon apporte
Un obſtacle ſecret à ſes tendres deſirs?
Qu'il oſe impunément lui diſputer la place,
Exciter ſa colere; & ſes ſoupçons jaloux,
Ai-je tord de vouloir reprimer cette audace?
Grand Dieu, je m'en rapporte à vous.
C'eſt, dit le Papillon, avoir mauvaiſe grace,
Et faire à ce Dieu mal ſa Cour,
Que d'expoſer ſon travail & ſa race,
Quand il s'agit des faveurs de l'amour.
Moi Papillon, je ne me vante
Ni d'ancêtres fameux, ni d'exploits importans;
Mais ma parure eſt éclatante,
Et j'en change tous les Printems.
A la ſaiſon que les Roſes nouvelles
Etalent à mes yeux leurs beautez naturelles,
Si je me trouve epris de leurs jeunes appas,
Je ne prends point mon vol vers elles;

Que

Que l'éclat qui ſort de mes aîles
Ne m'ait devancé de cent pas.
J'ai du brillant, de la jeuneſſe,
De l'enjoument, & de la propreté:
Je ſuis leger, je le confeſſe,
Mais je rends grace au Ciel de ma legereté,
Lors que Papillonnant, de fleurette en fleurette,
Indifferemment je muguette
Tout ce qui paroît à mes yeux;
Cette inconſtance eſt ſouvent une adreſſe
Pour inſpirer à la fleur ma maîtreſſe
Le deſir de m'arrêter mieux.
Si d'un illuſtre ſang ta vanité ſe loue,
Un humble Papillon j'avoue
De ne meriter pas cet honneur comme toi;
Mais pour finir la diſpute amoureuſe,
Demandons à la Tubereuſe,
Lequel lui plaît le plus, du Frelon, ou de moi.
Malgré le roial Parentage,
Le Papillon auroit eu l'avantage,
Si la fleur eut reglé ſon ſort:
Il étoit jeune, il étoit agreable;
Mais pendant que tous deux redoubloient leur effort,
Pour obtenir un arrêt favorable,
Une Chenille impitoiable
Achevoit ſourdement de les mettre d'accord.
Ainſi voit-on finir parmi les creatures,
Maintes & maintes avantures;
On entre en concurrence, & de feux, & de ſoins,
On ſe diſpute, ou ſe querelle,
Pendant que le Rival qu'on redoute le moins,
Triomphe en ſecret de la Belle;
Et laiſſant aux Muguets, le murmure & l'éclat,
S'enrichit du butin, ſans aller au combat.

D'UN CHEVREAU, ET D'UN LOUP.

UNe Chevre voulant paitre, ſortit de ſon étable, dont elle ferma la porte, recommandant très-expreſſement à ſon chevreau de ne l'ouvrir à perſonne pendant ſon abſence. A peine étoit-elle à cent pas de là, qu'il ſurvint un Loup qui frapa, & qui en contrefaiſant la voix de la Chevre, commanda au Chevreau de lui ouvrir. Ce petit animal inſtruit par ſa mere, regarda par une ouverture, & il aperçut le Loup, auquel il dit, j'ai l'avantage de vous connoître, c'eſt pourquoi je vous prie de trouver bon que je ne vous faſſe pas les honneurs de la maiſon, & que j'obéiſſe à qui je dois.

On ne ſauroit mal faire d'obéir aux perſonnes ſages, & de s'abandonner à leur conduite. LA

LA BESACE.

JUpiter dit un jour : Que tout ce qui reſpire,
S'en vienne comparoître aux piés de ma grandeur:
Si dans ſon compoſé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer ſans peur:
Je mettrai remede à la choſe.
Venez Singe, parlez le premier, & pour cauſe:
Voiez ces animaux; faites comparaiſon
De leurs beautez avec les vôtres:
Etes-vous ſatisfait? Moi? dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre piés auſſi bien que les autres?
Mon portrait juſqu'ici ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché:
Jamais, s'il me veut croire, il ne ſe fera peindre.
L'Ours venant là-deſſus, on crut qu'il s'alloit plaindre:
Tant s'en faut; de ſa forme il ſe loua très-fort;
Gloſa ſur l'Elefant, dit qu'on pourroit encore
Ajouter à ſa queue, oter à ſes oreilles:
Que c'étoit une maſſe informe & ſans beauté.
L'Elefant étant écouté,
Tout ſage qu'il étoit, dit des choſes pareilles:
Il jugea qu'à ſon appetit
Dame Baleine étoit trop groſſe
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croiant pour elle un coloſſe;
Jupin les renvoia s'étant cenſurez tous:
Du reſte contens d'eux; mais parmi les plus fous,
Notre eſpece excella; car tout ce que nous ſommes,
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes:
On ſe void d'un autre œil, qu'on ne void ſon prochain.

Le

Le fabricateur ſouverain
Nous crea Beſaciers tous de même maniere ;
Tant ceux du tems paſſé, que du tems d'aujourd'hui ;
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

D'un Loup, d'un Agneau, et d'un Bouc.

UN Loup dit à un Agneau qu'il trouva avec un Bouc, je m'étonne que tu n'aies point de honte d'être avec un animal ſi vilain, tu ſerois beaucoup mieux, & avec plus d'honneur auprès de ta mere ; crois-moi, quites-le preſentement, & vas au plutot la joindre. L'Agneau, qui comprit que le Loup ne la vouloit ſeparer du Bouc, que pour la devorer plus facilement, lui répondit, qu'il ne ſuivroit

vroit pas ſon conſeil, & que ſon honneur étoit à couvert des reproches qu'il lui faiſoit ; puiſque c'étoit la volonté de ſa mere, qu'il fut avec le Bouc.

Ceux qui veulent nous perdre, tachent toujours de nous ſéparer des gens d'honneur & de probité, dont les conſeils ſont de puiſſans obſtacles, à leurs pernicieux deſſeins.

LE CHAT ET LE GRILLON.

QUe l'homme ſe ſert mal de ſon raiſonnement!
Qu'injuſte fut la loi ſuprême
Qui ſoumit l'animal impitoiablement
A tel qui ne ſait pas ſe gouverner lui-même,
Et que tout animal inſtruit facilement.
Ainſi s'exhaloit en murmure,
Certain Grillon ſeditieux,
Qui bientot eut changé l'ordre de la Nature,
Si Grillons décidoient dans le Conſeil des Dieux.
C'eſt bien à toi, mon cher, à faire le Critique,
Interrompit un vieux Matou,
Qu'un peu de cendre chaude attiroit prés du trou
De notre Grillon Satirique.
Encore ſi c'étoit quelque Chat comme moi,
Qui blamat la ſupreme Loi,
Je lui pardonnerois de ſe donner carriere.
Matou courant de nuit, de Goutiere en Goutiere,
Peut ſe formaliſer d'avoir l'homme pour Roi.
Il lui voit en ſecret, commettre tant de crimes,
Suivre tant de folles maximes.
Ici fait le lutin, le frenetique Epoux,
Croiant que grilles & verroux
Rendent une Epouſe fidéle,
Pendant que le Galant qui lui tient en cervelle,
Doit aux ſeuls ſoupçons du jaloux,

Toutes les faveurs de la Belle.
Là, garde le Mulet quelque credule Amant,
Contant pour un Siecle un moment,
Penſant que ſa Filis le conte à ſa maniere,
Et l'égale en deſirs comme en fidélité.
Que s'il pouvoit en Chat paſſer par la Chattiere,
Seroit bientot gueri de ſa credulité.
Es tu témoin des ſerenades,
Et des nocturnes promenades,
Où s'occupent ſouvent les plus ſages mondains?
Paſſes-tu quelquefois ſur les toits les plus ſaints,
D'où lorgnant par un trou, le ruſé ſolitaire,
J'ai vu l'hipocriſie, à tel degré monter,
Que moi Matou, je n'oſe raconter,
Ce que tel qu'on croit Saint, n'a pas honte de faire.
Chacun fait ce qu'il ſait, réprit d'un ton chagrin,
Le Grillon mal content de ſon petit deſtin:
Si tu vois le Bigot dementir ſa grimace,
Je voi peut-être plus, ſans partir de ma place.
J'entens ſouvent le Magiſtrat
De ſon Foier prendre des Villes,
Le Cavalier parler, de matieres civiles,
Et le Bourgeois, trancher du Potentat.
Tel qui ne peut trouver, de parti pour ſa fille,
De tout le genre humain, fait le Chef de famille,
Et croit être nommé de Dieu pour le pourvoir;
Il donne celui-ci de puiſſance abſolue,
A telle que peut-être, il n'aura jamais vue,
Et qu'il ne devra jamais voir.
Que dirai-je de la licence
Que ſe donne leur mediſance?
Eſt-il rien de ſacré pour ces Profanes-là?
Un de ces ſoirs j'entendois dire.....
A cet endroit de la Satire,
Le Patron de caſe appella;

Sa

Sa voix pour nos cenſeurs, fut pis qu'un coup de foudre.
Matou ne fit qu'un ſaut, juſques au trou du Chat,
Et Grillon ſe croiant déja réduit en poudre,
Rentra plus mort que vif dans ſon ſombre grabat.

D'UN LOUP, ET D'UN HERISSON.

UN Loup rencontrant un Heriſſon, qui ſe mit d'abord ſur la défenſive; s'écria qu'il n'étoit pas honnête d'être ainſi armé avec ſes amis, ni de leur témoigner tant de défiance. Le Heriſſon ruſé, & qui comprit le mauvais deſſein du Loup, lui répondit, en ſe tenant encore plus ſur ſes gardes; qu'il étoit armé naturellement, & qu'il ne ſe heriſſoit que pour le garantir des inſultes de ſes ennemis, &

qu'ainſi il ne devoit point prendre celà pour lui, puiſqu'il ſe déclaroit de ſes amis.

Il faut toujours ſe défier des méchans, & ſe tenir ſur ſes gardes avec eux.

L'Hirondelle et l'Oiseau de Paradis.

L'Hirondelle, craignant le froid de nos quartiers,
S'en alloit faire un tour, juſqu'auprés de Cartage,
L'Oiſeau de Paradis, ſe trouve à ſon paſſage,
Voiageurs, comme on ſait, couſinent volontiers,
Les voilà donc jazant, d'un climat, & d'un autre.
L'Hirondelle vantoit, les raretez du notre,
Et l'Oiſeau, les beautez du ſien:
Elle prit gout à l'entretien.
Elle ſe connoiſſoit pour n'être qu'Hirondelle,
Et ſavoit que l'Oiſeau, n'eſt pas Oiſeau pour elle;
Mais contre ce qui plaît, on ne prend loi de rien.
L'Oiſeau de Paradis eſt charmant au poſſible,
Et notre voiageuſe, a le cœur ſuſceptible.
Elle niche ſouvent, en tel Palais de Cour,
Où l'on n'habite point, ſans connoître l'amour:
Elle admire, tantot, le bec, & le ramage,
D'autrefois le rare plumage,
De l'hote à ſes yeux ſi charmant;
Et ſans conſiderer, dans ſon emportement,
Que le celéſte Oiſeau, n'habite que la nue
Et qu'il vit de l'air ſeulement,
La voilà d'abord reſolue,
A ne le perdre plus de vue.
Cependant la faim la preſſoit,
Dame Nature patiſſoit,
Et l'on ſait que cette Commere,
Ne ſe repaît point de chimere.
Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
Il faut toujours manger, & boire,

Eſt

Eſt c'eſt un incident, neceſſaire à l'hiſtoire,
Que de prendre un leger repas.
Que faire donc dans cette conjoncture?
Faut-il ſe revolter, contre Dame Nature,
Ou faut-il ſe rendre à ſes coups?
Jeunes Amans, ma Fable parle à vous.
Quelle que ſoit l'ardeur qui vous tranſporte
Sur un peu de prudence, appuiez votre amour,
Les plaiſirs les plus grands, ſont ſujets au retour,
Et la neceſſité demeure la plus forte.

D'UN LOUP, ET D'UN RENARD.

UN Renard voulut avoir les proviſions d'un Loup, qui ſe tenoit dans ſa taniere. Pour en venir à bout, il lui rendit une viſite ſur le pretex-

te de ſçavoir de ſes nouvelles. Le Loup qu le comprit, feignit une indiſpoſition fâcheuſe, qui l'empêchoit de ſortir, & de pouvoir aller demander aux Dieux le retour de ſa ſanté. Cette réponſe ne fut pas du gout du Renard, qui pour ſe vanger, & pour avoir ce qu'il ſouhaitoit, le fit déceler à un Berger, qui le ſurprit & le tua; il ſe vid par la mort du Loup au comble de ſes ſouhaits, & poſſeſſeur de ſon bien, dont il ne jouit pas longtems, car le chien du Berger ſurvint qui le prit, & qui l'étrangla.

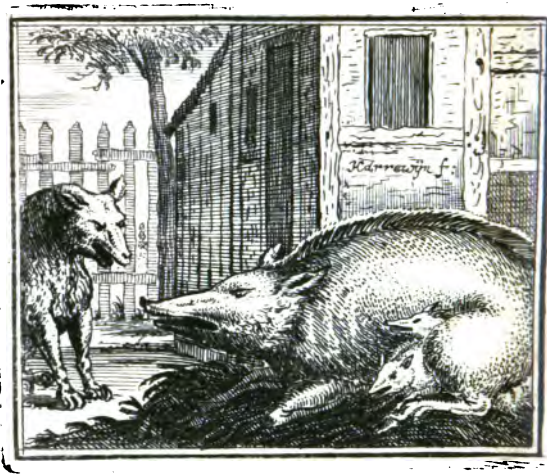
Les biens mal acquis, ne ſont pas de longue durée.

Le Loup et le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoié par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eut fait volontiers:
Mais il falloit livrer bataille;
Et le mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon en-bon-point qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien:
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y ſont miſerables,
Cancres, haires, & pauvres diables;
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi? Rien d'aſſuré, point de franche lipée;

Tout

Tout à la pointe de l'épée:
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup réprit : Que me faudra-t'il faire?
Preſque rien, dit le Chien ; donner la chaſſe aux gens
Portans batons, & mendians;
Flater ceux du logis ; à ſon maitre complaire;
Moiennant quoi votre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons;
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une felicité
Qui le fait pleurer de tendreſſe,
Chemin faiſant il vid le cou du Chien pêlé:
Qu'eſt-cela? lui dit-il. Rien. Quoi rien?
Peu de choſe.
Mais encore? le collier dont je ſuis attaché,
De ce que vous voiez eſt peutetre la cauſe.
Attaché? dit le Loup: Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours, mais qu'importe?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte;
Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encore.



D'UN LOUP, ET D'UNE TRUIE.

UNe Truie voulant cochoner, il ſurvint un Loup qui s'offrit de la ſoulager dans ſon travail, & d'avoir un ſoin particulier de ſa portée. La Truie toute émue de la preſence de ſon ennemi & encore plus de ſes offres, lui témoigna qu'elle n'avoit pas beſoin de ſon ſecours, & que le plus grand ſervice qu'il pourroit lui faire, étoit de ſe retirer d'auprès d'elle, le plus loin & le plus promptement qu'il pourroit.

Les méchans ne peuvent obliger plus ſenſiblement les honnêtes gens, qu'en s'éloignant d'eux.

L'AG-

L'Agneau, et ses Freres.

Autrefois nâquit un Agneau,
Plus digne d'être un Louveteau,
Que d'avoir Moutonne origine.
Il crioit sans ceſſe famine,
A tous les Agneaux du troupeau.
Sa Mere, diſoit-il, étoit preſque tarie,
Il rempliſſoit d'un plaintif beélement,
Paturages, & Bergerie,
Et voiez la friponnerie!
Sa Mere avoit du lait, plus que ſuffiſamment;
Mais outre qu'il étoit d'un naturel gourmand,
Il s'étoit apperçu que Bergers & Bergeres,
De Betail bien nourri font toujours plus de cas,
Que de Betail qui ne profite pas.
Le voilà donc gueuſant du lait, à tous ſes freres.
Hé! leur diſoit-il, par pitié
Souffrez que je tette vos Meres,
Elles ont trop de lait pour vous de la moitié:
Et moi pauvre Agnelet, natif de même Etable,
Qui nuit & jour, tire la mienne en vain,
Je ſerois déja mort de faim,
Si je n'avois trouvé quelque Agneau ſecourable.
Jamais la feinte, avant ce jour,
Chez les ſimples Agneaux, ne fut miſe en pratique,
Ceux-ci croiant aux dits, du ruſé ſamelique,
Lui cedoient bonnement, leur place tour à tour.
Il profite à gogo de cette complaiſance,
Il croit, il devient graſſelet,
Au lieu que les Agneaux, qu'il tenoit au filet,
Jeunant de ſon trop d'abondance,
Auprès de lui ne ſembloient qu'avortons.
Arrive un Marchand de Moutons.

On lui fait voir la Peuplade nouvelle,
A peine il jette l'œil ſur elle,
Qu'il croit que les Sorciers, ont maudit le Troupeau;
Où mene-t'on, dit-il, ces pauvres Brebis paître ?
Leurs petits n'ont que les os & la peau.
Gardez-les pour peupler, Monſieur, dit-il au Maître,
Car de les vendre en cet état,
Vous n'en tirerez pas ſeulement une obole.
En prononçant cette parole
Il mit la main ſur notre ſcelerat.
Ho, ho, dit-il, je tâte un drole,
Qui s'eſt ſauvé du Magique attentat.
Il l'achete, on lui livre, il fait le meilleur Plat,
De la prochaine Hotellerie,
Pendant que les Agneaux, qu'il a mis aux abois,
Bondiſſent ſur l'herbe fleurie,
Ou ruminent en paix à l'ombrage des bois.
Je n'expliquerai point ma Fable.
Tout convoiteux du bien d'autrui,
Tout Paraſite inſatiable,
Bref tout humain, du ſiecle d'aujourd'hui,
Qui d'être mon Agneau, ſe ſentira capable,
Saura bien que je parle à lui.

D'UN

D'UN TAUREAU, ET D'UN RAT.

UN Taureau aiant été mordu d'un Rat, qui ſe retira auſſitot dans un trou, mugiſſoit épouvantablement, & cherchoit avec fureur les moiens de le tuer. Ce petit animal qui ſe vid en ſûreté, lui reprocha hardiment qu'il pouvoit bien voir que ſes cornes, qui lui donnoient l'inſolence d'attaquer tous les jours les autres animaux, ne lui ſervoient guere contre lui, qui étoit infiniment leur inferieur en force, & en courage, & qui avoit pu & oſé le bleſſer, ſans craindre ni ſa colere ni ſes cornes.

Notre puiſſance ne nous doit pas porter legerement à offenſer ceux qui ſont au-deſſous de nous, car il ſe trouve tous les jours des occaſions où ils peuvent ſe vanger.

LA

LA JEUNE VEUVE AMOUREUSE, OU LA PAIX DE LA MAISON.

CE n'eſt point choſe nouvelle,
De voir que nous allions tous
Sous la tombe, pêle mêle,
Geans, Nains, riches, gueux, jeunes, vieux, ſages, foux.
La Mort, tête ſans cervelle,
Les yeux fermez tire ſur nous
Par le plus rude de ſes coups.
Une femme encore jeune & belle
Avoit perdu ſon cher Epoux,
Encore plus jeune, & plus beau qu'Elle.
Et jamais on ne vit la camarde cruelle
Rompre des nœuds ſi forts, ni ſi beaux, ni ſi doux.
Ils s'aimoient d'un amour extrême,
Et de ſe careſſer ils n'étoient jamais ſous,
Miracle! Pour fort que l'on s'aime.
Enfin cet Epoux fortuné,
Et cette Epouſe fortunée
Avoient toujours chanté, ri, ſauté, badiné,
Et ſans que l'un jamais ait l'autre chagriné
Un moment, durant mainte année.
C'étoit le vrai miroir de deux Amans parfaits.
On ne peut l'être davantage.
La Mort, cette Gate-menage,
Ne put être longtems ſans troubler cette paix:
Toujours de l'union la Quinteuſe jalouſe
Erape un matin l'Epoux dans les bras de l'Epouſe
Du plus aceré de ſes traits,
Et les ſepare pour jamais.
Je vous laiſſe à penſer la douloureuſe peine.
Elle lui ravit, l'inhumaine,

Tout

Tout ce que cette vie a pour elle d'attraits,
C'eſt ainſi que deux Tourterelles
Sur le Mirte amoureux ſe baiſant tour à tour,
Goutent les douceurs, que l'Amour
Prodigue à ſes Amans fidéles,
Quand l'avide & ſanglant Vautour,
Venant fondre en traitre ſur elles,
N'en laiſſe échaper qu'une à ſes ſerres mortelles,
Dont il déchire l'autre, & la prive du jour.
Aprez quelque tems de conſtance
Dans une amere doleance,
La Veuve dans ſon cœur ſentit ſe ralumer
Les deſirs Innocens, qui l'avoient fait aimer.
Mais ſongeant à l'amour parfaite,
Dont le pauvre defunt l'aimoit,
Elle devoit, à ce qu'elle eſtimoit,
Faire du monde une honnête retraite;
Mais elle étoit encore belle, jeune, & bienfaite,
Et l'Himen encore la charmoit.
Le delectable ainſi l'emporta ſur l'honnête,
Ou plutôt elle ſut, par ſon Eſprit accord,
Mettre le delectable & l'honnête d'accord.
Voici la ruſe qu'elle invente;
Son cher Epoux à ſon déceds
Avoit laiſſé quatre procez,
Quelques heritages en vente,
D'autres à paſſer par decrets,
Arrierages de mainte rente,
De fiefs alienez, trois au quatre retraits,
De promeſſes, & de billets,
Quantité; bref, que je ne mente,
De quoi donner caroſſe à cinq ou ſix Rolets: *
Elle commence donc à dire à ſes Comeres,
Que veuve plus longtems elle ne peut reſter;

Que

* Rolet, c'eſt un Procureur du Parlement de Paris.

Que n'entendant point ſes affaires,
Il lui faut un Epoux, à les ſolliciter.
Une prude répond, ô la belle défaite!
A quoi ſert un Solliciteur?
Lui? dit une Plaideuſe, on ſait comme il nous traite.
Lui? ſouvent du bon droit le ſecret corrupteur?
Lui? qui de ſa partie eſt ſouvent la ſecrette?
Fou, qui ſe fie à ce Judas maudit.
Le Proverbe a raiſon qui dit,
Qu'il n'eſt que d'être à ſon blé moudre.
Elle fut applaudie. Et voulant en découdre,
Notre Veuve à ſa Tante alla conter comment
Ses affaires alloient tellement quellement;
Qu'elle n'y pouvoit plus ſuffire;
Que franchement elle venoit lui dire,
De lui trouver un Epoux au plutôt;
Que c'étoit un faire le faut;
Mais qu'elle ne crut point que l'amoureux martire
La travaillat d'une nouvelle ardeur;
Qu'elle avoit pour ce fait, les hommes en horreur.
La Tante ſe prit à ſourire,
Et liſant au fond de ſon cœur
Le lui promit. La Niece ſe retire.
Environ quatre jours aprez,
La Tante lui rend ſa viſite,
Et lui dit, que le Ciel pour elle a fait exprés
L'homme, qu'elle a trouvé. Qu'il court; qu'il ſollicite;
Qu'il tourne comme il veut Clers, Procureurs, Greffiers,
Preſidens, Conſeillers, Avocats, & Huiſſiers;
Que menant au Bareau P. Fournier par la Nuque,
Il gaigne Principal, Interêts, & dépens,
Et qu'il le fait plaider enfin, malgré ſes dents.
Qu'il eſt comme il lui faut du reſte, étant Eunuque.

Eunu-

Eunuque? dit la Niéce, hé fi! Pourquoi celà?
Dit la gaillarde Tante, en quoi vous fais-je injure?
Vous n'aimez point les hommes, & ceux-là
N'en ont du tout que la figure.
Ma Tante vous avez raiſon
De ce coté-là, répond-elle,
Mais quand nous ſerons en querelle,
Qui fera, dites-moi, la paix de la maiſon?

D'UN LOUP, ET D'UNE BREBI.

UN vieux Loup ſe couvrit d'un peau de Brebi, & il ſe mêla adroitement dans un troupeau de moutons, ſans que le Berger s'en apperçut, ni d'où lui venoit la perte qu'il faiſoit tous les jours; Ne ſachant à qui s'en prendre, il ſe mit en embuſcade der-

derriere un grand arbre, d'où il lui fut facile de voir ce vieux coquin de Loup qui devoroit encore un de ſes moutons. Auſſitôt il appella les autres Bergers à ſon ſecours, ces Bergers prirent le Loup, & il le pendirent à un arbre avec ſa caſaque de fauſſes couleurs.

Il ne faut pas s'arrêter à l'exterieur des hommes, mais ſeulement à leur conduite, & à leurs actions.

LE LIEVRE LE CHEVAL, LE CERF, L'ANE, LA TAUPE, OU LES ENVIEUX.

LE Lievre, le Cheval, le Cerf, l'Ane & la Taupe,
Cauſant enſemble un jour, à ce que dit Eſope,
Ou quelqu'autre conteur de Fable, il ne m'en chaut,
Faiſoient un humble aveu chacun de ſon défaut,
Il n'eſt ſi bon Cheval, comme on dit, qui ne chope;
Dit le Cheval au Cerf, tes jambes, qui me faut,
Feroient monter mon prix bien haut.
Moi, ſi j'avois ta longue queue,
Dit le Cerf écourté, je ſerois ſans égal,
Et me ferois voir d'une lieue.
Ton bois, dit le Baudet, ne me ſieroit pas mal,
Pour mettre à l'ombre mes oreilles.
On me mettroit, ſans doute au rang des ſept merveilles.
Toi! ſi j'avois tes yeux, ſeroit-il animal
Plus parfait, dit le Lievre à la courte viſiere,
Je n'aurois point les chiens de ſi prez au derriere;
De cent pas les appercevant,
Que je leur jetterois aux yeux de la pouſſiere!
Et comme je fendrois le vent!
L'Aveugle Taupe dit; je ſerois ſans ſeconde,
Si j'avois tes yeux, tels qu'ils ſont.
Et c'eſt ainſi que va le monde.
Jamais contens des biens qu'ils ont,

Les

Les uns portent toujours envie aux biens des autres. Toujours les maux d'autrui ſont moindres que les nôtres.

D'UN BEUF, ET D'UNE VACHE.

UN Païſan avoit un Beuf, qu'il faiſoit labourer inceſſamment, & une Vache qu'il engreſſoit avec plaiſir. Cette inſolente inſultoit le pauvre Beuf ſur ſa maigreur, & ſur ſon travail. Mais quelque tems après, cette miſerable étant devenue graſſe, le Païſan la mena à la boucherie, & il donna lieu au Beuf de lui reprocher, que ſa graiſſe, & ſon embonpoint, qui la rendoient autrefois ſi fiere, ne lui ſervoient alors qu'à lui procurer la mort.

Ceux qui dans leurs proſperitez inſultent les au-

tres, ne trouvent guere de gens qui les consolent dans leurs adversitez.

LA PRIERE INDISCRETTE, OU LE JEUNE LABOUREUR.

SOuvent un Laboureur s'étoit plaint à Cerés,
Que moissonnant ses blés dans ses vastes guerets,
La barbe des épics piquoit ses mains douillettes;
Et Cerés, qui pour nous a des bontez parfaites,
De ce fol importun bientôt se défendit;
Mais enfin elle se rendit
A ses prieres indiscrettes:
Va, mon amy, dorenavant,
Lui dit-elle; ils seront comme tu les souhaites.
Sans barbe les épics viendront l'Eté suivant,
Abandonnez, sans défense, au pillage
De ces brigands de l'air, qui n'ont ni feu ni lieu,
D'un peuple vagabond, que le seul brigandage
Fait vivre comme il plaît à Dieu.
Le laboureur ravi, que ses moissons dorées
Soient pour ses tendres mains
Ainsi qui les a desirées,
Prepare ses greniers, pour y serrer ses grains,
Aiguise sa faucille, & rince sa bouteille,
Racoutre sa besace; & quand son coq l'éveille,
C'est à dire de bon matin,
Déniche son valet Lubin,
Le prend, & de son champ va faire la tournée.
Lubin moralisant tout le long du chemin
Disoit, vraiment, Maître Damdin,
Votre maison est fortunée,
Et Cerés prend le soin d'en bannir tout chagrin.
Mais les Dieux, comme nous, ont leur coup de Merlin;
Et souvent nous voions en moins d'une journée,

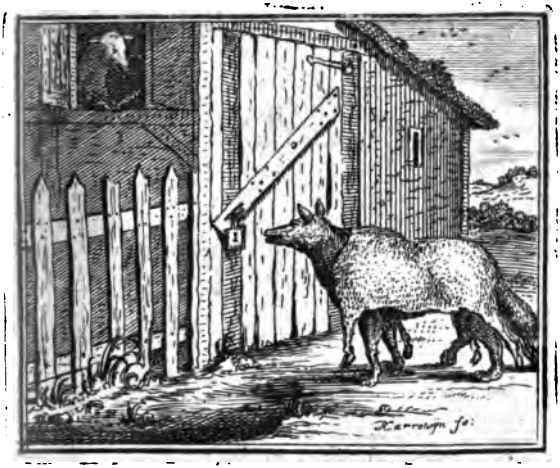
Leur

Leur plus grand favori traitté comme un faquin.
De vous juſqu'aujourd'hui Cerés embeguinée
Vous nomme ſon Pitaut; tenez, la main tournée,
Vous ne ſerez qu'un chien demain.
Je ne m'y firois pas, & pour le plus certain,
Je voudrois qu'avec vous, elle fut abonnée.
Tai-toi, répond le Maitre, en lui ſerrant la main,
Tant qu'on verra le genre humain
Offrir d'un cœur ſincere aux Dieux des Sacrifices,
Leurs bontez à nos vœux ſeront toujours propices.
C'eſt un coup ſûr par là; dit Lubin, & vous ſin.
Entre nous les Dieux & les hommes
Ne donnent rien pour rien dans le ſiecle où nous ſommes;
Chacun veut ſa chandele, & pour tout dire enfin,
A force de victime on fait venir du pain.
Ainſi Dandin croiant ſa fortune aſſurée,
Et content de Cerés, aproche de ſes bleds:
Mais ſon ame eſt outrée,
Et ſes ſens ſont troublez,
Voiant par eſcadrons les Oiſeaux aſſemblez
Preſque de toute la contrée,
Faire de ſes bleds meurs une ample picorée;
Mais ſur tout, les Moineaux, troupe deſeſperée,
Et pires que Dragons, tant ils ſont endiablez,
Semblent avoir ſa ruine jurée.
C'eſt en vain que Lubin & ce blond Laboureur,
Par des epouventails veulent leur faire peur,
Qu'ils veulent les chaſſer par cent gaules ruées,
Et par cent tonantes huées.
Lubin eſt-il ici? Dandin à l'autre bout?
Ces Picoreurs ailez, intrepides à tout,
Fondent au milieu de plus belle.
Y vient-on les fronder? ſoudain à tire d'aile,
En deux gros bataillons tout le corps partagé,

Aux deux extremitez ſe trouve mieux logé.
Le Valet en creve de rire ;
Le Maitre en pleure comme un veau,
Et veut battre Lubin : mais Lubin ſe retire,
Et lui dit, orant ſon chapeau ;
Doucement, notre Maitre : ô ça vous ſavez lire ?
Moi je ne ſai ni A, ni Bé.
Mais avant vous ſervir, je ſervois un Abbé,
A qui j'entendois ſouvent dire,
Qu'on fuit un petit mal, pour tomber dans un pire,
Et juſtement vous y voila tombé.
Nous ſommes, pourſuit-il, Enfans de Zebedée,
Nous ne ſavons ſouvent ce que nous demandons :
Vous aurez, comme moi, la main dure & ridée,
Si par elle en vos chams la charrue eſt guidée ;
Si vous en arrachez & ronces & chardons,
Au lieu de l'amolir en lardant vos dindons :
Alors cueillant vos bleds ſans crainte de piqure,
Vous n'en craindrez que la double mouture,
Quand au moulin.... Helas ! Lubin, il eſt bien tems
De faire, dit Dandin, ſi longue parabole ;
Qui reçoit le fouet à l'Ecole,
En revient ſage à ſes dépens.
Belle & ſage Uranie, en vain dans un Prologue,
Qui me tint lieu d'un compliment,
Je dirois, que cet Apologue
Ne vous regarde nullement,
Tout Paris fait en quelle vogue
Vous êtes à la Cour, où l'on dit hautement,
Que vous ne dites point à la façon des autres,
Le FIAT de vos Patenotres.
Vous le dites ſans interêt ;
Ainſi le Ciel toujours agit comme il vous plait.
De votre raiſon toute pure
Nul accident jamais n'altere la droiture.

Cet-

Cette Fille du Ciel, cette Mere des FORTS,
Dont vous portez le nom, eſt ſans doute la votre,
Et de vous ſeule un jour on verra des efforts.
Par qui le foible Sexe effacera le notre.
Mais loin d'en faire vanité,
D'une ILLUSTRE PRINCESSE avouez la bonté,
Qui ſe fait un plaiſir de vous former ſur elle.
Le ſang dont vous ſortez eſt le Sang des Heros,
Mais enfin ſans ce grand modele,
Ce Sang dans votre ſexe auroit quelques défauts.



D'UNE BREBI, ET D'UN LOUP.

UN Loup revêtu d'une peau de mouton; demanda à une Brebi qu'il trouva dans une bergerie, ſi elle vouloit venir aux chams avec lui. J'i-

rois volontiers, lui répondit-elle, ſi tu pouvois te transformer en Loup, pour me défendre de mes ennemis. Le Loup ſe depouilla auſſi-tôt, & il lui dit: Je ſuis donc celui que tu demandes. Je m'en doutois bien, dit la Brebi, en appellant les chiens du troupeau; il eſt bien juſte que je reconnoiſſe les bons offices que tu voulois me rendre. Ce qui obligea le Loup à ſe retirer au plus vîte.

Il faut bien prendre garde avec qui on s'aſſocie, car bien ſouvent on eſt trompé par les fauſſes apparences d'une amitié diſſimulée.

Le Rat de Ville, et le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des chams,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans,
Sur un tapit de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.
Le regal fut fort honnête:
Rien ne manquoit au feſtin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la ſale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de la ville detale,
Son camerade le ſuit;
Le bruit ceſſe, on ſe retire:
Rats en campagne auſſitôt:
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rot.

C'eſt

C'eſt aſſez, dit le Ruſtique;
Demain vous viendrez chez moi;
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Roi.
Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc; ſi du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

D'UN BELIER, ET D'UN TAUREAU.

UN Belier bien armé de cornes, s'imagina fortement, qu'il devoit exiger des autres animaux, un reſpect pareil à celui, qu'il ſe faiſoit rendre par les brebis de ſon troupeau. Par malheur pour lui, il vid paſſer un Taureau qui ne lui

rendit pas le salut. Cette incivilité pretendue le porta à un si grand excez de colere, qu'il le fut attaquer sur le champ. Mais il paia d'une mort violente, la presomtion ridicule, & temeraire qu'il avoit eue d'offenser si injustement, & si mal à propos un ennemi plus fort, & plus courageux que lui.

L'orgueil nous ote la connoissance de nous mêmes, & il nous porte souvent à faire des actions qui nous perdent.

L'Homme, et son Image.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde,
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux;
Vivant plus que content dans son erreur profonde,
Afin de le guerir, le sort officieux
Presentoit par tout à ses yeux
Les Conseillers muets dont se servent nos Dames;
Miroirs dans les logis; miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? il se va confiner
N'osant plus des miroirs eprouver l'avanture:
Mais un canal formé par une source pure
Se trouve en ces lieux écartez.
Il s'y voit: il se fache; & ses yeux irritez
Pensent apercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi, le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; & cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plait d'entretenir.

Notre

Notre ame c'eſt cet homme amoureux de lui-même.
Tant de miroirs ce ſont les ſottiſes d'autrui;
Miroirs de nos défaux les Peintres legitimes.
Et quant au Canal, c'eſt celui
Que chacun ſait, le Livre des Maximes.

D'UN CERF QUI SE PRENOIT DE VIN.

UN grand Seigneur avoit un Cerf, qui s'étoit inſenſiblement accoutumé à boire du vin, avec tant d'excez qu'il lui faiſoit faire mille extravagances. Un jour qu'il en avoit pris plus qu'à l'ordinaire, il heurta ſi rudement contre un arbre, qu'il ſe caſſa une cuiſſe. La vapeur du vin paſſée: ſe voiant dans le pitoiable état où ſon ivrogneríe l'avoit mis, il fit un veu à Jupiter de n'en boire jamais, s'il en pouvoit guerir. Rien

Rien de plus reſolu qu'un homme qui aime paſſionement la boiſſon ; rien de plus abatu que lui quand il ſent la goute ou les autres effets de l'intemperance: Il promet beaucoup alors, mais quand il guerit, il s'oublie des maux paſſez. Le diable étant malade, promit de ſe faire Hermite, quand il fut gueri, il demeura diable comme auparavant.

Un Batelier devant Oſtende accueilli d'une tempete, promit une cierge pareil au maſt de ſon Navire. Son garçon l'en blama; mais il lui dit tout bas qu'il ne s'en allarmat pas & qu'étant au port, tout iroit bien.

LE BAILLI

Ou le procez de Lubin et du Meunier.

MEſſire Jean Tibaut, Bailli de ſon village,
Avoit un procez à juger.
Entre Pierrot Lubin, ſon paiſible Berger,
Et le Meunier du lieu, tres-quinteux perſonnage.
Voici ſur quoi l'on conteſtoit ;
Sur la croupe d'un mont une Chevre broutoit.
Le Troupeau de Lubin, dont cette Chevre étoit,
Alloit paiſſant, au haut de la montagne,
Le long d'un clair Ruiſſeau, qui d'un Rocher ſortoit,
Et coulant au doux bruit, qui toujours l'accompagne,
A longs replis ſerpentoit.
Dans une verte campagne.
Sur ſes bords emaillez, Pierrot Lubin chantoit
Les tendreſſes d'Iris, ſa fidele Compagne,
Et de la Chevre s'écartoit.
Sa Muſette charmoit. Le Ruiſſeau l'écoutoit,
Et retenant ſa courſe, de ſoi-même;
Sembloit à l'écouter prendre un plaiſir extreme,

Ac-

Accordant ſon murmure aux tons de l'inſtrument,
Et comme ſon Troupeau, le ſuivant lentement.
Un Loup barroit l'eſtrade en ces lieux ſur la brune,
Et cherchant ſa bonne fortune,
Il promenoit de toutes parts;
Certains faux jours ſortant de ſes brillans regars,
Et tel, qu'au crupuſcule on void faire à la Lune,
Qui ne luis, qu'au travers des mages epars.
Sur ſa route à cent pas à la ronde éclairée,
Le Loup galope, court, trotte, monte, & deſcent,
S'arrete ſur le cu, porte le nez au vent;
Prete l'oreile, flaire, & ſent
La bete cornue égarée.
Il la voit; & dejà ſon avide appetit,
Auſſi pront que ſes yeux, la hape & l'engloutit.
Mais le Ciel, qui ſur tout preſide,
Et des foibles ſe fait l'appui,
Fait que ſouvent Loup mache à vide,
Et c'eſt ce qu'il fait aujourd'hui,
Rendant notre Chevre intrepide,
Et plus Loup encore que lui.
Et c'eſt ainſi qu'entre eux le combat ſe decide;
Comme elle ſe void priſe, & ne peut reculer,
Par une belle mort il nous faut ſignaler,
Ce dit-elle, aiguiſant ſes cornes contre terre,
Et que ſait-on ſi le ſort de la guerre,
Autant que ſort du monde, un ſort capricieux,
Ne rendra point mon effort glorieux:
N'eſt-il point de Rocher, qui reſiſte au Tonnere?
Et toujours le plus fort eſt-il victorieux;
Pour couper court, le Loup fond, la gueule beante,
La Chevre ne s'en épouvante,
Mais d'un piéferme, & fiché dans le mont,
L'attend. Baiſſe la tête, & preſente le front.
Le Loup la reçoit dans ſa gueule,

Et croit broier ſa tête en un ſeul tour de meule.
Mais le coup de Jarnac, un memorable coup,
L'eſt moins que celui-ci, qui deconfit le Loup.
Il s'attendoit à la parade,
Mais comme je l'ai dit, la Chevre ſans branler
Bravement ſe laiſſe engouler,
Et l'enferrant d'une ſacade,
De part en part lui perce le Lampas.
Le Loup contre la Chevre tire,
Et veut ſe decrocher, mais il ne peut pas,
Les Cornes ſur le bout ſont crochés; c'eſt tout dire
Qu'il lui cede, la ſuit, & faiſant un faux pas,
L'Entraine, & eu ſur tête ils roulent juſqu'en bas.
Le Griſon du Mennier au pié de la montagne
Se ragoutoit en paix ſur un tas de Chardons,
Juſtement ſous nos Champions,
Qui tombent ſur ſon dos aprez cinq ou ſix bonds,
Chacun de ſon côté lui donne des Talons.
L'Ane, de tels Piqueurs haté, galope, & gagne
A toutes jambes le Moulin.
Figurez-vous voir le frere Didace
Le ſoir à ſon Couvent reporter ſa Beface;
Ainſi tout eſſouflé revient frere Martin.
Le Meunier les reçoit tous trois, avec grand joie,
Diſant, honneur! Meſſieurs! Grace à qui vous envoie!
Sur ſes pas arrive Lubin,
Qui toujours courant au Loup crie.
Lubin venant chercher ſa Chevre ſi cherie,
Lubin l'aimoit uniquement,
Elle faiſoit mainte plaiſanterie,
Dont il faiſoit ſon divertiſſement,
Sur la pente du Mont accourt. Et juſtement
Nos animaux faiſoient en ce moment
Les ſautereaux de Verberie.

Lubin reclame & Chevre & Loup ;
Diſant que c'eſt ſa Chevre, & qu'elle a fait le coup.
Le Meunier allegue au contraire
L'uſage, & la regle ordinaire,
Que Loup jamais de Chevre ne fut pris ;
Que l'Ane a pris enfin & le Loup & la Chevre.
Ergo que l'une & l'autre à l'Ane étoit aquis.
L'Ane, fier d'un tel coup, leve au Soleil la levre ;
Entonne ſon triomphe, & l'Echo l'aplaudit.
Ventrequié ; dit Lubin, il ne ſera pas dit,
Que ma Chevre auſſi te demeure.
Pour les Cornes, Lubin ! on te les baillera.
Oui ? dit Lubin, morguié ! J'allons voir toute à l'heure.
De Monſieur le Bailli la gueule en petera.
J'en appelle dit l'autre, & le prens à partie,
Et d'abondant lui ſignifie,
Que s'il paſſe outre ; dez demain
Dans un morceau de parchemin,
Portant ſon VIDIMUS, devant Monſieur le Juge,
Il verra ſon bec jaune, & dans notre grabuge
On ſaura que Tibaut, & ta femme ... Lubin ?
Un Juge de Paris eſt une fine bête.
Il ne fait que tater ſa tête.
Et ſait comme eſt fait un Janin.
Comme toi, dit Lubin, qui n'es qu'un Jean farine.
T'en as menti, mordienne, & n'en connoit Patine,
Là-deſſus le Meunier lui porte un coup de poin
Sur l'œil, & le Berger le lui rend ſur le groin.
Le voiſin vient, & les ſepare.
Lubin court au Bailli, lui conte la bagare ;
Et l'inſolence du Meunier.
Le Bailli ſur le champ fait venir ſon Greffier,
Plainte, Information, Sentence,
Par laquelle il eſt dit, qu'en toute diligence

Sera

Sera Chevre, Ane, & Loup porté dans ſa maiſon,
Pour leur être fait droit ainſi que de raiſon,
Et nonobſtant l'Appel Sentence executée.
Au Juge AD QUEM par le Meunier portée;
Elle opere DE GALLICO,
Contre ce petit Juge A QUO,
Une priſe à partie, & qu'à Tibaut l'on ſouffle.
Mais Tibaut n'eſt pas ſi maroufle,
Qu'il ne s'en doute bien. Incontinent Tibaut
Vient à Paris, muni de pieces qu'il lui faut.
C'étoit Agneau, Chapon, Poulet; Coq d'Inde, & Lievre.
Lubin ſuivoit, menant la Chevre,
Pour en faire à Madame un don,
Comme malade du Poumon,
C'étoit quelques jours aprés Paque.
Et Tibaut ſavoit bien qu'en pareille ſaiſon,
Pour un tel mal, le lait de Chevre eſt bon.
A peine ont-ils paſſé la porte de ſaint Jaque,
Que 1. Miraut qui les ſuit, lors qu'il ne penſe à rien,
Void venir un Chien qui l'attaque,
Miraut va ſon chemin, & mépriſe ce Chien.
Ce Chien, qui le pourſuit, en fait venir un autre;
Cet autre, ſon voiſin; & ce voiſin le notre,
Et le notre, ſon compagnon;
Tellement que Miraut eſt à peine au 2. Cœur bon.
Que voilà vingt Chiens qui l'aboient.
Le nombre croit toujours. Le mâtin étonné,
Et craignant d'être mal mené,
Les Eſquive, & ſes dens les choient.
Plus il fuit le combat, & plus on le pourſuit.
Un embaras enfin l'arrête, & le réduit
Devant l'Ecu d'argent 3. à donner ſeul bataille,
Con-

1. Chien de Lubin. 2. Boutique fameuſe d'un Libraire de la rue de S. Jaques. 3. Un Cabaret dans la même rue.

Contre cette nombreuse & poltrone canaille.
Il lui montre les dents. Elle aussitôt s'enfuit.
Voilà tout ainsi comme
Autrefois on a vu
Sur l'un des Ponts de Rome
La valeur d'un seul 4. homme
Tenir ses ennemis sur cu.
Voilà, Messieurs, dit un Gendarme
A d'autres qui sortoient avec lui de l'ecu,
Comme quoi nous prenons l'alarme,
Et que qui doit vaincre est vaincu.
Plus le peril est grand, plus un noble courage.
Se fait à la victoire un glorieux passage.
Si vous fuiez, on vous poursuit.
Si vous attaquez, on vous fuit.
Reste à dire comment le Juge de Village
Sur le Meunier eut l'avantage.
Monsieur le Rapporteur raportoit ses procez
Dez le fin matin au Palais;
Madame, outre son mal, sentant venir l'accez,
Comme d'une petite fievre,
Avoit fait savoir au Portier,
Homme rebarbatif, & fier,
Qu'on ne lui parloit point, lors qu'arrive la Chevre,
Le Pis gros & trainant presque sur le pavé,
L'œil alerte, & le nez levé,
Et se glorifiant dans l'ame,
D'être Nourice de Madame.
Lubin en lesse la menoit.
Tibaut son Ane gourdinoit.
Tous quatre arrivez à la porte,
Tibaut frappe de bonne sorte.
Le Portier de loin crie, holà!
Quel est cet impertinent-là,

Qui

4. Horace Cocles.

Qui frappe à notre porte en maître ?
C'eſt-moi, dit le Bailli Champêtre,
Monſieur eſt-il ceans ? Non, peſte du lourdaut !
Lui repond-on par la lucarne.
Tibaut ſur la porte s'acharne,
Et frappe comme un Diable. On revient. C'eſt Tibaut,
L'Ami ! de grace un petit mot,
Pourrions-nous parler à Madame ?
Non. Je ſuis ſon Fermier, & tu connois ma femme,
Et ſa Nourrice que voici,
Te ſalue, & notre Ane auſſi,
Diſant en latin de village,
Pour un Ane, l'Ami, tres. ſublime langage,
O QUAM BENE VENERITIS,
MESSIORES QUI APORTATIS.
De cet APORTATIS l'Energie eſt ſi forte,
Que les veroux de la grand porte
S'ouvrent d'eux-mêmes tous grans, moiens, & petits,
Tibaut entre, & titre une toile,
Qui ſur le dos du Docteur voile
Lievre, Poulet, Agneau, Poulet d'Inde, & Chapon.
Entrez compere ! Entrez. Hé ! Champagne ! Breton !
Petit Jean ! La Fleur ! Louis ! Guillaume !
Menez.... Mais.... Mènez, vous dit-on,
A Madame cet honnête-homme.
Tibaut monte chargé ; fait crier un Poulet.
Lubin au pié du lit trait ſa Chevre, & ſon lait,
Dont il emplit une Ecuele profonde,
Et qu'il fait boire à Madame d'un trait,
Tout chaud, à ſon poumon fait tout le bien du monde.
Elle demande à Tibaut ce que c'eſt.
Au plus juſte Tibaut lui conte ſon affaire.
N'eſt ce que celà ? Non, Madame. Laiſſe faire,
Si demain au matin nous n'avons un Arrêt,

Qui

Qui le condamne & te decharge....
Adieu! que ma femme de charge
Ote d'ici tout ce tandis.
Entens-tu ce que je te dis,
Païſan! oui Madame, & je vous remercie.
Souffrez qu'on mette auſſi la Chevre à l'Ecurie!
Pourſuit Tibaut, en tournant ſon chapeau,
Non. Madame! je vous en prie.
Tenez : Elle & Monſieur, dont voilà le Tableau
Pendu là haut en effigie,
Se reſſemblent, ma foi! comme deux goutes d'eau.
Tibaut voiant qu'on rit de ſa plaiſanterie,
Sort baillant ſa Chevre à la Brie,
En tirant un long pié de Veau.
Le lendemain la cauſe eſt rapportée.
Comme une Conquerante eſt la Chevre vantée;
La priſe à partie à neant,
Et ſur l'appel en emendant,
La Chambre le Meunier condanne,
Pour reparation d'injure, & ſa chicane
De Normant,
A laiſſer à Tibaut ſon Ane,
Si mieux n'aime donner à Tibaut trente frans.
Le Meunier conſultant ſur cette alternative,
Trouve par bons avis, qu'il vaut mieux qu'il ſe prive
De ſon Ane, vil animal;
Que les frais excedoient trois fois le principal.
Ainſi Tibaut eut l'avantage,
De rentrer triomphant ſur l'Ane en ſon village.
Lubin tenoit les Reſnes du Courſier,
Et crioit à l'Ane! au Meunier,
Qui les mains ſur le cu, tête baſſe, & l'air triſte,

D'un peu loin, en Captif, les ſuivoit à la piſte.
C'eſt fait. En tire qui voudra.
La Moralité qu'il pourra
La matiere en eſt ample : Et l'on peut, ce me ſemble,
Juger, ou je n'y connois rien,
Que le Meunier, & le Loup, & le Chien,
Dans cette Fable, en font bien trois enſemble.

D'UN CHIEN ENVIEUX, ET D'UN BEUF.

UN Chien couché ſur un amas de foin, ſe mit en fureur, & il montra ſes dents à un Beuf, qui aprocha pour en manger. Cet animal voiant cette brutalité, & cet emportement ſi deraiſonnable s'écria tout en colere, il faut que tu ſois bien méchant

chant, & miſerable de ne vouloir pas ſouffrir que je mange du foin, toi qui n'en veux point manger.

Les envieux ne ſauroient faire leur fortune, ni ſouffrir que les autres s'avancent.

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BEUF.

UNe Grenouille vid un Beuf,
Qui lui ſembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur;
Diſant, regardez bien ma ſœur,
Eſt-ce aſſez? dites-moi: N'y ſuis-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? point du tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chetive pecore
S'enfla ſi bien qu'elle creva.
Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſages:
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs;
Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs;
Tout Marquis veut avoir des Pages.

D'UN VIEUX CHIEN, ET DE SON MAITRE.

UN Chien que la vieilleſſe empéchoit de courre le Cerf comme autrefois, ſe voiant maltraitré, & qu'il ne recevoit que des coups de baton, au lieu des careſſes que l'on lui faiſoit quand il étoit jeune; prit la liberté de ſe plaindre à ſon maitre, & de lui remontrer que s'il vouloit que l'on crut dans le monde qu'il eut eu pour lui une veritable affection, il devoit le traiter avec douceur à preſent qu'il étoit ſur ſon retour, en lui tenant conte de ſes ſervices paſſez.

Les grands Seigneurs ne content ſouvent pour rien les ſervices paſſez.

LA

LA HUPE ET L'AUTRUCHE

OU L'HEUREUSE APPARENCE.

L'Oiſeau de Jupiter, & l'Oiſeau de Junon,
Contractoient enſemble alliance.
A cette celebre union,
Où l'on feſtina d'importance,
On n'invita qu'Oiſeaux de conſequence.
La Hupe en fut pour ſa belle preſtance,
Pour ſa belle ſimare, & ſon beau cotillon,
Quoique roturier Oiſillon.
On laiſſa là l'Autruche, un Oiſeau de renom,
Mais dans la derniere indigence.
On lui voioit le cu, parlant par reverence.
Mais n'importe elle étoit de meilleure maiſon,
Que la Hupe au brillant Jupon.
L'oiſeau mépriſé s'en offenſe;
Vient à la porte du Salon,
Où ſe fait la réjouiſſance;
Gratte; frappe; ſe plaint; clabaude ſa naiſſance,
Et met la Hupe en jeu. Le Suiſſe, un fier Griffon,
La repouſſe, & point de raiſon,
Point d'égard à ſa remontrance.
Alors déclamant ſur un ton,
Qui paſſe un peu la bienſeance,
On ſort, & ſur ſon croupion
On decharge maint horion,
Lui criant; cu tout nud, point de comparaiſon.
Elle s'obſtine, on recommence.
Voiant que c'étoit tout de bon,
L'Autruche, ſans plus de façon,
Gagne Vincenne en diligence,
Où l'on lui gardoit ſa pitance.
Voilà le fruit de ſon grand Nom,

Chimere pure, ſans chevance.
Vous donnez tout à l'apparence,
Badaux, voilà votre leçon.

D'un Laboureur, et de ses Chiens.

UN Laboureur pendant une grande famine fut obligé pour ſe nourrir de tuer les Beufs, dont il ſe ſervoit à labourer ſes terres. Les Chiens de la ferme voiant ce maſſacre, tinrent conſeil entre eux ſur ce qu'ils devoient faire, qui fut d'abandonner au plutot leur maitre, de crainte qu'il ne leur en fit autant qu'aux Beufs, qui lui étoient beaucoup plus utiles qu'eux.

La neceſſité contraint ſouvent à faire des choſes dans un tems, à quoi l'on ſeroit bien faché de penſer ſeulement dans d'autres.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

LEs Levantins en leur legende
Diſent qu'un certain Rat las des ſoins d'ici bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La ſolitude étoit profonde;
S'étendant par tout à la ronde.
Notre hermite nouveau ſubſiſtoit là-dedans.
Il fit tant de piez & de dents
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert ; que faut-il davantage?
Il devint gros & gras ; Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'être ſiens.
Un jour au devot perſonnage
Des deputez du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumone legere :
Ils alloient en terre étrangere :
Chercher quelque ſecours contre le peuple chat;
Ratopolis étoit bloquée:
On les avoit contraint de partir ſans argent,
Attendu l'état indigent
De la Republique attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'ici-bas ne me regardent plus;
En quoi peut un pauvre Reclus
Vous aſſiſter? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſouci.
Aiant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.
Qui deſignai-je à votre avis
Par ce Rat ſi peu ſecourable;
Un Moine? non, mais un Dervis;
qu'un Moine eſt toujours charitable;
Je ſuppoſe

D'UN CERF, ET D'UNE BREBI.

UN Cerf accuſa une Brebi devant un Loup, de lui devoir un muid de froment; le Loup ſans d'autres formalitez la condamna à paier au Cerf ce qu'il lui demandoit; elle promit d'executer la Sentence au jour marqué. La veille, le Cerf lui fit ſavoir l'é-

l'écheance du terme, & la Brebi, qu'elle ne le paieroit pas, proteſtant que la ſeule crainte du Loup ſon ennemi declaré, lui avoit fait promettre de paier ce qu'elle ne devoit pas.

L'on n'eſt pas obligé de tenir ſa parole, quand on exige de nous des choſes injuſtes.

La Biche et le Rhinoceros.

UNe Biche autrefois, de loin dans la campagne
Apperçut un Rhinoceros.
(C'eſt vous.) Et le voiant ſi monſtrueux, ſi gros,
S'enfuit d'un pas leger au haut de la montagne,
Le lendemain grimpant ſur un rocher,
Elle revoit cette hideuſe bête,
Elle en a moins de peur, la regarde, & s'arrête,
Mais elle n'oſe encore en approcher.
Enfin de jour en jour l'ame plus affermie,
Elle y prend un peu plus de gout,
S'en approche, lui parle, & devient ſon amie.
Puis dit, avec le tems on s'accoutume à tout.

D'un

D'UN CHAT, ET D'UN COQ.

UN Chat ſe jetta ſur un Coq, ſous pretexte qu'il empêchoit de dormir tout le monde par ſon chant. Le Coq en s'excuſant, lui remontra qu'il n'étoit pas incommode, & qu'au contraire il étoit d'un grand ſecours, & d'une grande utilité pour les voiageurs, en leur marquant preciſement les heures de la nuit. Ces raiſons, quoi que bonnes furent ſi peu goutées du Chat qu'elles ne l'empêcherent pas de manger le Coq, ſans vouloir l'entendre davantage.

La malice fait ſouvent paſſer pour des crimes, les actions les plus innocentes.

LES NOUVELLISTES,
OU LE REMEDE PIS QUE LE MAL.

Quelques curieux Faineans,
De fauſſes nouvelles friands,
Et reglant tout ſur leur caprice,
Parloient au Luxembourg des affaires du tems
On avoit pris d'aſſaut Maſtric, & ſa Milice
Avoit paſſé ſous le fer des Flamans;
Calvo n'étoit encore qu'un Novice,
Et le Prince d'Orange, un Achille, un Uliſſe,
Qui ſe retranchoit juſqu'aux dens.
Sans doute Condé, Bouchain, Aire
N'euſſent point été pris, ſi l'on l'eut laiſſé faire,
Et ſur une bute monté,
S'en rendant témoin oculaire,
Il fit connoitre aſſez ſon intrepidité.
Le Chapitre à la fin tombant ſur la Police,
Juſte Ciel! dit l'un, quel ſupplice,
De marcher à Paris! qu'ont fait ſes Habitans,
Pour ſe voir en tous lieux au ventre, au dos, aux flancs.
Caroſſes allans, & venans?
Quand donc pour ces maudits traitans
Viendra la Chambre de Juſtice?
Un Barbon, grand Lecteur des Auteurs anciens,
Et qui paſſoit pour le plus veritable,
Aiant ſe diſoit-il, d'un Grand toujours la table,
Interrompt, & leur dit un jour aux Samiens
Eſope à ce propos raconta cette Fable;
Mais il faut être ici Pitagoritiens,
A mon ſens elle eſt admirable.
A ces mots, tout le Peloton
L'œil fixe, & la bouche béante,
Attend la Fable du Barbon,

Com-

Comme une Fable ſucculente.
Et ce grave Druide auſſitot prend ſon ton,
Et répond de la ſorte, à leur avide attente;
Un Renard, paſſant un Torrent,
Fut emporté par le courant,
Et jetté dans un trou profond, & plein de fange.
Le Bouc paſſa par là, ſe ſouvenant du Puis,
Où ſon dos ſottement ſervit de Pont-Levis
Au Renard, qui l'avoit ſeduit par ſes beaux dis,
Quelle douceur, quand on ſe vange!
Dans ſa barbe riant, de le voir ſi bien pris,
Le Bouc lui dit, après quelque devis,
Quoi tu ne peux ſortir? Helas? non, je ne puis,
Et je ſouffre une peine étrange,
D'un Tas de mouches qui me mange.
O Toi! qui fut toujours de mes meilleurs amis,
Si tu voulois venir les chaſſer? encore pis,
Dit le Bouc, lui donnant le change,
Ceux-là de ton ſang ſont remplis.
De nouveaux alterez le ſuceront, ſans doute,
Juſques à la derniere goute.
Cela dit, il tire Païs,
Et par tout le contant, en fait une riſée.
Le Renard reconnut, que le Bouc diſoit vrai,
Mais aiant une autre viſée,
S'il trouva l'avis à ſon gré,
La Bête lui parut un peu trop aviſée.
Ainſi finit la Fable. Et la Troupe applaudit
Au Barbon, d'avoir ſi bien dit.

D'UN CHAT, ET DES SOURIS.

UN Chat que la vieilleſſe empéchoit de chaſſer les Souris de la maiſon de ſon maitre, qui menaçoit tous les jours de le tuer, ſe trouvant beaucoup incommodé de cette vermine, s'aviſa de ſe cacher dans un coffre où l'on mettoit la farine, & où les Souris faiſoient le plus de ravage. Cette invention lui reuſſit heureuſement, car il les prit toutes, & il regagna par ce moien les bonnes graces de ſon maitre.

La neceſſité eſt la Mere de l'induſtrie.

DU SERPENT ET DE LA LIME.

UN Serpent à peau bigarée
Qui montroit en ſa gueule un triple rang de dents,

En-

Entra dans une forge, & dez qu'il fut dedans,
Entreprit de ronger une Lime acerée.
En vain de tous cotez pour entamer ſon corps
Il fit de terribles efforts,
Avec ſes noires dents de fureur animées.
D'un frivole projet quel fut enfin le fruit?
Loin d'offencer la Lime, après beaucoup de bruit
Lui-même il remporta toutes ſes dents limées.

D'UN SINGE, ET D'UN CHAT.

UN Singe voulant manger des marons qu'il voioit rotir ſous une braiſe ardente, ne ſavoit comment faire pour les avoir. Il s'aviſa enfin après y avoir bien penſé, de prendre la pate d'un Chat pour les tirer, ſans qu'il put être touché des cris de

de ce miſerable animal, ne ſongeant ſeulement qu'à ſe divertir.

Les grands ſacrifient tout pour ſe ſatisfaire.

La Chauvesouris et deux Belettes.

UNe Chauveſouris donna tête baiſſée
Dans un nid de Belette; & ſitot qu'elle y fut,
L'autre envers les ſouris de longtems courroucée
Pour la devorer accourt.
Quoi vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a taché de me nuire!
N'êtes vous pas Souris, parlez ſans fiction.
Oui vous l'êtes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la Pauvrette,
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moi Souris? des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'Auteur de l'univers,
Je ſuis oiſeau; voiez mes aîles:
Vive la gent qui défend les airs.
Sa raiſon plut, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien qu'on lui donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours après notre étourdie
Aveuglément ſe va fourer
Chez une autre Belette aux oiſeaux ennemie.
La voilà derechef en danger de ſa vie.
La Dame du logis avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oiſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moi pour telle paſſer! vous n'y regardez pas:
Qui fait l'oiſeau? c'eſt le plumage:
Je ſuis Souris; vivent les Rats;
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie

Elle

Elle ſauva deux fois ſa vie.
Pluſieurs ſe ſont trouvez, qui d'écharpe changeant,
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la ligue.
Le ſage dit ſelon les gens,
Vive le Roi, vive la ligue.

DES SINGES.

UN joueur d'inſtrumens, avoit apris deux Singes à danſer au ſon d'une muſette. Il arriva dans une aſſemblée qu'un de ſes animaux aperçut une femme qui avoit des noix dans ſon tablier; l'envi le prit auſſitôt de les avoir, & il le porta à ſe jetter à corps perdu ſur elle. La femme ne s'atendoit nullement à cette effronterie, en fut ſi ſurpriſe, & ſi emue, qu'elle fournit pendant un lontems un divertiſſement à la compagnie. Nous

Nous changeons bien difficilement les inclinations, que la nature nous donne.

LE CURÉ ET LA MORT.

UN mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte;
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce mort au plus vîte,
Notre défunt étoit en caroſſe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Revêtu d'une robe, helas! qu'on nomme biere;
Robe d'hiver, robe d'Eté,
Que les morts ne dépouillent guerre.
Le Paſteur étoit à coté,
Et recitoit à l'ordinaire
Maintes devotes oraiſons,
Et des pſeaumes, & des leçons,
Et des verſets, & des réponds:
Monſieur le Mort laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon mort,
Comme ſi l'on eut du lui ravir ce treſor,
Et des regards ſembloit lui dire:
Monſieur le mort j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus couſts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette;
Du meilleur vin des environs;
Certaine niéce aſſez propette,
Et ſa chambriere Paquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agreable penſée
Un heurt ſurvient, adieu le char.

Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon mort a la tête caſſée:
Le Paroiſſien en plomb entraine ſon Paſteur;
Notre Curé ſuit ſon Seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.
Proprement toute notre vie;
Et le Curé Chouart qui ſur ſon mort contoit,
Eſt la fable du Pot au lait.

D'UN SINGE, ET DE SES DEUX PETITS.

UN Singe avoit deux petits gemeaux, il en aimoit un avec autant d'excez, qu'il avoit l'autre en horreur. Il arriva que celui qu'il cheriſſoit, & qui ne craignoit nullement ſes corrections, ſe rompit une pate, en danſant, & en ſautant in-

con-

conſidérément d'arbre en arbre ; le pere ſurvint à ſes cris, & il fut ſi touché de cet accident, qu'emporté d'amour, & de tendreſſe, il l'étouffa entre ſes pates, à force de l'embraſſer.

Les tendreſſes mal reglées des peres & des meres, cauſent bien ſouvent la perte de leurs enfans.

LE MAUVAIS EXEMPLE OU L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa fille avoit tort d'aller à reculons,
En eut ſur le champ cette reponſe honnête :
Ma mere, nous nous reſſemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit, ſi vous pouvez,
Je tacherai de vous ſuivre.
Que pouvoit l'Ecreviſſe oppoſer à celà ?
Ce qui touche une Fille eſt la Mere qu'elle a.
Combien en voions-nous de tous rangs, de tous ages,
Qui veulent, comme vous, que leurs Filles ſoient ſages
Et qui dans les plaiſirs donnant juſqu'à l'excez,
Semblent avoir fait veu de ne l'être jamais ?
L'exemple d'une Mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la votre en fuiant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu ?
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joie.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuier,
C'eſt vous que de ſon crime on devroit chatier :
On ne ſauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes Enfans par de mauvais exemples.

DES LIEVRES, ET DES GRENOUILLES.

LEs arbres d'une forêt, furent ſi fort agitez des vents, & ils firent tant de bruit, que les Lievres en prirent l'épouvante, & qu'ils ſe mirent à fuir avec tant de crainte, qu'ils alloient ſe jetter dans un marais avec les grenouilles, à qui ils communiquerent une partie de leur terreur panique, ſi le plus ancien de leur troupe ne les eut arrotez tout court, en leur remontrant qu'ils avoient peur auſſi mal à propos dû vent, que les Grenouilles en avoient d'eux, qui ne leur vouloient point de mal.

Les láches ont toujours peur de leur ombre.

Certaine Armée ſe mit en ordre de bataille comme pour recevoir ſon ennemi, & elle ne vid enſuite

qu'une troupe de paisans qui conduisoient une Mariée au son des Tambours.

LE CHARLATAN.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans,
Cette science de tout tems
Fut en professeurs très-fertile.
Tantot l'un en theatre affronte l'Acheron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Ciceron.
Un des derniers se vantoit d'être
En eloquence si grand maitre,
Qu'il rendroit disert un badaut,
Un manant, un rustre, un lourdaut,
Qui Messieurs, un lourdaut, un animal, un ane;
Que l'on m'ameine un ane, un ane renforcé;
Je le rendrai maitre passé;
Et veux qu'il porte la soutane.
Le Prince sur la chose; il manda le Recteur,
J'ai, dit-il, en mon ecurie
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrois faire un orateur.
Sire vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme,
On lui donna certaine somme
Il devoit ou bout de dix ans
Mettre son ane sur les bans:
Sinon, il consentoit d'être en place publique.
Guindé la hare au cou, étranglé court & net,
Aiant au dos sa Retorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, & que pour un pendu
Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance:
Sur tout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un diſcours où ſon art fût au long étendu ;
Un diſcours patetique ; & dont le formulaire
Servît à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le Roi, l'ane, ou moi nous mourrons.
Il avoit raiſon. C'eſt folie
De conter ſur dix ans de vie.
Soions bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

D'UN LIEVRE, ET D'UNE TORTUE.

UN Lievre inſulta une Tortue, ſur ſa peſanteur, qui l'empéchoit d'avoir aucun commerce avec les autres animaux. La Tortue lui repartit, qu'elle étoit

étoit sûre de le vaincre à la course, lui qui mettoit toute sa gloire dans son agilité. Le Lievre accepta le défi avec dédain, lui laissant le choix du lieu où ils devoient aller. La Tortue se mit en chemin, & le Lievre se mit à dormir croiant avoir assez de tems de sommeiller, & d'atteindre encore le but avant elle. Mais il fut bien surpris après son sommeil de voir la Tortue victorieuse, & qu'il servoit de raillerie aux autres animaux.

On ne doit rien negliger, même avec les moins redoutables ennemis.

LE GEAI DE PLUME'.

UN Oiseau roturier, d'espece des plus basses,
Revetu des plumes d'un Pan,
Marchoit plus orgueilleux qu'un fils de Partisan,
Traîné dans son carosse au milieu de six glaces.
Cet Oiseau riche & fier, des dépouilles d'autrui,
Couvroit d'un beau sur-tout qui n'étoit point à lui,
Son ancienne mandille autrefois grise & bleue,
Et l'éclat emprunté qui brilloit sur la queue,
Avoit du Peuple sot presque l'œil ébloui.
Mais ses ailes enfin, étant deshabillées,
On le remit en casaquin;
Et chaque Pan sur lui reprenant son larcin,
On ne vit plus qu'un Geai, sous ces plumes volées.

D'UN RAT, ET D'UNE HUITRE.

UN Rat plein de viandes, & de bonne chere, voulut pour ſe degraiſſer, manger du poiſſon. Il alla ſur le bord de la Mer, où il trouva une Huitre ouverte, qu'il voulut ronger. Ce petit animal ſe ſentant mordre par ce glouton ſe renferma auſſitot dans ſes écailles avec tant de force & de violence, qu'il lui écraſa la tête.

Les gloutons trouvent ordinairement la mort dans les delices, & dans l'excez de la débauche.

L'A-

L'AMOUR PICQUÉ PAR UNE ABEILLE.

L'Amour qui cherche ſes plaiſirs
Allant un jour entre les roſes,
Où naiſſoient ces belles fleurs ecloſes
Pour ſe ſatisfaire à ſes deſirs:
Vit une abeille inſolente,
Qui ſe joüoit deſſus ces fleurs,
D'une maniere violente
Le piquant à la main lui fit mille douleurs.
Incontinent le petit Amour
Pleurant ces rudes allarmes,
Se mit à repandre des larmes,
En devenir triſte à ſon tour.
Il courut vîte vers ſa mere,
Il lui montra ſa blanche main,
Et dit que ſa piqure amere
Lui faiſoit endurer un tourment inhumain.
Helas ! diſoit-il, je me meurs
Ma chere mammam je me pâme
Voilà que je vai rendre l'ame
Si vous n'appaiſez mes douleurs;
Un ſerpenreau qu'on nomme abeille
M'a piqué ſi violemment,
Que d'une douleur non-pareille
Je ſens que je me meurs de moment en moment.
Alors la charmante Cipris
Voiant qu'il ſouffroit tant de peine,
Lui dit d'une voix plus qu'humaine
Avec un aimable ſouris :
Puis qu'une petite piqure
Cauſe à ta main tant de douleur,
Que ne fait pas cette bleſſure
Que tes traits Cupidon, font au milieu d'un cœur ?

D'UN

D'UN RAT DE VILLE, ET D'UN RAT DE VILLAGE.

UN Rat de Ville, fut voir un Rat de Village de ſes anciens amis, qui ne le regala que de racines. Après le repas il prit congé de ſon hote, qui promit de lui rendre ſa viſite. Il n'y manqua pas. Il fut traité magnifiquement. Mais par malheur ils étoient interrompus par les valets de la maiſon, qui alloient & qui venoient inceſſamment, & qui lui cauſerent tant de fraieur, qu'il fut obligé de dire au Rat de Ville; en verité mon compere, j'aime beaucoup mieux ma pauvreté ſans crainte, que votre abondance pleine d'inquietudes, & de dangers.

Une

Une vie privée, eſt beaucoup plus tranquille, que celle qui eſt engagée dans les embarras de la Cour.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

UN Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit des Rats telle deconfiture,
Que l'on n'en voioit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſepulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit chez la gent miſerable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme;
Pendant tout le ſabat qu'il fit avec ſa Dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la neceſſité preſente.
Dez l'abord leur Doien, perſonne fort prudente,
Opina qu'il faloit, & plutot que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainſi quand il iroit en guerre,
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre:
Qu'il n'y ſavoit que ce moien.
Chacun fut de l'avis de Monſieur le Doien;
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire;
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: Je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot:
L'autre, je ne ſaurois; ſi bien que ſans rien faire.

On

On ſe quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour neant ſe ſont ainſi tenus:
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
Voire Chapitres de Chanoines.
Ne faut-il que deliberer?
La Cour en Conſeillers foiſonne:
Eſt-il beſoin d'executer?
L'on ne rencontre plus perſonne.

D'UN HERISSON ET D'UN SERPENT.

UN Heriſſon pria un Serpent de le retirer dans ſa caverne pendant les rigueurs d'un hiver. Le Serpent lui accorda ſa demande, & il en partagea les commoditez avec lui; quelque tems après le Hé-

Heriſſon prit ſa figure ronde, & en ſe tournant de tous les côtés, il piqua le Serpent ſi ſenſiblement, qui l'obligea de le prier de vouloir bien ſe retirer. Mais cet ingrat lui repartit avec inſolence qu'il pouvoit lui-même s'en aller où bon lui ſembleroit, s'il ne ſe trouvoit pas bien.

On loge bien ſouvent chez ſoi, ſes plus mortels ennemis.

La Montagne qui accouche.

Le bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit:
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'Enfant qu'elle auroit.
Mais ce Coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête
Alloit juſques au Ciel deffier la tempête,
Et de tous les Paſſans rendoit les yeux ſurpris;
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

D'un

D'UN DRAGON ET D'UN ELEPHANT.

UN Dragon attaqua un Elephant. Le combat dura longtems, & il fut des plus opiniâtrez. Le Dragon deſeſperant de remporter la victoire, s'élança au cou de l'Elefant, & il lui ſuça une ſi grande quantité de ſang, que lui aiant fait perdre toutes ſes forces, il l'obligea de tomber à terre. Mais la chute de l'Elefant fut fatale au Dragon, puis qu'il ſe trouva ecraſé de ſa peſanteur; ce qui lui ota au même tems, & la victoire & la vie.

Les méchans trouvent ordinairement la mort, en voulant ôter la vie aux autres.

L'ELOGE DE LA FABLE,

OU LA NATURE PLUS ELOQUENTE QUE L'ART.

UN Orateur Arenien,
Non Orateur à la douzaine,
Qui vous entonne à gorge pleine
Un grand tantarare, & puis rien:
Mais un autre Iſocrate, un autre Demoſtène
Faiſoit harangue au Peuple, & le haranguoit bien.
En vain l'Orateur ſe travaille,
Pour ſe faire prêter la moindre attention;
Chacun s'endort, ou cauſe, ou baille,
Comme ſi l'Orateur ne leur dit rien qui vaille:
Lui, ſans en témoigner la moindre emotion,
S'arrête, & dit; Meſſieurs, écoutez cette Fable,
Elle eſt plaiſante, & d'un ſel admirable.
Chacun à cette fiction
Leve le nez, prête un profond ſilence:
L'Orateur ſe mouche & commence.
Cerés trouvant un jour l'Anguille en ſon chemin,
Cauſoit en marchant avec elle,
Et voiant paſſer l'Hirondelle,
Cerés l'arrête, & dit; nous irons même train,
Je veux vous dire une nouvelle.
L'Hirondelle les joint. Cerés entre en diſcours,
Et les conduit marchant toujours
A vingt pas d'un prochain village;
Là trouvant un torrent creux, d'un rapide cours,
L'Oiſeau pour le paſſer vole, & l'Anguille nage.
Il ne leur dit rien davantage.
Et Cerés? lui dit-on; & Cerés, répond-il,
Se plaint de vous, qu'un conte pueril,
Qui tient ſi fort du badinage,
Attache plus qu'un diſcours fin, ſubtil,

Dont

Dont vous pouvez tirer un plus grand avantage.
Le rouge leur monte au viſage;
Lui le prenant pour un ſûr témoignage,
Que ſon auditoire incivil,
Par ce reproche adroit eſt devenu plus ſage,
De ſon diſcours reprend le fil.
Le peuple bâille encore & frotte ſon ſourcil,
Et dit trouvant le cas étrange,
Que l'Orateur avoit raiſon,
Et cependant ſe leve, & gagne la maiſon.
Fedre! Eſope! ces Vers ſont à votre louange;
La nature, qui parle, eſt pure dans l'Oiſon,
Dans l'homme la raiſon n'eſt guere ſans mêlange:
La Nature va pas à pas,
On la ſuit, & ſouvent on perd l'autre de vue.
Un diſcours ſimple inſinue
Une penſée ingenue,
Le ſublime ne plaît pas,
Qui la guinde dans la nue;
La Verité toute nue
A pour l'homme mille appas.

Fin du premier Tome.

Charles Nodier

ESOPE
EN
BELLE HUMEUR,
OU
DERNIERE TRADUCTION,
ET AUGMENTATION
DE SES
FABLES
EN PROSE, ET EN VERS.

Nouvelle edition diviſée en deux Tomes, augmentée de quelques Fables, & enrichie de nouvelles figures.

TOME SECOND.

A BRUSSELLE,
Chez FRANÇOIS FOPPENS, au S. Eſprit.
M. D. CC.
Avec Privilege du Roi.

G 10,670,7

ESOPE EN BELLE HUMEUR.

De Jupiter, et d'un Serpent.

Jupiter voulant regaler magnifiquement ſa Cour, il le fit ſavoir à tous les animaux, & il ordonna à chacun d'eux de lui apporter quelque preſent pour orner ſa table. Le Serpent lui voulut donner des marques de ſon zele, & de ſa diligence, & il offrit le

premier une fort belle roſe. Jupiter la refuſa en s'écriant, qu'il tenoit pour ſuſpect tout ce qui venoit des méchans comme lui.

Il faut toujours ſe défier des méchans, & rejetter leurs preſens.

Des Moineaux et du Lin.

QUand du Lin dans les champs la graine fut ſemée,
N'attendez pas petits Oiſeaux,
Dit la ſage Hirondelle aux imprudens Moineaux,
Que cette plante ſoit formée.
Courez au devant du peril
Avant que dans ſon ſein la terre la renferme,
Devorez la ſemence, empechez en le Germe;
Sinon vous perirez ſous le filet ſubtil:
Mais la remontrance fut vaine,
Et les Oiſeaux niais laiſſant germer la graine,
Le Lin crut, & fournit pour punir ce mépris,
Les filets où bientot ils ſe trouverent pris.

D'UN

D'UN DRAGON, ET D'UNE BELETE.

UN Dragon d'une effroiable grandeur, triomphoit tous les animaux. Une ſeule Belette s'étoit derobée à ſes conquêtes. Ce monſtre plein de colere ſe tenoit avec opiniatreté dans ſa taniere, devant laquelle il falloit abſolument que la Belete paſſat pour ſe ſauver. Mais ce petit animal mépriſant également la précaution, & la fureur du Dragon s'attacha autour du corps un rameau de rue, pour laquelle le Dragon a une averſion naturelle, & il l'obligea par cette ruſe, non ſeulement à lui laiſſer le paſſage libre, mais encore à lui ceder l'honneur de la victoire, par une retraite honteuſe & precipitée.

La prudence & le ſavoir faire des petits, les garantit ſouvent de la malice des Grands.

LE LOUP ET LE CHIEN, OU LA BONNE CHERE.

UN Loup, paſſant un jour le long d'une Prairie,
Vid loin de leurs Troupeaux ſur l'herbette fleurie
Bergeres & Bergers en fête, & banquettants;
Ici dançans; là coquettants;
Ici relevant mangerie,
Aux dépens de leur Bergerie.
Le Loup autour du Pré rodant à pas de Loup,
Eſperant qu'il feroit ſon coup,
Sur quelque Brebis egarée,
Il en rencontre une alterée,
Qui buvoit au prochain ruiſſeau.
Dès qu'elle le void effraiée,
Elle regagne ſon Troupeau.
Lui donnant une peur à la ſienne pareille.
Le Troupeau ſe reſerre & fuit.
En fuiant, il fait un grand bruit.
Loin des autres Guillot dormoit dans un reduit.
A ce bruit Guillot ſe reveille,
Et ſon Chien, qui dormoit auſſi, ſans Loup ſentir,
Las, comme ſon Berger, d'avoir fait la debauche,
Guillot, de peur, que le Loup ne l'acroche
Gagne aux pieds pour s'en garantir,
Mais pour Miraut, bon ſang ne peut mentir,
Il court, il affronte la Bête,

Qui

Qui le voiant ſi reſolu,
A peur à ſon tour, & s'arrête,
Et pour finir le combat, ſe mettant ſur le cu,
Lui dit, à qui diable en as-tu;
N'oſeroit-on voir cette fête?
J'ai fais aujourd'hui longue traite.
Plus grande reſte à faire. Un peu de pauſe ici,
Et foi de Loup, je fais retraite.
En ce cas, voilà la Paix faite,
Dit Miraut, touche-là! le Loup touche. Eſt-ce ainſi,
Dit-il, que chez vous l'on ſe traite?
Miraud répond, bon? Tu ne vois-là rien.
C'eſt au Hameau bien autre chere.
Le Loup lui repartit, ſe levant de colere,
Si quelqu'un d'entre-nous en oſoit autant faire,
Quelle plainte en feroient tous vos bergers?
Fort bien;
Répond Miraut, en bon ſens pas tant chien,
Vous ne vivez que de rapine.
Autant qu'il vous plaira, faites groſſe cuiſine,
Mais faites-la de votre bien.

DES DEUX VOIAGEURS.

DEux Marchands voiageant enſemble, aperçurent un Ours qui venoit à eux. La peur les prit, & les obligea à ſe ſauver. Il y en eut un qui monta ſur un arbre, & l'autre moins leger demeura expoſé. Comme ce tardif étoit prudent, & ſage, il ſe jetta à terre & il contrefit ſi bien le mort, en retenant ſon haleine, qu'il obligea l'Ours à paſſer ſans lui faire de mal. Les voiageurs ſe remirent de leur crainte, & en continuant leur chemin, celui qui avoit monté ſur l'arbre, demanda à l'autre ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille ? il m'a dit, repondit-il, de ne tenir jamais pour bon ami celui qui m'abandonnoit au beſoin.

L'a-

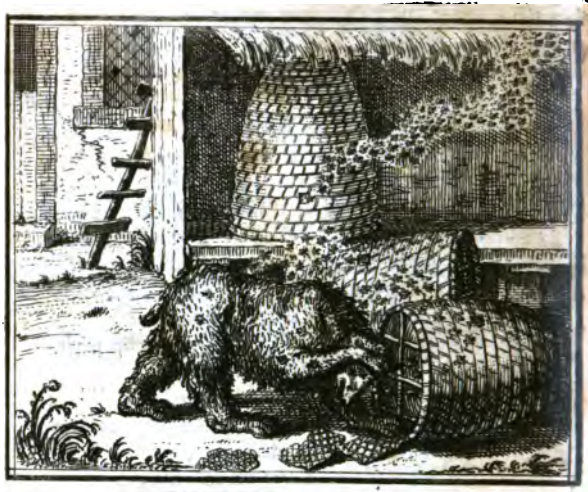
L'amitié ne consiste pas dans les paroles, mais dans les effets.

La Bellette et le Renard.

Autrefois la Bellette aiant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une Grange,
Où trouvant quantité de Grain,
Elle se croit de Noce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant delit,
Et va pour son entrée essaier la sortie;
Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
Un Renard sur ses entrefaites,
Passant en cet endroit, & la voiant patir,
C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
Que vous esperez de sortir,
Je vous plains d'être en ce gîte;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.

Ceux de qui la conduite, exemte de soupçons,
A qui se voue au Prince, offre tant de leçons,
Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
Pour celui qui sur tout pinze, lezine, rogne,
Qui du bien de Cresus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard,
Quand il croit sa Fortune & solide & complette,
Il eprouve le sort qu'éprouva la Bellette;
Et surpris dans la Grange auprès du tas de Grain,
Il ne peut en sortir, pour en être trop plein.
Tachons d'avoir du bien qui ne courre aucun risque.
Un gros fonds de vertu rarement se confisque.

D'UN



D'un Ours, et des Mouches a Miel.

UN Ours que la faim preſſoit, alla lecher le miel de quelque ruche. Une Abeille qui le vid, lui piqua l'oreille ſi cruellement, que de colere il les renverſa toutes. Cette brutalité lui attira toutes les abeilles ſur le corps, qui lui firent verſer beaucoup de ſang, & qui l'obligerent à ſonger à la retraite plus vîte qu'il n'eut ſouhaité, en deteſtant ſon emportement, qui lui avoit ſuſcité tant d'ennemis à la fois.

L'oppreſſion arme bien ſouvent les plus miſerables.

Du Satire et du Paisan.

CErtain jour que sifloit la bize,
Un satire sorti des Bois,
Vient dans un cabaret, trouva la nape mise,
Et vit un gros Pitaut qui souffloit dans ses doigts.
Pourquoi souffles-tu de la sorte;
Dit le Satire: C'est, répondit le Pitaut,
Afin d'avoir un peu plus chaud.
Vois-tu pas que de froid j'ai la main presque morte?
Mais comme l'Hote en ce même moment
Servit sur table une soupe bouillante,
Le Pitaut que pressoit sa faim impatiente,
En prit dans sa culliere, & souffla brusquement.
Pourquoi donc souffles-tu? dit alors le Sauvage,
Puisque ce brouet est fumant:
C'est pour le refroidir, dit l'autre promptement,
Que je souffle ainsi mon potage.
Ah! repliqua le Satire tout haut,
Puisse à l'infame bouche arriver mal-encontre;
Qui prête à parler pour & contre,
Sçait souffler à la fois & le froid & le chaud.

D'UNE

D'UNE TIGRESSE, ET D'UN CAVALIER.

UNe Tigreſſe aiant apperçu un Cavalier, qui venoit de lui enlever ſes petits, le pourſuivit d'une grande vîteſſe. Le Chaſſeur qui s'y étoit bien attendu, avoit fait proviſion de miroirs, qu'il laiſſa tomber à terre. La Tigreſſe les trouvant dans ſon paſſage s'occupa longtems à ſe regarder dans ces glaces, qui lá ſurprirent ſi à propos, qu'elle donna un moien ſûr, au cavalier de ſe ſauver avec ſa proie.

Les fauſſes apparences nous trompent ſouvent dans les affaires.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

LA Mouche & la Fourmi conteſtoient de leur prix ;
O Jupiter ! dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air oſe ſe dire egal !
Je hante les palais ; je m'aſſiez à la table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goute devant toi :
Pendant que celle-ci chetive & miſerable
Vît trois jours d'un feſtu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais ma mignone, dites-moi,
Vous campez vous jamais ſur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une belle ?
Je le fais, & je baiſe un beau ſein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux :
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle :
Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des Mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez vous dit ?
Lui repliqua la menagere.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à gouter la premiere
De ce qu'on ſert devant les Dieux,
Croiez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par tout, auſſi font les profanes.
Sur la tête des Rois & ſur celles des Anes
Vous allez vous planter ; je n'en diſconviens pas ;
Et je ſai que d'un prompt trepas,
Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain ajuſtement, dites-vous, rend jolie.

J'en

J'en conviens: il eſt noir ainſi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche, eſt-ce un ſujet pour quoi
Vous faſſiez ſonner vos merites?
Nomme-t-on pas auſſi Mouches les Paraſites?
Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain:
N'aiez plus ces hautes penſées:
Les Mouches de cour ſont chaſſées:
Les Mouchars ſont pendus: & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de miſere,
Quand Phœbus regnera ſur un autre hemiſphere.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux:
Je n'irai par monts ni par vaux
M'expoſer au vent, à la pluie:
Je vivrai ſans melancolie.
Le ſoin que j'aurai pris, de ſoin m'exemtera:
Je vous enſeignerai par là
Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou veritable gloire.
Adieu; je perds le tems: laiſſez moi travailler.
Ni mon grenier ni mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.

D'UN

D'UN LEOPARD, ET D'UN LIEVRE.

UN Leopard aperçut un Lievre au travers des paliſſades d'un parc. Il regardoit les moiens de l'avoir. Le Lievre qui comprit ſon inquietude, & qui croioit être en ſeureté de ſes griffes, ſe mit à l'inſulter. Cette inſolence echauffa ſi fort la bile du Leopard, qu'il s'elança tout à coup au deſſus de la paliſſade, & qu'il le devora, après lui avoir reproché que s'il ſavoit bien courir, le Leopard ſavoit encore mieux ſauter.

Il ne faut pas trop ſe fier à ſes forces, ni mepriſer celles de ſes ennemis.

Le Tresor et les deux Hommes.

UN homme n'aiant plus ni credit, ni resource,
Et logeant le Diable en sa bourse,
C'est à dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misére;
Puis qu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire,
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de gouter le trepas.
Dans cette intention une vieille mazure
Fut la scene où devoit se passer l'avanture.
Il y porte une corde; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ebranle aux premiers cous, tombe avec un tresor.
Notre desesperé le ramasse, & l'emporte;
Laisse là le licou; s'en retourne avec l'or;
Sans conter: ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au tresor arrive & trouve son argent
absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas! & vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout pret, il n'y manquoit qu'un homme.
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola peutêtre,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.
Il a le moins de part au tresor qu'il enserre,
Tresorisant pour les voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais

Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce ſont là de ſes traits; elle s'en divertit.
Plus le tour eſt bizarre, & plus elle eſt contente.
Cette Deeſſe inconſtante
Se mit alors en l'eſprit
De voir un homme ſe pendre;
Et celui qui ſe pendit
S'y devoit le moins attendre.

D'UN BUFLE, ET D'UN PAISAN.

UN Bufle qui mouroit de faim dans une foret, pendant un rude hiver, cherchoit à manger de tous les côtez. Un Païſan qui l'apperçut, lui demanda s'il vouloit bien le ſervir; le Bufle y conſentit à la charge qu'il lui donneroit ſuffiſanment

dequoi ſe nourir. Le Païſan qui ne demandoit pas mieux, lui promit tout ce qu'il voulut, & il lui paſſa auſſitôt un anneau dans les narines, ſe rendant par ce moien le maître d'un animal ſi farouche, & ſi difficile à donter.

La neceſſité & la miſere reduiſent les plus libertins & les plus farouches.

Le Chardonneret, ou l'Eſclave Favori.

UN jeune Abbé, qui n'avoit rien à faire,
Faiſoit ſa capitale affaire,
De nourrir des Oiſeaux de toutes les facons.
Dans une ample voliere il avoit deux Pinçons,
Quatre Serrains de Canarie,
Trois Allouettes, une Pie,
Six Roſſignols, un Perroquet,
Dans une cage à part certain Chardonneret,
Qu'il aimoit, & pour qui ſon ſoin étoit extrême.
Il les nourriſſoit tous lui-même,
Mais c'étoit fait d'un tour de main,
Et toujours le même ordinaire,
D'un côté, de l'eau toute claire,
Et de l'autre, rien que du grain.
Mais l'Oiſeau favori faiſoit meilleure chere,
Ne mangeant que biſcuit, ne buvant qu'Hipocras,
Et regulierement l'Abbé lui faiſoit faire
Tous les jours ſes quatre repas.
Il étoit luiſant, gros, & gras,
Comme un Deputé des Etats.
Sa Cage étoit ample & jolie.
Mais enfin, ſa priſon l'ennuie.
Et c'eſt ainſi que vont les plaiſirs d'ici-bas.
Toujours de quelqu'ennui leur douceur eſt ſuivie.
Sa chere liberté ravie,

Et

Et ſa captivité d'un an
Lui font enviſager l'Abbé comme un Tirah.
Là-deſſus, d'un prochain bocage
Viennent les libres habitans
Voltiger au tour de ſa Cage.
L'un debute par le beau-tems.
L'autre, par les beautez dont pare le Printems
Bois, prés, ruiſſeaux, chams, clos, jardins du voiſinage.
L'autre vante la paix de leurs charmans deſerts,
L'autre, leurs ruſtiques concerts.
L'autre oppoſe à la tirannie
De ſa priſon & de ſes fers;
Les vaſtes campagnes des airs,
Patrie, & liberté, deux biens qui ſont ſi chers,
Et s'étonne de voir, que ſa gorge eſt jaunie,
De mille ennuis ſecrets, que ſon ame a ſoufferts,
Depuis que pour jamais elle s'en void bannie.
Un autre alloit parler. Mais on entend du bruit;
Et de peur de quelque avannie,
L'eſclave favori ſoudain les éconduit.
L'Abbé vient apportant bouteille
De Vin Muſcat, dragée en nompareille
Plein une boëte, un gros biſcuit,
Lardé de mainte noix confite.
C'étoit l'heure à peu prez de la colation.
L'Abbé ſe fait honneur de ſa profuſion;
Mais l'Oiſeau, que l'amour du pais ſollicite,
Contre l'Abbé conçoit l'averſion
Qu'a le Forçat pour ſon Comite.
La contrainte oppoſée à tant d'affection
Par un effet contraire & l'indigne, & l'irrite.
Liberté! liberté! ſe dit-il en ſecret,
Hé! le cruel croit-il paier ce que merite
Le bien qu'il me retient, par tous ceux qu'il me fait?
C'eſt ainſi que l'Oiſeau contre l'Abbé s'excite.

Mais comme l'éclat le perdroit;
Il ſe ſurmonte, & plus qu'il ne voudroit,
Avec lui boit, mange, & folatre.
L'Abbé folet, qui l'idolatre,
Avec lui boit, mange, & folatre auſſi,
L'un, non de bon cœur, l'autre, ſi.
Sou de manger & rire,
De ſon côté chacun tire;
L'Abbé, pour écrire, ou lire,
Monte en ſa chambre tout droit,
Où Barbedor l'attendoit.
Notre ſonge creux ſe retire
En un coin de ſa cage un peu ſombre, & là void
Quel ſtratageme, ou quel endroit
Lui facilitera ſa fuite,
Mais voiant ſa Cage conſtruite
D'un fil d'Archal, & ſi gros, & ſi dru,
Que la tête paſſée y laiſſeroit le cu,
La force n'y peut rien? uſons de ſtratageme,
Dit-il, je ſai que l'Abbé m'aime;
Faiſons ſi bien par nos beaux dis
Qu'il nous faſſe tous les Jeudis
Avec lui manger à ſa table,
Et quand l'occaſion nous ſera favorable,
Par la fenetre adieu vous dis.
Il avoit du credit ſur l'eſprit de ſon maître,
Et ſur ſa table alors on ouvroit la fenetre.
L'Hiſtoire poſitivement
Marque que c'étoit juſtement
Dans le fort de la Canicule.
Juſqu'au premier Jeudi le captif diſſimule.
Ce Jeudi, l'Abbé vient au Regale, & l'Oiſeau
Dit qu'il n'eſt pas bien dans ſa peau.
L'Abbé pâle & tranſi veut en ſavoir la cauſe.
Il n'eſt pas bon pour la ſanté

De

De vivre en cage toujours cloſe
Lui répond notre Oiſeau futé,
Si vous aviez pour agreable,
Que les Jeudis ſur votre Table.
J'allaſſe, pourſuit-il, bequeter votre pain;
Dans votre Gobelet tater de votre vin,
Et grignoter ſur votre aſſiete!
Je jouirois toujours d'une ſanté parfaite.
L'Abbé donne dans le panneau;
Ouvre la porte de la cage;
En tire bonnement l'Oiſeau;
Le porte à ſa table, où le potage
Déja les attendoit tous deux.
Là l'Oiſeau ſe gorgeant de ſes mets ſavoureux,
Afin d'avoir meilleur courage
D'executer ſon deſſein hazardeux,
Et pour le cacher davantage,
Lui fait interrompant à tout coup ſon ramage,
Cent petits contes crouſtilleux,
Et cent petits ſauts perilleux
Entre la poire & le fromage,
Tantôt ſur ſon épaule, & tantôt ſur ſon doigt.
Enfin prenant le tems qu'il boit,
Il prend l'eſſor & gagne la fenetre;
En vous remerciant mon maître.
A ces mots le maître interdit
D'une voix flatteuſe l'appelle.
Mais ſerviteur. Point de nouvelle,
Dit l'Oiſeau, ce n'eſt plus le tems.
Tout va chez vous par ecuelle,
Et tous vos mets ſont frians;
Vous m'aimez, mais bagatelle,
Il n'eſt que la clef des chams.
Non, non: Ce n'eſt point-là la raiſon ſinguliere
Qui te fait me quitter ainſi,

Petit ingrat! repart l'Abbé transi,
Et d'un ton radouci,
Pour l'amuſer, tandis que la Bruiere,
Son Valet eſt allé le prendre par derriere.
Monſieur répond l'Oiſeau, non, je ne ſors d'ici;
Que pour la raiſon que voici,
Vous vivez à votre maniere;
Je veux vivre à la mienne auſſi.
Ainſi dit, ainſi fait, & gile.
Le Valet ſe donnoit une peine inutile,
L'Oiſeau s'en defioit, & pendant ſon diſcours,
Comme on dit il avoit toujours
Un œil au Champ, l'autre à la Ville.
Si quelque demi-ſat, ou demi-bel eſprit
Soutient, pour ſe mettre en credit,
Que le maſque de cette Fable
Cache une hiſtoire veritable,
La choſe, à dire vrai, n'eſt pas inſoutenable,
C'eſt ce que de tout tems l'on fit.
Mais auſſi s'il n'eſt vrai, qu'à cauſe qu'il le dit,
Et que la choſe eſt vrai-ſemblable,
C'eſt un fondement fort petit,
Pour la tenir inconteſtable.
Pour vous, dont le bon ſens eſt du tout impeccable,
Ce que vous en direz ſeroit ſans contredit.
La Princeſſe l'a dit, diroit-on, il ſuffit.
Mais il m'importe peu ſi le peuple y ſouſcrit;
Qu'il en juge à ſon gré, j'y conſens, ſi ma Fable
Lui profite, & vous divertit.

D'UN CROCODILE, ET D'UN RAT D'EGIPTE.

UN Rat aiant aperçu au bord du Nil un Crocodile, contre qui il avoit du chagrin, il l'aborda, & il s'offrit de lui netoier ſes dents, & de lui ôter quelque piece de chair qui pouvoit l'incomoder. Le Crocodile, qui ne ſe doutoit de rien, y conſentit, & il ouvrit ſa gueule, dans laquelle ce petit animal s'élança auſſitôt, & il lui rongea ſi bien les entrailles, qu'il ſe vid pleinement vangé des inſultes qu'il en avoit autrefois reçues.

Il ne faut jamais trop ſe fier à un ennemi reconcilié.

Charle le Guerrier Duc de Bourgogne perdit la journée & la vie devant Nanci, pour s'être trop fié

au Comte Nicolas Campobache Neapolitain refugié qu'il avoit autrefois humilié.

Le Rossignol.

UN Rossignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuié du même ramage
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voisine une jeune Linotte
Qui d'un Fluteur expert recevoit des leçons;
Et qui du flageolet imitant tous les sons,
Sembloit avoir appris jusqu'à la moindre notte.
Le Rossignol persuadé
Qu'à ses vastes clartez rien n'étoit difficile,
Apprit grossierement un ramage guindé,
Et de tous les Oiseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel
Par son imprudence extreme,
Que dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel.
Dez qu'il vouloit siffler, on le sifflioit lui-même.

D'un

D'UN RINOCEROT, ET DES ELEPHANS.

DEs Elephans s'étant atroupez, attaquerent un Rinocerot, qu'ils vainquirent après un long & ſanglant combat. Les Elephans lui demanderent, pourquoi il n'avoit pas pris la fuite, plutot que de s'être expoſé contre tant d'ennemis à la fois? Fuir, leur dit-il? celà eſt digne de vous, qui n'avez pas d'honneur, mais pour moi, j'aime beaucoup mieux mourir en combatant genereuſement, que de ſauver ma vie par une ſi lache action.

Il faut mépriſer la vie, quand on ne la peut conſerver, qu'au dépens de ſon honneur.

Le Duc de Parme au Siége d'Audenarde, ne voulut jamais faire reculer ſa table d'improviſte dreſſée ſur

ſur des Tambours, quoique toute enſanglantée de la mort des Aſſiſtans, pour ne pas donner aux Rebelles la gloire d'avoir fait retirer d'un pas un ſi grand General.

L'Alouette et ses petits, avec le Maitre d'un Champ.

NE t'attens qu'à toi ſeul, c'eſt un commun proverbe.
Voici comme un Eſope le mit
En credit.
Les Alouettes font leur nid.
Dans les bleds, quand ils ſont en herbe!
C'eſt à dire environ le tems
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monſtres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux chams.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laiſſé paſſer la moitié d'un printems,
Sans gouter le plaiſir des amours printanieres.
A toute force enfin elle ſe reſolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclorre;
A la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour murs, avant que la nitée
Se trouvat aſſez forte encor
Pour voler & prendre l'eſſor,
De mille ſoins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ſes enfans
D'être toujours au guet & faire ſentinelle.
Si le poſſeſſeur de ces champs
Vient avecque ſon fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien; ſelon ce qu'il dira,
Chacun de nous decampera.

Sitot

Sitot que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont murs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant sa faucille
Nous vienne aider demain dez la pointe du jour.
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: il a dit que l'Aurore levée
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que celà, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encore de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soiez gais, voilà dequoi manger.
Eux repus, tout s'endort; les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette a l'essor, le maitre s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur des amis si negligens,
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais,
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure....
Non mes enfans, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiéme fois le maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien celà, mon fils, & savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dez demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court; & nous acheverons

Notre

Notre moiſſon quand nous pourrons.
Deslors que ce deſſein fut ſû de l'Alouette,
C'eſt ce coup qu'il eſt bon de partir, mes enfans.
Et les petits en même tems
Voletans, ſe culeburans,
Delogerent tous ſans trompette.

D'UN CHASSEUR, ET D'UN CHEVREUIL.

UN Chaſſeur après avoir longtems pourſuivi un Chevreuil, le pouſſa enfin au ſomet d'une montagne, d'où il lui étoit impoſſible de ſe ſauver. Cet animal ſe voiant réduit à cette extremité, demanda cartier au Chaſſeur, qui n'en voulut rien faire; le Chevreuil deſeſperé, ſe precipita auſſitot ſur cet inhumain avec tant de violence & d'impetuoſité, qu'il le fit perir avec lui.

Il faut faire un pont d'or à ſon ennemi, & ne le jamais trop pouſſer.

DE L'ANE QUI EUT TROIS MAITRES.

UNe Bourique... étoit avec un premier Maitre,
Auſſi bien qu'elle pouvoit être.
Un bon-homme de Jardinier
Qui la rouoit un peu ; mais l'injure eſt petite.
Sa peine étoit quant au reſte réduite
A porter tous les jours au marché le panier.
Loin de ſe contenter de ſa peine legere ;
Elle pria les Dieux de changer ſon Deſtin ;
Et le Ciel qui voulut exaucer ſa priere,
La fit paſſer dans un moulin.
Elle y mangeoit du ſon & portoit la farine ;
Mais ſous le poids du blé pliant ſa maigre echine,
Elle fit mille vœux, braiant avec éclat
Pour changer encore ſon état.
Un jeune poſtillon fut donc enfin ſon Maitre,
Qui pour d'étrangeres amours,
Aux dépens de ſon dos galopant tous les jours,
De chardons la faiſoit repaitre.
C'eſt donc de pis en pis & contre mon ſouhait,
Dit la triſte Bourique, en ſecouant ſa tête,
Je vois bien qu'une vieille bête
D'un jeune Poſtillon ne fut jamais le fait.

D'UNE

D'UNE DEMOISELLE, ET D'UNE CIVETTE.

UNe jeune Demoiſelle nourriſſoit avec plaiſir, & faiſoit toutes ſes delices d'une Civette à qui elle donnoit une grande liberté. Il arriva qu'elle voulut paroître dans une aſſemblée, & qu'elle eut beſoin de muſc pour ſe parfumer; elle en demanda à cet animal ingrat & méconnoiſſant; qui lui en refuſa abſolument. Cette malhonneteté toucha cette Demoiſelle ſi ſenſiblement, qu'elle la fit enchainer à l'heure même, & qu'elle l'obligea par ce mauvais traitement, à lui en donner plus qu'elle n'en voulut.

C'eſt être bien ſage que d'accorder de bonne grace, ce qu'on peut nous oter par la force.

L'AL-

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Allouette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epouſa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un ſou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconſtance,
Qu'il muguetroit les Fleurs, & les pouſſoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ſes vœux, ni ſa flame:
Cependant ſa pauvre femme
Avoit diſette de tout.
Elle connut bientot, quoi que trop tard pour elle,
Que lors qu'on veut s'unir pour juſques au tombeau,
Un Epoux inconſtant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.

D'UNE LICORNE, ET D'UNE HUPE.

UNe Licorne vantoit à une Hupe, l'eſtime que tous les grands Seigneurs faiſoient de ſa blancheur, & de la beauté de ſa corne, qu'ils plaçoient dans leurs treſors; la Hupe en convint, mais non pas pour celà, qu'elle voulut lui ceder puiſque tous ces avantages de la nature, dont elle faiſoit tant de vanité, ne ſervoient qu'à lui procurer la mort, au lieu que la Hupe jouiſſoit d'une agreable liberté, qui n'étoit enviée de perſonne.

Les riches craignent tout, & les pauvres ne craignent rien.

Un Janiſſaire étranglant un riche Baſſa, dont le Sultan ſe défaiſoit afin de s'enrichir de ſes dépouilles,

les, dit à ce malheureux, que sa vie auroit été en plus grande assurance, s'il eut été un pauvre Janissaire comme lui.

Le Chene et le Roseau.

Le Chene un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature,
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête:
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les raions du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon; tout me semble Zephir.
Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des roiaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie & ne romps pas; vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Resisté sans courber le dos?
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'Orison accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nort eut porté jusques-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon; le roseau plie:

Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il deracine
Celui de qui la tete au ciel étoit voiſine,
Et dont les piez touchoient à l'Empire des morts.

D'une Grenouille, et d'un Rat.

DAns une ſanglante guerre qu'eurent les Rats, & les Grenouilles, il y en eût une qui prit un Rat priſonnier à qui elle promit bon quartier, & comme il falloit qu'elle paſſât une riviere pour réjoindre ſa troupe, elle le chargea ſur ſon dos, mais cette parjure ne fut pas plutot au milieu de l'eau, qu'elle ſe ſecoua avec beaucoup de violence, à deſſein de noier le Rat, qui ſe tient ſi fort attaché à elle, qu'il lui fut impoſſible de s'en défaire. Cette reſiſtance donna le tems

tems à un Milan qui voioit de loin leur debat, de fondre ſur eux & d'en faire curée.

Les grands ſont toujours leur conte des querelles des petits.

LE PETIT POISSON ET LE PESCHEUR.

PEtit poiſſon deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lacher en attendant,
Je tiens pour moi que c'eſt folie;
Car de le rátraper il n'eſt pas trop certain.
Un carpeau qui n'étoit encore que fretin
Fut pris par un Peſcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voiant ſon butin;
Voilà commencement de chere & de feſtin;
Mettons-le en notre gibeciere.
Le pauvre carpillon lui dit à ſa maniere.
Que ſerez-vous de moi? je ne ſaurois fournir
Au plus qu'une demi bouchée.
Laiſſez-moi carpe devenir:
Je ſerai par vous repeſchée.
Quelque gros Partiſan m'achetera bien cher:
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peutetre encore cent de ma taille
Pour faire un plat: Quel plat? croiez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille? & bien ſoit, repartit le Peſcheur;
Poiſſon mon bel ami, qui faites le Preſcheur;
Vous irez dans la poëſle, & vous avez beau dire;
Dez ce ſoir on vous fera frire.
Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras,
L'un eſt ſur, l'autre ne l'eſt pas.

D'une Fourmi, et d'une Cigale.

UNe Cigale voiant en hiver une Fourmi, qui avoit bonne proviſion de vivres, s'aprocha d'elle, & elle lui demanda quelques grains de bled. La Fourmi dit à la Cigale, qu'elle devoit en faire amas comme elle, pendant l'eté. Je chante alors, répondit la Cigale, hé bien, dit la Fourmi, ſi tu as chanté l'eté, je te conſeille de bien danſer l'hiver.

Il faut travailler dans les beaux jours, ſi nous voulons éviter les incommoditez de l'arriereſaiſon.

Une jeuneſſe faineante eſt ordinaire une vieilleſſe miſerable.

Du

DU SINGE ET DU CHAT.

REveur, le nez au feu, le cul ſur une chaiſe,
Un Singe voioit dans la braiſe
De gros Marons rotis & propres à gruger.
Il vouloit en tater, & d'une ame inquiette
N'ignoroit pas quel étoit le danger.
De les tirer ſans baton ni pincette.
Reſolu d'en avoir, il voit que dans un coin,
Dormoit un Chat d'Eſpagne à petite cervelle,
L'occaſion, dit-il, ne fut jamais plus belle,
Et ce Chat peut fournir ſa patte à mon beſoin,
Alors d'une douce parole,
Il l'aborde, l'eveille, & ſi bien le cajole,
Que le fat conſentit à tout ce qu'il voulut.
Il le prend dans ſes bras, le ſerre, le garote;
Et grillant ſa patte idiote,
S'en ſert pour arriver juſtement à ſon but.
Le Nigaut qui ſe brule, eſt fort mal à ſon aiſe;
Mais malgré tous ſes cris, le Singe ſcelerat
Tire les Marons cuits du milieu de la braiſe,
Les epluche, les mange, & ſe mocque du Chat.

D'UNE FOURMI ET D'UNE MOUCHE.

UNe Mouche inſulte une Fourmi, ſur ſa maniere de vivre baſſe & rampante, pendant qu'elle étoit chez les Rois, & dans tous les plus magnifiques repas. La Fourmi répondit à tous ſes reproches, qu'elle étoit contente de ſon ſort, qu'une demeure ſûre, & arretée lui plaiſoit mieux qu'une vie inconſtante & vagabonde, & que les grains de bled, & l'eau des fontaines, lui ſembloient d'auſſi bon gout que les mets les plus delicieux. Que la Fourmi n'étoit redevable qu'à ſon travail, au lieu que la Mouche étoit incommode à tout le monde.

Une fortune mediocre, & bien reglée, eſt préférable à une abondance inquiete, & ſujette à mille dan-

LE TORRENT,

OU L'HUMEUR MELANCOLIQUE, ET LA GAILLARDE.

Il avoit plû toute la nuit,
Et d'une prochaine montagne
La pluie, en tombant à grand bruit,
Avoit fait d'un ruiſſeau rodant par la campagne,
Un torrent, & ce qui s'enſuit.
C'eſt à dire, qu'en ſon ravage,
Ce torrent, n'aguere ruiſſeau,
Avoit mis le Pont à-vau l'eau,
Qui d'un village à l'autre étoit le ſeul paſſage,
Tibaut prié de noce au villâge voiſin,
On y marioit ſon couſin,
Dez la pointe du jour deniche, marche, & treuve
En place du ruiſſeau, torrent, riviere, ou fleuve,
Point de pont, point d'endroit à le franchir d'un ſaut;
Donc, point de noce pour Tibaut.
Quoi? dit-il, en grattant ſa tête,
Sans moi ſe paſſera la fête?
Et cependant par un torrent morgué
Je n'en verrai que la fumée?
Il en aura menti, morgué,
Et la fête ſera chommée.
Ce deſſein pris il cherche un gué.
Il falloit paſſer à la nage,
Tibaut le pouvoit ſans danger,
Dira quelqu'un, l'Auteur devoit bien y ſonger.
Auſſi l'ai-je fait, mais l'adage,
Qu'il faut ſuivre, m'apprend qu'il ne ſavoit nager
Que dans le marre du village;
Marchant donc le long du rivage,
Il trouve un endroit où l'eau dort,

Où l'eſpace eſt étroit de l'un à l'autre bord.
Eſtimant cet endroit gueable,
Il ſe dechauſſe, entre, & le pauvre Diable
Au premier pas rencontre un trou,
Et ſe void dans l'eau juſqu'au cou.
Un pas ſi dangereux l'arrête, & l'intimide:
Il s'en tire, & plus bas trouvant un autre endroit,
Le ſonde d'un baton, & voit
L'eau moins creuſe, mais plus rapide,
Il s'enhardit, & ſuit ſon baton qui le guide,
Et malgré la rapidité,
Le voila de l'autre coté,
Sain & ſauf, & Dieu ſçait la joie.
Là rechauſſant l'un de ſes bas,
Ou d'un ſoulier chauſſé reſerrant la coroie,
On conte qu'il diſoit tout bas;
Abime croupiſſant! tu ne m'y retiens pas;
L'endroit, où l'on ſe noie,
Eſt celui qui le moins menace du trépas.
Vive l'humeur goguenarde,
Il y fera toujours bon,
Ne te fais point compagnon
D'une humeur toujours ſongearde,
Qui te portera guignon.
Ainſi le gai Lubin ſur cette molle herbette,
Dance aux chanſons de ma muſette,
Tandis que Guillot le ſournois,
Autrement dit, la Lime ſourde,
Vient par derriere en tapinois
Boire tout le vin de ma gourde.
Selon mon ſens, voici le fruit,
Qu'on peut tirer de cette Fable;
L'ennemi le plus redoutable
N'eſt pas toujours celui qui fait le plus de bruit.

Plus

Plut au Ciel, dit Ceſar, que Brute & que Caſſie,
Fuſſent ces deux gros gaillards-là,
Parlant d'Antoine & de Dolabella,
Je craindrois bien moins pour ma vie.

D'UNE POULE, ET D'UN MILAN.

UN Milan, qui avoit fait pendant ſa vie une guerre mortelle aux autres oiſeaux, ſe ſentant malade, reduit à la derniere extremité, appella une poule qu'il vid paſſer, & il la pria de vouloir aller demander aux Dieux le retour de ſa ſanté. J'irai bien plutot les prier qu'ils te donnent une pronte mort, répondit cet animal, puiſque ma ſureté, & celle de mes Pouſſins en dépendent entierement.

Ceux qui paſſent leur vie à perſecuter les autres,

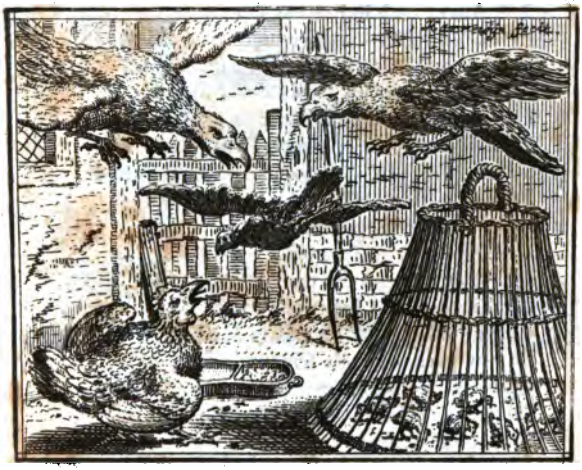
tres, trouvent peu d'amis & de secours dans leurs besoins.

Le Lievre et les Grenouilles.

UN Lievre en son gîte songeoit,
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui le Lievre se plongeoit:
Ce animal est triste, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux:
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle?
Je croi même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Lievre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fievre.
Le melancolique animal
En revant à cette matiere
Entend un leger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang:
Grenouilles, aussitot, de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! ma presence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp?

Et

Et d'où me vient cette vaillance?
Comment des animaux qui tremblent devant moi!
Je ſuis donc un foudre de guerre.
Il n'eſt, je le voi bien; ſi poltron ſur la terre,
Qui ne puiſſe trouver un plus poltron que ſoi.



D'UNE POULE, ET DE SES POUSSINS.

UNe Poule aiant aperçu des oiſeaux de proie, qui vouloient lui ravir ſes pouſſins, elle les fit entrer le plus vîte qu'elle put ſous un grand pannier d'ozier qu'elle trouva à ſa bienſeance, leur commandant très-expreſſément de n'en pas ſortir; après quoi elle ſe mit de ſon coté en defenſe, & elle s'opoſa avec tant de courage à la violence de ces oiſeaux, qu'ils furent obligez de ſe retirer ſans avoir pu emporter aucun de ſes pouſſins. La

La prudence & la ſage conduite des peres & des meres, empechent bien ſouvent la perte de leurs enfans.

L'ENFANT ET LE MAITRE D'ECOLE.

DAns ce recit je prétens faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa choir,
En badinant ſur les bords de la Seine:
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva
Dont le branchage, aprez Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule:
Par cet endroit paſſe un Maitre d'Ecole.
L'enfant lui crie, au ſecours, je peris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contretems s'aviſe
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voiez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe!
Et puis prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!
Aiant tout dit il mit l'enfant à bord.
Je blame ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pedant,
Se peut connoitre au diſcours que j'avance:
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Createur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que ſonger
Aux moiens d'exercer leur langue.
Hé mon ami, tire-moi de danger;
Tu feras après ta harangue.

D'un

D'UN EPERVIER, ET D'UN ROSSIGNOL.

UN Roſſignol offrit à un Epervier qui venoit de le prendre, d'emploier entierement à ſon ſervice, la vie qu'il lui demandoit. L'Epervier à ces offres lacha un peu ſes ſerres, s'informant à quoi il pouvoit lui être utile? Je ſai, répondit le Roſſignol, mille petites chanſons, dont je te divertirai agreablement. Celà n'eſt pas pour le preſent de mon gout, s'écria l'Epervier, en le déchirant par morceaux, car je n'aime la muſique qu'aprez avoir bien mangé.

L'utile eſt preferable au plaiſir.

La Mort et le Bucheron.

UN pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot auſſi bien que des ans
Gemiſſant & courbé marchoit à pas peſans;
Et tachoit de gagner ſa chaumine enfumée;
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bat ſon fagot, il ſonge à ſon malheur:
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde?
En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos;
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impots,
Le creancier, & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort; elle vient ſans tarder;
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere.
Le trepas vient tout guerir;
Mais ne bougeons d'où nous ſommes:
Plutot ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

D'UN CORBEAU, ET D'UN SCORPION.

UN Corbeau écraſa un Scorpion, qu'il tenoit dans ſon bec, ſans qu'il put être porté par toutes ſes remontrances, à lui laiſſer la vie. Le Scorpion le voiant inflexible, & qu'il falloit mourir, courba ſa queue, & il piqua le Corbeau au cou ſi vivement, que le venin ſe répandant auſſitot par toutes les parties de ſon corps, il fut contraint de tomber mort ſur la place.

C'eſt être bien temeraire, que d'attaquer un plus méchant que ſoi.

Du Loup, et du Renard.

UN vieux Loup à dent meurtriere,
Avoit jadis une taniere,
Qu'un Renard son voisin convoitoit ardemment
Et qui fit tant qu'à sa priere.
Ce Loup la lui legua par un bon Testament.
Ce legs fait, il tomba malade.
Le Renard s'efforçoit par mille petits soins,
Comme un franc donneur de cassade,
De s'offrir à tous ses besoins.
Le Loup deçu fut si peu sage,
Qu'il lui dit d'aller au Village
Chercher un Medecin qui put le soulager;
Mais le perfide legataire,
Par un QUI PRO QUO volontaire,
Au lieu du Medecin fit venir le Berger,
Qui pour vanger le tort qu'il avoit pu lui faire,
Assommant le Loup sans quartier,
Fit passer sa taniere au joieux heritier.

DES COQS, ET D'UNE PERDRIX.

LEs Coqs d'une baſſecour aiant aperçu une Perdrix nouvellement venue, la bequeterent avec tant de fureur qu'ils la mirent au deſeſpoir; quelque tems aprez, ils s'entrequerelerent, & ils s'acharnerent ſi fortement les uns contre les autres, qu'ils ſe mirent tout en ſang. Cette guerre domeſtique remit un peu la Perdrix, voiant qu'ils n'avoient pas plus d'humanité entre eux, quoi qu'élevez enſemble, que pour elle qui étoit étrangere.

Il ne faut guere attendre de courtoiſie, & d'humanité de brutaux.

L'HIRONDELLE AMOUREUSE,

OU LE SIMBOLE DANS L'AMOUR.

ON me contoit un jour d'une jeune Hirondelle,
D'eſprit & de corps auſſi belle,
Qu'on puiſſe jamais voir Oiſeau,
Qu'elle aimoit un jeune Etourneau,
Beau de corps, & d'eſprit comme elle,
Quoique leur amour fut nouveau,
Maint tête à tête, & maint Cadeau
Avoient fait en un mois, qu'une ardeur mutuelle
Redoit les cœurs unis de ce couple ſi beau,
Et l'Himen les preſſoit d'allumer ſon flambeau.
L'Hirondelle ſage & ſincere,
Et craignant de l'amour toujours quelque panneau,
Avant que de paſſer à l'amoureux miſtere;
Voulut prendre avis de ſa mere,
Une mere aviſée, & dont le jugement
Jamais en rien ne ſe dément;
Une mere enfin ſans ſeconde,
Pour conſeiller, & connoitre ſon monde.
Je ne demande pas mieux,
Repond cette ſage mere,
Et je vois comme toi, que c'eſt bien ton affaire;
Mais je ne te ſaurois taire.
Un defaut qui me ſaute aux yeux;
Pour un jeune Etourneau s'il eſt ſi ſerieux,
Qu'en pretens-tu faire,
Quand il ſera vieux?
Ma mere, un peu de ſageſſe,
Répond la fille, ſied bien,
A l'imprudente jeuneſſe;
Et l'importun caquet de la froide vieilleſſe,

Qui

Qui n'aime qu'à dormir & n'eſt plus bonne à rien,
Ne cauſa point un moment d'allegreſſe.
Defions-nous d'un feu, qui ne fait que de naitre,
Qui peut s'éteindre ainſi qu'il a pu s'allumer,
Repart la mere, il faut connoitre,
Comme on dit, avant que d'aimer.
Et pour t'inſtruire enfin de tout ce qui m'en ſemble,
Il n'aime que l'Hiver, tu n'aimes que l'Eté,
Dans cette contrarieté,
Tous rompriez bientôt enſemble,
Mais enfin ſi tu viens à manquer l'Etourneau,
Le Hibou, le Plongeon, l'Epervier, le Corbeau,
N'attendent que ton choix; quoi! le Hibou ma mere?
Oui ſans doute, ma fille, & tu ne peux mieux faire?
Jamais Oiſeau ne ſera mieux ton fait.
Aprez un long ſervice, aprez vint ans de peines.
Sur l'hotel de ville d'Atenes,
Tant qu'il vivra Pallas lui fait mille livres de rente,
Il a de plus mille ecus d'argent net,
Trois bons emplois.... En eut-il trente,
Helas! ma mere, il eſt ſi laid!
D'ailleurs, en puis-je être contente?
Ne regardons point l'interet,
J'ai vint ans, il en a cinquante:
Treve du Hibou, s'il vous plait:
Fi! d'un vilain Oiſeau, dont la face épouvante:
Fi! d'un funebre Oiſeau, que la mort toujours ſuit:
Fi! d'un lugubre Oiſeau; qui tranſit quand il chante.
Fi! d'un Oiſeau maudit, que nul Oiſeau ne hante.
C'eſt un paiſible Oiſeau, qui n'aime point le bruit,
Repond la mere, & la fille replique,
Qui n'aime point d'Oiſeau ſi pacifique?
Enfin de notre Himen quand verrions nous le fruit?
Jugez de nos humeurs quelle eſt la ſimpatie?
Vous même m'avez avertie

Qu'il en faut, avec lui je ſerois bien bien lottie,
Je vole tout le jour, & lui toute la nuit.
Autre raiſon ſans repartie :
On m'a juré qu'on l'avoit vu
Jadis dans Atenes vetu.
D'un juſtaucorps de couleur bleue,
Et portant à Pallas la queue ;
On jure que ſouvent en je ne ſai quel lieu,
Tandis qu'avec elle
Je ne ſai quel Dieu
Tête à tête, & de nuit jouoit de la prunelle,
Le vigilant Oiſeau faiſoit la ſentinelle.
Voilà ce que me dit de lui
L'autre jour notre ami ſincere.
Tout celà, direz vous, n'eſt pas ſi grande affaire ;
On n'y regarde pas de ſi prez aujourd'hui.
Paſſons, lui repartit la mere ;
Que dis tu du Plongeon ? ſera-t-il econduit ?
Ma mere ! En bonne foi vous vous moquez du monde.
Cet aquatique Oiſeau nullement ne me duit.
Que faire d'un mari, dont l'humeur tient de l'onde,
Qu'il habite, & qui l'a produit ?
Avec lui veut-on prendre
Quelque innocent deduit ?
Se plongeant à tout coup, on ne ſait où l'attendre,
Et rarement on en jouit.
Au milieu de l'ardeur d'un amour le plus tendre,
Le bizare s'evanouit.
Ainſi point de Plongeon. Une humeur ſi legere
Ne me ſera jamais de rien.
Je m'en rapporte à vous, ma mere,
Sans un ſur ordinaire,
Le menage en va pas bien.
Le Corbeau te plaira ſans doute ?
Ma mere, volontiers je le vois & l'écoute ;

Et

Et j'aime assez son entretien,
Mais autre Oiseau d'Hiver, & de qui la pitance
Semble ne se fonder que sur la Providence,
Dont son ventre souvent reçoit mortel echec.
De plus, Oiseau glouton, & qui ronge, & qui mange.
Jusqu'à mettre les os d'une charogne à sec;
* A qui l'encens enfin d'une vaine louange
Feroit souvent tomber le fromage du bec.
Ainsi de vivre heureuse un jour, point d'assurance;
Ainsi point de Corbeau. L'Epervier, que je pense,
N'est pas Oiseau, ma fille, assez hupé pour toi.
Ah! ma mere pardonnez-moi.
Avec tout Oiseau de rapine
On fait toujours bonne cuisine.
La conscience y trempe un peu;
Mais baste, pourvu que l'on fasse
Toujours bonne chere, & grand feu.
Nous irons tous deux à la chasse,
Car tous deux nous chassons de race.
Il ira prendre aux chams Faisan, Caille & Perdrix,
Et moi je gauberai des mouches au logis.
En celà nos humeurs ont assez de simbole;
Tout autre interet est frivole.
C'est le premier qu'il faut envisager,
Quand sous le joug d'Himen on veut nous engager,
Sans simbole d'humeur, ma mere! quel menage?
Quel enfer, que notre maison?
Sans simbole, en un mot, cordeau, hache & poison,
Chez nous sont bientôt en usage.
Sans doute, ma fille a raison:
Ne parlons donc point d'avantage.
Ma fille! tu le veux ainsi,
Et moi je le veux bien aussi.

* Fable du Corbeau & du Renard.

A peu de jours de là l'Epervier eut la fille ;
Et conſience à part, ce fut toujours entre eux
Une ſi grande paix, qu'en nulle autre famille
On ne remarquoit point de couple plus heureux.
Filles à marier, voici votre leçon ;
Jamais vous n'en verrez une bien aſſortie,
Qui cherchera dans un garçon
Plus de bien, que de ſimpatie.

D'UN HOMME, ET D'UNE POULE.

UN homme avoit une poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf de fin or. Cet imprudent croiant de s'enrichir tout d'un coup, & de trouver dans le ventre de cette bête, une mine de ce precieux metal, s'aviſa ſottement de la tuer ; il s'en ré-

répantit ſur le champ, en voiant que par ſa folie, & par ſon inſatiable convoitiſe, il avoit perdu ſon bien, & ſes eſperances.

Pour trop vouloir, l'on perd bien ſouvent tout.

Du Loup et de la Tete.

UN Loup qui raiſonnoit, ſans doute, moins en Bête
Que ne font entre nous quantité de Cerveaux,
Entrant chez un Sculpteur, parmi cent bons morceaux,
Attacha ſes regards ſur une belle Tête.
Non content de la voir; dans le même moment
Il porte ſa patte ſur elle,
La roule; & la trouvant ſans voix, ſans mouvement,
Je mépriſe, dit-il, la Tete la plus Belle,
Et ſes attraits pour moi n'ont rien qui ſoit charmant,
Quand je la trouve ſans cervelle.

D'UNE CICOGNE, ET D'UN PAISAN.

UNe Cicogne donna malheureuſement dans les filets qu'un Païſan avoit tendus pour prendre des oiſeaux, qui venoient ravager ſes terres ; ſe voiant priſe elle demanda quartier au Païſan ; en lui remontrant qu'elle n'étoit pas venue pour lui cauſer aucun dommage, puiſqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains. Le Laboureur plus ſenſible à ſa perte, qu'aux raiſons de ce miſerable, lui ota la vie comme aux autres, ſans vouloir l'entendre davantage.

Il eſt très-dangereux de ſe trouver en mauvaiſe compagnie.

La compagnie de Frangipani a perdu Nadaſti & Cerin.

La Lice et sa Compagne.

Une Lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent,
De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque tems sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.
Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combatre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientot pris quatre.

D'UN AUTRUCHE, ET D'UN ROSSIGNOL.

UN Autruche, & un Roſſignol s'étant rencontrez, tomberent auſſitot ſur les avantages qu'ils croioient avoir l'un ſur l'autre. L'Autruche étala la beauté de ſon plumage, qui ſervoit à l'ornement & à la magnificence des Rois. Le Roſſignol en demeura bien d'accord, mais non pas pour celà, que ce plumage fut comparable à ſa voix douce, & melodieuſe, qui charmoit tout le monde. Aprez quoi elle s'envola, ſans vouloir entendre plus longtems les impertinences de l'Autruche.

Les biens de l'eſprit, ſont préférables à ceux du corps.

DU SINGE ET DE SES PETITS.

JUpiter convoquant un jour les Animaux,
Les fit ranger en ſa preſence,
Et promit recompenſe
A qui lui produiroit des Enfans les plus beaux.
Chacun ſe crut fort belle Bête,
Le Renard par ſa queue, & le Cerf par ſa tête,
Le Chien camus par ſon muzeau,
L'Elephant par ſes dents, le Chameau par ſa boſſe,
Le Lion par ſes cris, le Tigre par ſa peau,
Et le gros Cheval de caroſſe
Par ſa croupe s'eſtimoit beau.
Paſſe, dit Jupiter. Mais quand il vit la race
De la vieille & laide Guenon,
Qui le prenant d'un plus haut ton,
De ſes petits marmots lui vantoit la grimace.
Avec ces laids enfans tu crois donc triompher?
Dit-il, pour ces magots ton amour eſt extrême;
Mais pour t'en châtier je veux que tu les aime
Juſqu'à les étouffer.

De Jupiter, et d'une Abeille.

UNe Abeille offrit ſon miel à Jupiter. Jupiter lui promit pour reconnoître une action ſi pieuſe, de lui accorder ce qu'elle ſouhaiteroit de juſte, & de raiſonnable. La mouche lui demanda à l'heure même, la force de bleſſer mortellement ceux qui ravageroient ſes ruches. Jupiter lui fit voir qu'il ne pouvoit entériner ſa requête, ſans qu'elle laiſſat ſon aiguillon dans le corps de ſes ennemis, ce qui ſeroit lui oter la vie, au lieu de la recompenſer, & à lui oter l'occaſion de rendre la juſtice qu'il devoit aux hommes.

La vengeance ne plaît pas au Ciel, & c'eſt mal raiſonner, que de vouloir le rendre complice, de nos mauvais deſſeins.

Du Phenix, de l'Aigle et de l'Escarbot.

L'Eſcarbot fort vilaine Bête
Crevant d'ambition, & las de vivre en paix
Dans le bourbier de ſes marais,
De monter dans les airs ſe mit un jour en tête.
Sans aîle & de ſoi-même il ne pouvoit voler,
Mais il ſçut ſi bien cajoler
L'Aigle ſéduit par ſes amorces,
Que cet Oiſeau, jadis ſi cher aux Dieux,
Lui promit ſon aîle & ſes forces
Pour le porter juſqu'au plus haut des Cieux.
Elevé ſur ſon dos déja d'un vol rapide
On voioit ce ſale animal
Qui fendoit la plaine liquide,
Quand le Roial Phenix, cet Oiſeau ſans égal,
Ne pouvant ſuporter que d'un inſecte avide
Le miniſtre des Dieux ſe fit l'apui ſolide,
Fondit ſur l'Aigle Martial
Pour défendre l'infame Bete,
Cet Aigle ſoutenu de Vautours à miliers,
De Sacres, de Gerfaux, d'Autours, & de Laniers,
Au Phenix preſente la tete:
Mais contre ce Roi des Oiſeaux,
Unique en ſon eſpece, Unique en ſa Puiſſance,
En vain tout ce ramas veut ſe mettre en balance,
On voit par tout voler leurs plumes en morceaux,
L'Aigle tombe lui-même avec ſon arrogance,
Et le vil Eſcarbot qui n'a point d'autre apui,
Tombe aprez lui.

D'un

D'UN PAISAN, ET DES SOURIS.

UN Païſan aiant pris du vin plus qu'à l'ordinaire, mit le feu dans ſa maiſon. Les Souris de ſon domeſtique, qui vivoient aſſez tranquillement avec lui, voulurent ſe ſauver de cet incendie. Le Païſan qui les aperçut ; courut aprez tout ivre qu'il étoit, & les aiant attrapées, ils les jetta dans les flames, en leur diſant, que lui aiant tenu compagnie dans ſa bonne fortune, elles devoient bien en faire de même dans ſon malheur.

C'eſt l'ordinaire des faux amis, que de ſuivre ceux qui ſont dans la proſperité, & que de les abandonner dans la mauvaiſe fortune.

La Chate metamorphosée en Femme.

UN homme cheriſſoit éperdument ſa Chate,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & delicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les foux.
Cet homme donc par prieres, par larmes,
Par ſortileges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du deſtin,
Que ſa Chate en un beau matin
Devient femme, & le matin même
Maître ſot en fait ſa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favori,
Que fait cette épouſe nouvelle
Son hipocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte,
Il n'y trouve plus rien de Chate:
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout
La croit femme en tout & par tout.
Lors que quelques Souris qui rongeoient de la natte
Troublerent le plaiſir des nouveaux mariez.
Auſſitot la femme eſt ſur piez :
Elle manqua ſon avanture.
Souris de revenir, femme d'être en poſture.
Pour cette fois elle accourut à-point ;
Car aiant changé de figure
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il ſe moque de tout, certain age acompli.
Le Vaſe eſt imbibé ; l'étoffe a pris ſon pli.

En vain de ſon train ordinaire
On le veut deſacoutumer.
Quelque choſe qu'on puiſſe faire.
On ne ſauroit le reformer.
Coups de fourche ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres;
Et, fuſſiez-vous embaſtonnez,
Jamais vous n'en ſerez les maitres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

De deux Ecrevices.

UNe Ecrevice blamoit une de ſes petites ; & elle lui reprochoit de marcher ſi mal qu'elle ne faiſoit aucun pas ſans aller à droit & à gauche.

che. Ma mere, lui répondit la fille, montrez-moi comment il faut que je faſſe, & je ſuivrai votre exemple.

Il faut pratiquer ſoi-même, ce que l'on preche aux autres.

LE CERF MALADE,

Ou la grande Alliance nuisible.

UN jeune Cerf, non de race profane,
Mais de la Biche, qu'autrefois
On dit que l'Aulide en ſes bois
Nouriſſoit, conſacrée à la chaſte Diane;
Ce Cerf bleſſé d'un trait, & giſant dans ſon Fort,
Mais giſant au lit de la mort,
Bramoit d'un ton lugubre. Un Daim du voiſinage,
Qui l'ouit en paſſant, vint pour le ſecourir;
Le malade prêt à mourir
Par des accens coupez, & d'un triſte langage,
Lui dit qu'il voudroit bien, avant que de partir
Prendre congé de tout ſon parentage.
Le Daim d'un pied leger part, & court avertir
Tout ce qu'en ſes forets la ſauvage contrée
Nourrit de Biche, & de Cerf, & de Daim.
Le bruit d'un trépas ſi ſoudain
Vole de futaie en futaie.
Par troupeau la famille y vient le lendemain;
Chacun court au remede, & ſur tout au dictame:
Bref tous en ont un ſi grand ſoin,

Qu'en deux jours le choiant juſqu'au moindre beſoin,
Dans une ſaine aſſiete ils remettent ſon ame.
Quand on eſt jeune on revient de bien loin.
Mais en moins de deux jours les plus vertes campagnes,
Prez, Valons, & Montagnes
Manquent à ce grand peuple, & n'offrent à ſa faim
Non plus de vert, qu'on en voit ſur ma main.
Cette famine generale
Fait que chez ſoi chacun detale,
Et le foible convaleſent,
Ne trouve plus à mettre ſous ſa dent.
Pas le moindre brin d'herbe, ou la moindre brouille;
Si bien que retombant à quelques jours de là,
Et mauditſant cent fois ſa nombreuſe famille,
De ce bas monde il s'en alla.

Une trop grande alliance
Eſt nuiſible quelquefois,
Et toujours ſon aſſiſtance
Ceſſe avec notre finance;
Qu'en penſez-vous, mes François?

LE LABOUREUR, ET SES ENFANS.

UN Laboureur avoit des enfans qui vivoient dans une grande meſintelligence. Ils ſe querelloient tous les jours, & quoi qu'il ſçut faire pour les mettre d'accord, il ne pouvoit les empêcher d'en venir aux mains & de ſe battre juſques à ſe mettre tout en ſang. Le bon homme en avoit une douleur extrême. Un jour les voiant plus paiſibles qu'à l'ordinaire, pour profiter de ce moment de tréve qu'ils donnoient à leur animoſité, il ſe fit apporter des verges, & les aiant liées enſemble les preſenta à ſes enfans, & leur dit, que chacun de vous tâche de rompre ce faiſſeau de verges. Ils le prirent tour à tour & eſſaierent inutilement de le rompre. Alors

le Pere délia le faiſſeaux & en donna une verge à chacun d'eux, & leur dit, voïez maintenant ſi vous pourrez en venir à bout, ce qu'ils firent avec beaucoup de facilité. Ce ſage Pere prit de là occaſion de leur dire. Mes enfans vous ſerez invincibles tant que vous demeurerez unis enſemble, mais ſi vous vivez dans la deſunion où vous avez été juſques à preſent, vous ſerez expoſez aux inſultes de vos ennemis, qui viendront facilement à bout de vous.

Les Etats ſe conſervent par la bonne intelligence, & ſe ruinent par la deſunion.

DU SCULPTEUR HABILE ET DU SCULPTEUR IGNORANT.

ON fait avec la même chair,
Suivant le Cuiſinier, bonne ou mauvaiſe ſoupe;
Et le Tailleur ſuivant ſa differente coupe,
Fait l'habit ridicule, ou lui donne un bon air.
Un même mot auſſi que d'un ton diſſemblable
Dit un homme Civil, ou profere un Brutal,
Plaît, ou ſe rend deſagreable
Selon qu'on s'en ſert bien ou mal.
Tout le ſuccès dépend d'un certain ſçavoir-faire
Soutenu par des airs affables, engageans,
Que la Nature ou l'Art donne à certaines gens;
Et tout le mal vient du contraire.
La choſe paroîtra plus claire.
Par l'exemple opoſé de ces deux Artiſans.
Jadis les beaux Arts dans la Grece,
Etoient pouſſez au plus haut point,
La Sculpture ſur tout en force, en hardieſſe,
En genie, en délicateſſe,
Aux autres ne le cedoit point.
Par tout du Ciſeau Grec on vantoit la nobleſſe:

Ce

Ce n'eſt pas que tout ouvrier
Y fût parfait, il eſt en tous Païs des Anes,
On trouve en Juſt-au-corps, en Manteaux, en Soutanes,
Gens à cerveaux paîtris d'un levain fort groſſier,
Qui ne peuvent jamais aprendre leur métier.
L'un c'eſt manque d'atache, & l'autre c'eſt bétiſe,
Celui-ci par orgueil eſt toujours ignorant,
Celui-là par faineantiſe,
Et l'autre diſſipé par ſon eſprit errant.
Ne pouvant ſe fixer à ce qu'il doit aprendre,
Ne fait rien pour trop entreprendre.
Venons au fait. Parmi les Sculpteurs fut Mentor,
Sculpteur d'une ſcience exquiſe,
Lycophron au contraire en avoit peu d'aquiſe,
Et de tous les Butors étoit le plus Butor,
Mais orgueilleux, & tel que le ſont d'ordinaire
Les gens à têre de Baudet,
Ou comme l'eſt au * Catelet
Le gros Meſſire Jean, Juge à preſtance fiere,
Qui croiant tout ſavoir, & ſachant peu pourtant,
Semblable à ces Mulets qui portent la farine,
D'un pas grave, & l'œil haut, marche en homme important,
Et montre à ſa ſuperbe mine
Juſqu'à quel point il eſt de ſoi-même content.
Mais laiſſons-là l'écart & ſuivons notre hiſtoire
Mentor voulut tailler une Divinité,
C'étoit une Venus dans toute ſa beauté,
Car à tailler des Dieux Paiens mettoient leur gloire;
Et Lycophron de ſon coté,
Malgré ſon ignorance & toute ſa rudeſſe,
Entreprit de tailler cette même Déeſſe.
Ils prirent à leur volonté,

* Petite Ville de Picardie.

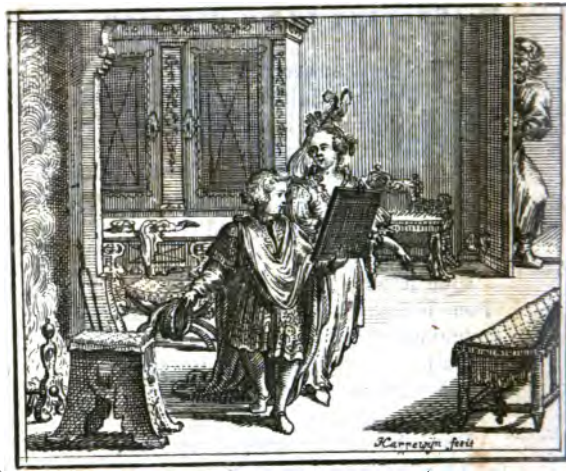
De l'Ile de Paros même Marbre aporté,
De pareille blancheur, de semblable fineſſe,
Mêmes Cizeaux,
Mêmes Marteaux,
Et chacun à l'envi travailla ſur ſa Piéce,
Mentor dans ſon eſprit raſſemblant tous les traits
Qu'il veut donner à ſon Ouvrage,
Et recherchant de l'Art les plus rares ſecrets,
Sur un modele exact compaſſe ſon image.
Sous les coups meſurez du cizeau délicat.
Du Marbre on voit ſortir la Figure naiſſante,
Et tout ce qu'une main ſçavante
Lui peut donner de vif, y brille avec éclat.
Un attrait merveilleux, une noble attitude,
Une tendre douceur s'y mêle à la fierté,
Et l'enſemble accompli n'offre à l'œil enchanté
Rien d'eſtropié ni de rude.
Du dernier coup enfin l'ouvrage eſt achevé,
Et ce chef-d'œuvre heureux de l'art & du genie
Etant aux yeux des Grecs ſur la place élevé,
Tous confeſſent qu'il eſt d'une beauté finie.
Que fait cependant Lycophron?
Sans regle, ſans meſure, il travaille, il ſe tue.
Et ne produit que l'avorton
D'une miſerable ſtatue.
Dans la confuſion tête, bras, jambe, pié,
Tout ſemble taillé pour déplaire,
Tout y paroît eſtropié,
Et rien ne fait ce qu'il doit faire.
Les membres peu corrects, trop gros ou trop petits,
Une attitude déreglée.
Une tête mal encolée,
Et tous les traits mal aſſortis.
Auſſi quand au Peuple d'Athenes
Il montra ce fruit de ſes peines,

Ce

Du Serpent et du Herisson.

UN Serpent avoit ſa maiſon
Dans le reduit d'une caverne étrette,
Qui contre les rigueurs de la froide ſaiſon
Lui ſervoit de retraite.
Un Heriſſon,
Qui pour l'hiver n'avoit point de taniere,
Sentant le froid lui cauſer du friſſon,
Fit tant par careſſe & priere,
Que le Serpent fut aſſez fou
Pour le loger avec lui dans ſon trou.
Mais il n'eut pas plutot reçu ce vilain hote,
Que d'un air inſolent roulant de toutes parts
Son petit corps armé de dards,
Au Serpent il ſerra la cote.
Sors, lui dit-il, ſors de chez moi,
Tu me fais une peine extrême.
Si tu ne peux ſouffrir que je reſte avec toi,
Répond le Heriſſon, tu peux ſortir toi-même,
Et ſe roulant toujours de l'un à l'autre bout,
Le Serpent fut enfin contraint de quitter tout.

Belle leçon pour un Beau-pere,
Qui par un flateur endormi
Souvent de tout ſon bien achete un ennemi
Qui le reduit à la miſere.



D'UN PERE, ET DE SES ENFANS.

UN Pere avoit une petite fille extrêmement laide, & un petit garçon parfaitement beau. Il arriva qu'un jour ils trouverent un miroir ſur la chaiſe de leur mere, & ſe jouant, comme les enfans ont coutume de faire, ils ſe regarderent dedans. Le petit garçon commença à ſe vanter qu'il étoit beau : la petite fille ſe mit en colere, & ne put ſouffrir les railleries de ſon frere, qui ſe glorifioit de la ſorte, prenant tout en mauvaiſe part, & comme s'il lui eût fait injure : c'eſt pourquoi voulant le piquer à ſon tour, elle courut à ſon Pere, & accuſa ſon frere comme d'un crime, de ce qu'étant garçon il s'étoit miré au miroir qui ne doit ſervir qu'aux Dames.

Alors

Alors le Pere les embraſſant tous deux, & les baiſant & partageant entr'eux ſon affection paternelle: je veux, leur dit-il, que vous vous regardiez tous les jours dans le miroir, vous mon fils, afin que vous ne deshonoriez pas votre beauté, par la laideur & le déreglement du vice: & vous ma fille, afin que vous couvriez le défaut de votre viſage par la pureté de vos mœurs, & de votre vie.

Que cet avis t'apprenne à te conſiderer ſouvent toi-même.

Des Animaux Favoris.

UN ami veritable! ô Dieux! le grand treſor;
Au prix d'un bon ami, c'eſt du fumier que l'or.
Heureux qui peut l'avoir: mais on ne le conſerve
Que quand avec prudence & beaucoup de reſerve
Sans baſſeſſe on lui montre un cœur ſouple & ſoumis.
Ce n'eſt que par la complaiſance
Qu'on ſe fait, & qu'on garde au monde des amis
Et comme toujours l'homme a pente à l'inconſtance,
Près de lui l'indiſcret qui ſe croit tout permis,
Laſſe bientot ſa patience.
Mais le traître eſt encore pis,
Par ce conte à propos je prouve ma ſentence.
Un homme de ces gens qui n'ont pas grand emploi,
Aimoit les animaux, c'étoit-là ſa folie,
Il n'eſt pas ſeul, & j'en ſçais, moi,
De qui la maiſon n'eſt remplie
Que de Chiens, que de Chats, de Cannes, de Pigeons,
De Perroquets & de Guenons.
Le notre avoit de tout, & ſon eſprit volage,
Tantot s'enfermoit dans la cage
De ſes Serins harmonieux,

Tan-

Tantot quand importuns ils lui rompoient la tête,
C'étoit un Sanſonnet qu'il cheriſſoit le mieux,
Tantot c'étoit une autre bête.
D'abord dans ſon eſprit un ruſé Perroquet
S'inſinua par ſon caquet.
L'emeraude de la jaquette
Dont il étoit ſi bien paré,
Ses petits piés vermeils, & ſon bec aceré,
Qui caſſoit proprement la plus dure noiſette,
Et ſur tout un parler dont on étoit ſurpris,
Furent autant d'attraits dont ſon cœur fut épris.
Frequente ſoupe en vain égaioit ſon langage,
Lui-même ſur la table il venoit au deſſert
Des ſucres & des fruits recevoir ſon partage,
Et la nuit ſa ſuperbe cage,
Sous pavillon de ſatin vert,
Comme en un vrai palais le mettoit à couvert.
Jaloux de ce bonheur en vain le reſte gronde,
C'étoit le Perroquet mignon,
Toujours au bec quelque bon bon,
En un mot l'animal le plus content du monde.
Mais, direz-vous: comment un oiſeaux ſi cheri
Ceſſa-t-il d'être favori?
Pourquoi? Comment? par quelle offenſe
Son Maître fut-il courroucé?
L'a-t-il mordu? L'a-t'il pincé?
Non pas. Mais il manquoit ſouvent de complaiſance.
Vouloit-on qu'il parlât, Perroquet comme un ſot
Ne diſoit mot,
Ou des cris enrouez de ſon aigre ramage
Etourdiſſoit le voiſinage.
Vouloit-on qu'il ſe tût, c'étoit autre fracas,
Il dénouoit ſa langue, & ne déparloit pas.
L'incomplaiſance enfin fut telle,
Que le Maître s'en dégouta;

De

De ce dégout un Singe auſſitot profita,
Et fut l'unique objet d'une attache nouvelle,
Le voilà favori comme un clou chaſſe un clou,
C'étoit un ruſé Sapajou,
Maître expert en malice, & le Roi des gambades,
Sur tout fort friand de marons,
Et qui pour croquer macarons
N'eut jamais ſon ſemblable entre ſes camarades.
Anchré qu'il eſt, il prend petites libertez,
Libertez qui d'abord n'ont rien du tout qui bleſſe,
Puis de ces ſimples privautez
On voit à chaque jour croître la hardieſſe;
Tantot un laquais plaint ſes doigts égratinez,
Le Maître en rit; tantot en ſautant ſur la table,
Il porte ſur les fruits & la patte & le nez,
Les ſent, les prend, les croque, on le trouve agreable.
Bon, dit-il, & toujours devenu plus hardi,
De l'épaule du Maître il ſaute ſur ſa nuque,
Et ſe voiant encore de ce cas aplaudi,
Le peigne, & de ſa tête enleve ſa perruque.
Ce n'en étoit que trop pour ſe mettre en courroux;
Mais l'homme pacifique & doux,
S'en divertit encore. Enfin la bête arrache,
Par un abus trop éfronté
De ſon exceſſive bonté,
Cinq ou ſix poils de ſa mouſtache.
Inſolent, juſqu'ici je t'ai pardonné tout,
Dit l'homme, mais enfin ma tendreſſe eſt à bout.
De ſa canne à ces mots il lui ſangla l'échine,
Et de ces libertez cet indiſcret puni,
De la chambre du Maître eſt pour jamais banni,
Et qui pis eſt de la cuiſine.
Un fat abuſe ainſi de qui ſe rend trop bon,
Mais le pire de tous peche par trahiſon.

C'eſt

C'eſt ce que fit bientot Chatte qui prit la place,
Du Singe exilé pour toujours,
Chatte à poil bien ondé, beaux yeux verds, large face,
Puiſſant corps, longue queue, & pattes de velours
Qui renfermoient griffes traîtreſſes.
Le Maître en devint fou, ce n'étoit que careſſes,
En faiſant le gros dos dans ſes tours & retours,
Les plus friands morceaux lui ſautoient à la gueule,
Mitte ſe couche au lit, Mitte dort à ſes piés,
Par tout Mitte, & pour elle ſeule
Les autres animaux ſemblent être oubliez.
Enfin un beau jour que ſon Maître
Lui paſſoit la main ſur le dos,
Tout à coup cet animal traître,
Vous lui plante mal à propos,
Sur ſa main douce & careſſante,
Les quatre aigus crochets d'une griffe ſanglante,
D'un demi pié de long lui déchire la peau,
Puis ſoudain ſaute à bas, & fuit par la chatiere,
Et joieuſe d'un coup ſi beau,
En va, vers ſon Matou, rire ſur la goutiere.
Traitreſſe, dit l'homme en courroux,
Je t'aime & te nourris, ingratte, & tu me bleſſes,
A coups de griffe ainſi pais-tu mes tendreſſes ?
Va, c'en eſt fait, je romps tout commerce entre nous,
Plus je te cheriſſois & plus mon cœur t'abhore.
A ſa place un Barbet enfin vient en faveur,
Jeune, gros, gras, bienfait, l'ame ſouple, bon cœur,
Fidele, vigilant, & qui plus eſt encore,
Prompt à ſervir, obéiſſant,
Officieux, reconnoiſſant,
Ainſi la bête complaiſante,
Aiant tous les talens qui peuvent engager,
D'un Maitre qui l'aimoit fixa l'ame inconſtante
Et le Maitre content ne voulut plus changer.

D'un

D'UN CHENE, ET D'UN ORMEAU.

UN Ormeau trop preſſé, voulant ſe mettre au large, fit tous ſes efforts pour perſuader au Chene qui eſt le Roi des forêts, de faire couper tous les autres arbres, qui étoient autour de lui. Le Chene fit le ſourd pendant quelque tems; mais enfin ſe voiant importuné plus qu'à l'ordinaire, il dit à cet Ormeau, quand je les aurai fait abatre, qui me défendra contre les vents, & contre les tempêtes; ſi tu m'en parles davantage, je commencerai par toi.

Les bons Princes, en conſervant leurs ſujets, ſe conſervent eux-mêmes.

Charlequint aiant ſubjugé les Gantois rebelles,

au lieu de les punir ſelon leur merite, leur a donné une amniſtie generale.

Le Corbeau et le Renard.

Maitre Corbeau ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage.
Maitre Renard par l'odeur alleché,
Lui tint à peu près ce langage:
Et bon jour, Monſieur du Corbeau:
Que vous êtes joli! que vous me ſemblez beau!
Sans mentir ſi votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phenix des hotes de ce bois.
A ces mots le Corbeau ne ſe ſent pas de joie:
Et pour montrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie,
Le Renard s'en ſaiſit, & dit; mon bon Monſieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

D'un

D'UN AVEUGLE, ET D'UN SERPENT.

DEux hommes voiageoient enſemble, l'un deſquels étoit aveugle. Un jour étant ſurpris de la nuit, ils ſe mirent dans un prê pour prendre du repos, & paſſer la nuit. L'aube du jour aiant paru, ils ſe leverent pour monter à cheval : l'aveugle commença à chercher ſon fouet, au lieu duquel il rencontra un Serpent, qui étoit tout aſſoupi de froid, l'aiant entre ſes mains il le trouva plus douillet que n'étoit ſon fouet, ce qui le réjouit croiant n'avoir rien perdu au change; il monta à cheval. Mais lors que le Soleil commença à paroitre, & par conſequent à faire plus clair qu'il ne faiſoit ; ſon compagnon apperçut le Serpent entre les mains de l'A-

veugle, & faiſant un grand cri, lui dit, ô Camarade! tu as pris un Serpent, au lieu de ton fouet, jette le devant que d'en recevoir les careſſes mortelles. Cet Aveugle crut que ſon compagnon avoit envie d'avoir ſon fouet, & que le trouvant beau, cela lui faiſoit tenir ce diſcours: ſurquoi il lui répondit, pourquoi êtes-vous envieux de ma bonne fortune? J'ai perdu mon fouet qui ne valoit rien, & le deſtin m'en a fait trouver un tout neuf, ne penſez pas que je ſois ſi innocent, que je ne ſache bien diſtinguer un Serpent d'avec un fouet. L'autre lui dit, Camarade, je ſuis obligé par les loix de l'amitié & de l'humanité, de t'avertir de cet éminent peril; crois-moi, ſi tu veux vivre, éloigne de toi ce Serpent. L'Aveugle aigri de ces paroles, pourquoi me preſſez-vous pour me faire jetter une choſe que vous voulez amaſſer. Son Compagnon, pour lui oter cette opinion, ſe mit à jurer & à proteſter que ce n'étoit pas là ſon deſſein, & que ce qu'il tenoit entre ſes mains étoit un Serpent. Mais toutes ces proteſtations ne purent détourner l'Aveugle de ſon obſtination. Sitot que l'air fut un peu échauffé, & à meſure que le Soleil élevoit ſes raions, le Serpent commença de ſe ranimer, & de s'entortiller autour du bras de l'Aveugle, & ſe mit à le mordre ſi avant, qu'il lui donna la mort.

Il eſt dangereux de ne pas ſuivre le conſeil de ſes bons amis.

Le secret ou les oreilles de Midas.

TAnt que Barbiers ſeront au monde
De Barbiers babillars le monde aura foiſon,
En babil indiſcret cette race eſt feconde,
Et ſi l'on n'en ſçait pas au juſte la raiſon,

Suffit

Suffit que le métier en exemples abonde ;
Voulez-vous en être éclairci,
Ecoutez de Midas l'hiſtoire que voici.
Les Rois dans le ſiécle où nous ſommes
Sont ſages, bien ſenſez, prudens,
Mais jadis ils étoient comme les autres hommes
Ceux-ci d'un grand eſprit, ceux-là d'un petit ſens.
Midas fut des derniers, franc videur de bouteilles,
C'étoit le ſeul talent dont il fut partagé,
Du reſte, en vrai fat érigé
Par tout il débitoit ſornettes ſans pareilles,
Et pour avoir un jour comme un Ane jugé,
Apollon lui donna d'un Ane les oreilles,
A ſon chef ainſi revêtu
Pour donner un abri commode
Ce fut lui qui trouva, comme l'on croit, la mode
De porter un chapeau pointu.
Mode qu'en certain tems on trouvoit fort jolie
Tantot renouvellée & tantot abolie,
Suivant les beſoins qu'on en eut.
Sous cette profonde coefure
Midas cacha ſi bien ſa burleſque avanture
Qu'excepté ſon Barbier, nul ne s'en aperçut.
De lui cacher le fait il étoit peu poſſible,
Il croioit ſon Barbier diſcret,
Et lui fit à l'aſpect de cet objet riſible,
Jurer par un ſerment terrible
Qu'il en garderoit le ſecret.
Foi de Barbier, dit l'Etuviſte,
J'en jure par mon Eſquipot,
Si jamais à mortel j'en dis le moindre mot,
Que de vos Commenſaux on m'ote de la liſte ;
Oui ; ſi ſur ce ſujet l'on me trouve en babil,
Que jamais de ma main barbes ne ſoient bien faites,
Que je voie en charbons changer mes ſavonettes,

Et qu'à tous mes razoirs je trouve du morfil.
Après de tels ſermens, Sire on peut bien me croire;
Midas répond. Ainſi ſoit-il.
Je vous crois, & voilà pour boire.
Grand merci, Monſeigneur Midas,
Dit l'Etuviſte, & de ce pas,
Il fut au cabaret avec deux bons Comperes,
A goziers alterez, pances potageres,
On y but, on y fit raiſon,
On reforma l'état, on gloſa les nouvelles,
On y rit des Cocus, on y médit des belles.
Mais qui pouroit conter quelle demangeaiſon
Du Barbier picotoit la langue.
Vingt fois il petilla d'éventer ſon ſecret,
Mais près d'en entamer l'indiſcrete harangue
Son ſerment chaque fois arrêta ſon caquet.
Le repas achevé, l'on ſort du cabaret;
Adieu l'ami, bon ſoir compere,
Chacun s'en va de ſon coté;
Le Soleil ſe couchoit dans un beau jour d'Eté
Et la Lune ſe levoit claire.
Le Barbier un peu chaud de vin
Crut pour le diſſiper la promenade bonne,
Et ſe voiant près d'un jardin
Entra dedans, & n'y trouva perſonne
D'un eſprit aſſez mince, & d'un petit ſavoir
Sa foible tête étoit fournie,
Et c'eſt avoir ſouvent mauvaiſe compagnie
A telles gens que de n'en point avoir.
Il repaſſe dans ſa cervelle,
Le ſecret importun qu'il a peine à garder,
Un ſecret dans un cœur *Couſſi Couſſi* fidele
Eſt tel qu'un vin ſortant de la grape nouvelle
Qui bout, & qui du muid cherche à ſe débonder.
Quelque effort que ſa raiſon faſſe

Elle

Elle succombe enfin au prurit de parler,
En vain son ferment le menace
Il croit que sans l'enfraindre il peut tout reveler.
J'ai juré, disoit-il, & je serois un lache
Si j'allois à Midas causer ce deshonneur,
Mais trouvons le moien de décharger mon cœur
Sans que qui que ce soit le sache.
Il rêve alors profondément
Puis tout à coup frapant de sa main sa cuisse
Bon, dit-il, je le tiens, & voici justement
L'expedient trouvé le meilleur qu'il se puisse.
Alors il fait un trou dans la terre enfoncé,
Trou profond aussi long que large;
Et le nez sur ce trou baissé,
Prest à crever il se décharge
Du fardeau dont il est pressé.
Qui d'un tel confident auroit eu défiance
Et cependant le trou quoique sourd & muet,
Bientot après trahit la confidence
Qu'on lui fit de ce grand secret.
De ce trou rebouché la terre remuée,
Et competemment abrevée
Poussa fort promptement en guise de roseaux
Cannes d'Inde à mouvante tête,
Qui n'eurent pas plutôt en l'air, levé la crête,
Qu'un folâtre Zephir soufflant dans les tuiaux
De sons harmonieux anima chaque Canne,
Et ces sons differens se changeant en vrais mots
Par tout on entendit repeter aux Echos
Midas, le Roi Midas, a des oreilles d'Ane.
O vous mortels qui ne desirez pas
Que curieux connoissent vos foiblesses
Pour les cacher, redoublez vos adresses
Et gardez-vous du Barbier de Midas.

Du Frene, et d'un Roseau.

UN Frene vantoit ſa fermeté, & il inſultoit un Roſeau ſur ſa foibleſſe, lui reprochant qu'il cedoit au moindre vent. A peine avoit-il parlé, qu'il ſurvint un tourbillon, & une tempête ſi violente qu'ils le déracinerent, & qu'ils le jetterent par terre. Le roſeau de ſon coté plia adroitement; l'orage paſſé, il ſe retourna vers le Frene, & il lui dit qu'il pouvoit bien voir à ſes dépens, qu'il étoit plus à propos de ceder à un ennemi puiſſant, que de lui reſiſter temerairement.

Il vaut mieux plier, que de rompre.

De la Grue et du Renard.

LA Grue & le Renard reſolurent un jour
De faire enſemble leur menage,
Et ſe chargerent tour à tour
Du ſoin de dreſſer le potage.
Quand ce fut le tour au Renard.
Ce Tricheur d'un coup de ſa pate
Epandit le brouet ſur une aſſiette plate,
Et ſoudain lecha tout, tandis que de ſa part
Auprès de la ſoupe épandue
Mouroit de faim la pauvre Grue.
Mais cet oiſeau le lendemain
Pour ſe vanger du chagrin de la veille,
Entaſſa le brouet, & la viande & le pain,
Dans le ventre d'une bouteille.
Et fourant aiſément juſqu'au fond ſon grand cou,
Hier dit-elle vous étiez ſou,
C'eſt aujourd'hui mon tour, Compere, à la pareille.

D'UN PERE, ET SON FILS.

UN bon Vieillard avoit un fils, dont l'ame étoit grande & genereuſe, qui ſe plaiſoit extrémement à la chaſſe. Ce bon homme ſongea une nuit que ſon fils avoit eté tué, & devoré par un Lion, & comme il l'aimoit tendrement, & qu'il apprehendoit que ſon ſonge ne devint veritable, il fit batir une belle maiſon, où il mena ſon fils, & le fit garder ſoigneuſement par des gens qui ne l'abandonnoient point, à qui il donnoit de bons appointemens, afin de lui tenir compagnie, & de l'empêcher de ſortir; & pour qu'il put prendre quelque ſorte de plaiſir & de divertiſſement, il fit peindre dans une ſalle toutes ſortes d'animaux, au milieu deſquels

quels il fit repreſenter un Lion. Ce fils regardant tous les animaux, & principalement le Lion, au lieu que cela le dût réjouir, cela l'affligea, & le fit ſoupirer ſi fortement, que ſes ſoupirs inſpirerent de la compaſſion à ceux qui les entendirent. Se trouvant une fois proche de cette peinture, où le Lion étoit repreſenté, il ſe mit à dire, ô bête cruelle! faut-il que pour un ſonge, que mon Pere a fait de toi, tu ſois la cauſe qu'il me faſſe garder en cette maiſon, tout de même que ſi j'étois en priſon. En prononçant ces paroles avec ardeur, & tout furieux, il donna un coup de ſa main contre le mur, dans l'intention d'effacer ſa tête, mais par malheur il porta ſa main contre une pointe de fer qui y étoit, & qu'à peine pouvoit-on diſcerner, ce qui lui bleſſa la main, dont il ſortit beaucoup de ſang: cet accident lui donna la fiévre, & le fit enfin mourir; ainſi tous les ſoins de ſon Pere furent inutiles, & le Lion tua le jeune homme.

On ne peut éviter ſa mauvaiſe deſtinée.

DU VAUTOUR DEVENU PROCUREUR.

AU ſein des Ardennes ſauvages,
On voit un certain bois des autres écarté,
Celebre par les brigandages
Des avides oiſeaux dont il eſt habité.
D'un antique Chateau bati ſur ſa liſiere,
Jadis on le nomma le Bois du CATELET,
D'animaux raviſſans veritable taniere,
Et dont le moindre oiſeau du moins eſt Tiercelet.
Dans cette foreſt meurtriere.
Vautours, Sacres, Faucons, en oiſeaux effrontez
Avec une plume legere

Vo-

Volent de tous corez.
Les plus foibles oiſeaux las de s'en voir la proie
Font plainte au Monarque des cieux
Et vont le prier qu'il envoie
Quelqu'oiſeau de ſa part qui les defende mieux.
Certain Vautour à cœur farouche
Ongles crochus, ſubtils, & forts
Mais d'un hipocrite dehors
Contrefaiſant ſainte Nitouche,
Un faux ris dans les yeux, faux complimens en bouche
Et pliant devant tous & la tête & le corps,
Fit ſi bien par ſes ſimagrées
Qu'on le vit Procureur dans toutes ces contrées.
Le voilà de Bazoche, il faut le marier
Pour aquiter charge & pratique.
Il épouſe auſſitot la veuve d'un Lanier
Demi vieille, & dit-on couſſi couſſi pudique,
Mais dans le coffre un bon denier.
Le mariage fait, Maître Vautour s'aplique
A faire valoir le mêtier.
D'abord en ruſé politique
Il va rendre viſite à tous ſes gros cliens
Promet foi, zele, vigilance,
Et repete ſur tout qu'il n'eſt pas de ces gens
Qui du ſang du plaideur engraiſſent leur ſubſtance
On l'écoute avec confiance.
Dejà de tous cotez dans les directions
Il a petite peine, & très-ample ſalaire,
Et par ſes ruſez eſpions
Il évente de loin tous les decrets à faire
Un jaloux Etourneau veut-il dans ſon chagrin
Publiant lui-même ſa honte
Se voir un Sot en parchemin

A flater ſes fureurs Vautour trouve ſon comte
Mais c'eſt trop peu pour lui que de plumer l'Oiſon
Et certain jour preſſé d'une faim plus aigue
Il convoqua dans ſa maiſon
De ſes plus gras cliens la nombreuſe cohue
Je veux, dit-il, vous regaler,
Venez tous celebrer le jour de ma naiſſance.
Il n'eut pas achevé qu'on voit en afluance
De toutes parts chez lui dupes oiſeaux voler.
Sur tout Pigeons dodus, & graſſes Allouettes
Dont le Compere étoit friant:
Le traitre eſt à ſa porte, & là d'un œil riant
Reçoit les troupes indiſcretes,
Mais quand tout fut dedans, ſavez-vous leur deſtin?
En Procureur qui ſçait vivre de Turc à More
De tous ſes cliens qu'il devore
Il ſe fait à lui-même un plantureux feſtin.

D'UN OISELEUR, ET D'UN ROITELET.

UN Oiſeleur tendit ſes filets de grand matin, pour faire quelque priſe conſiderable. Neanmoins il avoit deja paſſé preſque le jour entier ſans qu'il ſe fut preſenté, que de petits oiſeaux dont il ſe mit peu en peine. Mais quand il vid que le ſoleil baiſſoit, ſans qu'il eut encore rien pris, il tira un Roitelet qui fut toute ſa chaſſe.

Tous les jours ne ſont pas heureux, & il faut ſe contenter de ce que le ciel nous envoie, ſans murmurer.

De la Truie en travail et du Loup Sage-femme.

DAns un rude travail une Porque feconde
Avoit peine de mettre au monde
Quelques petits Cochons de lait,
Pour ſoulager ſon mal, l'aveugle & bonne Dame
Appella pour ſa Sage-femme
Certain Loup qu'elle vit au guet.
Le Loup vint faire cet office,
Mais la Porque qu'il délivra
N'eut pas beſoin de chercher de Nourice
Pour ſes Cochons qu'il devora.

LE VIGNERON, ET SES ENFANS.

UN Vigneron avoit deux grands garçons qu'il aimoit tendrement. Se ſentant ſur la fin de ſes jours il les fit venir près de ſon lit, & leur dit, mes chers enfans, voici peut-être le dernier des jours que j'ai à vivre ; dans l'état où je ſuis, ſi j'ai quelque regret de vous quiter, c'eſt de n'avoir rien fait pour votre établiſſement ; prenez vous en à l'ingrate fortune ſi trompeuſe, qui n'a voulu ſeconder mes ſouhaits, ni récompenſer les ſueurs & les travaux de ma longue vie. Cependant je vous laiſſe l'honneur, qui ſurpaſſe tous les biens de la fortune, & une vigne que vous devez bien cultiver & redoubler vos ſoins pour y trouver un tréſor que je vous y laiſſe : à ces

à ces dernieres paroles la mort le ravit de ce monde. Les enfans conſolez de la perte de leur Pere, par l'eſperance de trouver le tréſor, & par ce moien de devenir de gros Seigneurs, prirent la beche & tout autour des ſept de la vigne labourerent & remuerent fortement la terre, eſperant de trouver le treſor, ſi bien que jamais on ne vit une vigne mieux labourée ni mieux cultivée. Après bien de la peine, ils ſe dirent entr'eux, notre bon Pere radotoit quand il nous a dit en mourant qu'il nous laiſſoit un treſor en ſa vigne, il nous a fait travailler en vain, n'aiant point trouvé de treſor. Mais le tems de l'Automne arrivant la vigne de ces enfans rapporta ſix fois plus que de coutume. Alors ils s'écrierent, ô Dieu! quelle abondance de vin, cela paſſe nos ſouhaits & notre eſperance. Ce n'eſt pas un tems perdu que d'avoir bien labouré & remué la terre de notre vigne, il faudra recommencer tous les ans. Voilà, dirent-ils, notre treſor trouvé.

Evitons la pareſſe, le travail eſt pour nous un ſolide treſor.

De l'Epervier doreur de plumes.

UN certain Epervier ruſé comme un vieux diable,
Pour duper les Pigeons ſe vétit en Bourgeois,
Juſtaucorps de drap noir, & la Veſte ſemblable,
Grand manteau qui paſſoit le genou de deux doits,
Rabat bien joint, Perruque brune,
Caſtor fin, Treſſe d'or, Gans blancs, Bas bien tiré,
Soulier proprement fait, & d'un veau bien ciré,
Enfin tel qu'un Marchand à qui rit la fortune.
Et de ce faux dehors paré
Cherchant boutique, en choiſit une
Au quartier de ſaint Honoré.

Joignant à cet habit un affable visage,
Et la fausse candeur d'un modeste langage
Qui ne l'auroit pas cru plein de sincerité ?
Le voilà donc mis en boutique
Et bientôt cet air doux de feinte probité,
Lui fit venir grosse pratique.
Mais quel negoce faisoit-il ?
Il fit dire aux Pigeons que pour dorer les plumes,
On ne pouvoit trouver un doreur plus subtil,
Alors, & telles sont de tout tems leurs coutumes,
Pigeons de toutes parts aimant à se parer,
Vinrent pour se faire dorer.
Or notez que la Fable en son moral ramage,
Par ce doreur subtil entend un emprunteur,
Et qu'un Pigeon est le préteur,
Qui d'un gros interêt croit dorer son plumage,
Examinons sur ce plan là,
De quel air le negoce alla.
Monsieur de l'Epervier à la griffe infidéle,
Voiant Pigeons venir, pour les apater mieux,
Ne leur tire d'abord qu'une plume de l'aîle,
La dore & la remet, puis en arache deux,
Et leur fait la même parure,
Puis enfin petit à petit,
S'étant mis dans un gros crédit,
Et Pigeons à foison venant à la dorure,
Voici le tems, dit-il, enfin d'executer,
Le grand coup que de loin j'ai sçu préméditer.
Il feint de leur vouloir dorer à triple couche,
Leur plumage de haut en bas;
Et les dupes Pigeons qui ne démélent pas,
Ce que couve le cœur de ce que dit la bouche,
Sans raisonner sur le propos,
Pour se faire plumer vinrent tendre le dos.
L'Epervier qui les tient sous sa grife crochue,

Les

Les prend tous, les plume à plaiſir,
Et les rend ſelon ſon deſir,
Comme oiſeau qui ſortent de mue:
Bien entendu qu'au peuple fat,
Il promet que ſuivant l'uſage,
Il rendra bien doré d'un bon or de ducat,
Ce qu'il leur ote de plumage,
Les Pigeons dépouillez s'en retournent contents;
Et chacun d'un eſprit tranquille,
Atend paiſiblement le tems,
Que leur avoit marqué cet ouvrier habile,
Le terme vient, mais ſçavez vous,
Sitot qu'il les eut plumé tous,
Ce que fit l'oiſeau de rapine.
De la dépouille de ces ſots?
Rendu tout à coup riche, il fit de bons ballots,
Et prit la fuite à la ſourdine.
Du départ imprevu les Pigeons avertis,
Pour apoſer ſcellé courent au Commiſſaire,
De tout ce qui reſtoit deux Huiſſiers ſont nantis
Les pauvres idiots pouvoient-ils plus mal faire?
Tandis que le banqueroutier,
Dans un azile ſûr fait de l'huitre gogaille,
Il ſe rit du ſot creancier,
Et ne lui laiſſe qu'une écaille,
Encore Dame Juſtice à la fin fait ſi bien,
Que de l'ecaille même il ne lui reſte rien,
C'eſt par cette coupable route,
Que comme l'Epervier nous voions tous les jours,
Un fripon de la banqueroute,
Se preparer de loin l'infidéle ſecours.

D'UN CHASSEUR, ET D'UNE PERDRIX.

UNe Perdrix, qui venoit d'être priſe, offrit au chaſſeur de lui amener des compagnies entieres d'autres Perdrix, s'il vouloit lui laiſſer la vie. Le chaſſeur ardent à la proie ſe laiſſoit preſque perſuader, quand tout à coup il fit reflexion que ſi elle étoit capable de tromper ſes compagnes, elle pourroit bien le tromper lui-même; ils s'écria, en lui écraſant la tête, quel fond doit-on faire ſur les promeſſes d'un traitre?

La politique ſouffre la trahiſon, mais non pas les traitres.

LA

LA GUERRE DE L'AIGLE ET DU LION,

OU LA BATAILLE DE S. GODART.

COnteuſe de fagot! Hola! Muſe follette!
Avez-vous oublié que vous êtes Clion?
Voici matiere de Gazette,
Et Melpomene ici doit prendre la trompette,
Pour chanter les combats de l'Aigle & du Lion.
Mais pourquoi quitter la muſette?
La Gazette ſouvent ſur la Fable empiete,
Donc par la Loi du Talion,
La Fable empietera ſur elle? Hé pourquoi non?
Pour un Poeme Epique, il ne ſeroit pas bon,
De le chanter comme une chanſonnette;
Mais cette Fable un peu longuette
N'aiant au plus que l'air d'hiſtoriette,
Il ſuffit de monter la muſette d'un ton.
L'Aigle, Roi des Peuples de l'air,
Se divertiſſant à la chaſſe,
Dans les plaines de Samotrace,
Le long des cotes de la mer,
Fit un effroiable carnage,
De maint Quadrupede ſauvage.
Les Eperviers, Autours, Faucons, Milans, Laniers,
Bref, toute ſa Fauconerie
Ne chaſſoit qu'aux Cerfs, qu'aux Sangliers,
Qu'aux Renards, & qu'aux Loups ſerviers,
Mais chaſſoit de telle furie,
Que les Chaſſeurs de l'Ile, & les plus carnaſſiers
N'avoient fait juſqu'alors une telle tuerie;
Même le Grand Veneur & tous ſes Officiers,
Qui compoſoient la Venerie
Du Lion, qui du lieu tenoit la Seigneurie.

Le Tigre, Grand Veneur, & douze Leopars
Allant un jour chaſſant tout le long de ces plages,
Sont étonnez de voir de cent Bêtes ſauvages
Les morceaux tout ſanglans ſemez de toutes parts.
Un vieil Renard dans ſa taniere
S'étant tenu clos & couvert,
Avoit vu par un trou, que la gent Fauconniere
Se retiroit le ſoir dans un prochain deſert,
Car y trouvant matiere encore
A ſes heroiques deduis,
Elle couchoit ſur le païs,
Et ſe levoit avec l'Aurore.
Le Renard n'aiant plus de peur,
Voiant au champ le Grand Veneur,
Et ſa mute feroce, à qui rien ne reſiſte,
Sort, accourt, & d'une voix triſte
Lui dit, que l'Aigle, ET CÆTERA,
Eſt l'Auteur de tout ce ravage,
Et que bientot il reviendra,
Pour en faire encore davantage;
Qu'il eſt aprez un Ours, qui contre lui tiendra,
Et qui, retranché dans ces roches,
En Ours de cœur ſe defendra,
Mais qu'à la fin l'Aigle prendra,
Malgré ſes griffes & ſes broches.
Le Tigre, à ce recit, devenu furieux,
Fait venir au plus vite un renfort de Panteres,
Pour chaſſer l'Aigle de ces lieux.
Ils viennent. L'Aigle arrive, & ſes mutes legeres,
Toutes ne demandant pas mieux,
Que de voir en champ de bataille
Le Tigre, & tous ces gens rangez par eſcadrons.
Qu'on faſſe venir mes Griffons,
C'eſt aſſez pour cette canaille,
Dit l'Aigle fierement aux ſiens.

Ils

Ils viennent accouplez comme leſſes de chiens,
Lui ſervant de Relais de Chaſſe,
Mute des Chams Aëriens,
Qui toutes les autres ſurpaſſe,
Et qui jamais ne prend le change, ni ſe laſſe.
Ils étoient environ deux cens,
C'eſt à dire deux contre quatre,
Ils enrageoient cependant de ſe batre.
Auſſi l'Aigle leur Chef, & l'un des plus prudens,
Que l'on ait pu voir de ſon age,
Ne perdit point ſon avantage;
Il ne leur dit que ces deux mots; enfans!
Donnez, & frappez au viſage;
Paroles de Ceſar, qu'autrefois il apprit
D'un vieil Autour, qui lui fit le recit
De la bataille de Farſale,
Où le grand Ceſar deconfit
Le grand Pompée, & de tous ces gens fit
Une deroute generale,
Dont Vautours & Conſoris firent ample regale.
Douze gros Peroquets ſavoient ſonner du cor,
Mais beaucoup mieux de la trompette.
Ils ſavoient tous jouer encor
Du Hautbois & de la Muſette.
Sur la cime d'un petit mont,
Entre les deux partis tous vont ſonner la charge.
Par d'effroiables cris l'ennemi leur répond,
Et dans la plaine prend le large.
A la tête des ſiens l'Aigle fier marche, & fond
Sur le Tigre, l'acroche au front,
Et lui pochant les yeux, les tire, & les avale.
Chacun ſuit ſon exemple, & chacun ſe ſignale,
Et tous, de leurs becs aquilins,
Font en moins d'un moment nombre de quinze-vingts.

Le reſte devant eux detale,
Des yeux du grand Veneur voiant le ſang couler,
Et des yeux de leurs camarades,
Qui mordoient & faiſoient ruades,
Mais qui ruant ſur rien, & ne mordant que l'air,
Furent par nos Neros, à la griffe de fer,
Bientot mis en capilotades.
Le Lion informé de ces hoſtilitez,
Contre notre Attila jure immortelle guerre;
Et voulant l'attaquer, & par mer, & par terre,
Aſſemble des Soldats; mande de tous cotez
Des milices Auxiliaires;
Degarnit même ſes frontieres;
Met les poiſſons de ſon parti.
D'un fidéle eſpion l'Aigle étant averti,
Que ſon fier ennemi s'apprête,
A lui venir donner le choc,
Et qu'il auroit puiſſante armée en tête.
Aſſemble ſon conſeil, & ſon conſeil arrête,
Que ſur le champ lui-même iroit trouver le Coq,
La terreur de ſon Averſaire,
Et qui ſans coup ferir ſait l'art de le défaire.
Il y va. L'Oiſeau Franc lui promet ſon ſecours,
Et d'être en ſon camp dans deux jours.
Il arrive à jour dit. Alors les trois armées,
L'une des troupes emplumées;
L'autre des gens d'ecaille armez
De pied en cape; & l'autre, à la roide criniere,
Aux dents faites en fourchefiere,
Aux yeux de fureur allumez,
Se virent bientot en preſence,
Et marchant en belle ordonnance.
L'Aigle avoit fait en l'air des ſiens trois bataillons.
A l'aile droite on voioit les Griffons,
Et les Autours à l'aile gauche,

Et toute volaille au bec croche.
Dans les corps de reſerve étoit le Coq François,
Et rien que ſa maiſon, dont un ſeul en vaut trois,
Allant au choq, comme à la fête,
Et donnant de cu & de tête,
Comme un Courbeau, quand il abbat des noix.
Sur une même ligne, & le long du rivage,
Le Lion avoit mis ſes troupes en deux parts;
D'un coté Tigres, Ours, Panteres, Leoparts;
De l'autre tout betail ſauvage,
Soutenus tous les deux des troupes de la mer.
La harangue des Chefs ſur tous les animer.
Les Peroquets ſonnent la charge. On donne.
La Fauve à l'oiſeau ſe crampone.
L'on n'entend que des cris, & des rugiſſemens.
La rive de pitié touchée
De ſe voir de corps morts en un moment jonchée,
Fait de ce bruit confus, de longs gemiſſemens.
Ici quatre Griffons renverſent deux Panteres.
Là quatre Leopards dechirent deux Autours.
Deux Aigles fondent ſur deux Ours,
Et lui pochent les luminaires.
Le combat s'échauffe, & longtems,
Entre les deux partis la victoire balance.
Le Lion ſur l'Aigle s'élance.
L'Aigle fond ſur ſon dos, & lui ſerrant les flancs,
Le dechire malgré ſes dens,
Ses griffes & ſa queue. Il ſaute, il le ſecoue;
Mais l'Aigle ſur ſon dos de ſes ſerres ſe cloue,
Et du ſang ennemi la pouſſiere rougit.
Le Lion en enrage, en ecume, en rugit,
Appelle à ſon ſecours ſon armée. Elle arrive.
De l'Aigle juſqu'alors l'arrieregarde oiſive,
Conduite par le Coq, vole à ſon General.
A coups d'ongle & de bec, pire que Durandal,

Rompt,

Rompt, perce, écarte, enfonce, abbat, & met en fuite
Tout ce que le Lion a de troupes d'élite.
Bref, il eſt accablé du nombre, & de ſon flanc
Sentant ſortir ſon ame fiere,
Qui juſqu'à la goute derniere,
A vendu cherement ſon ſang,
Jette un regard mourant ſur la trouppe écaillée,
Qui pour le ſecourir ne peut franchir ſes bords.
D'un inſolent vainqueur craignant d'être raillée,
Ou plutot de tomber ſous de ſi grands efforts,
Car on alloit leur fondre ſur la crete,
Elle delogea ſans trompette;
Et ſe plongeant au fond des eaux,
Laiſſa le champ libre aux oiſeaux.
Le Lion connoiſſant la faute qu'il a faite,
Et ſela reprochant mille fois en ſecret,
Choque de deſeſpoir ſa tête contre terre,
Et le dernier ſoupir qu'il fait,
Eſt comme un long coup de tonnerre,
Qui porte dans le cœur de l'Aigle ſtupefait
De la terreur & du regret,
Pour un ſi grand foudre de guerre.
Ce déplorable chef du parti le meilleur;
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Nous montre à ſes depens, que tout guerrier habile,
Ne fait point de Ligue inutile.

De Mercure.

Mercure le Meſſager celeſte, s'eſtimoit plus que le reſte des autres dieux, & les traitoit tous comme des miſerables de ce bas monde. Le Dieu de la guerre, quoique ſon Pere, étoit à ſon gré un trompeur & un brutal. Saturne avec ſa faux un radoteur; Athlas un vieux bouquin; Momus un fou; Minerve avec ſes arts une précieuſe, & ainſi des autres, lui enfin étoit le Dieu parfait. Un jour il partit des cieux, & prit la figure humaine, & vint en la Ville de Thebes, où s'étant bien promené, il entra dans l'atelier d'un Sculpteur, où étant il lui dit : mon ami, je voudrois bien acheter les ſtatues des dieux. Monſieur, dit le Sculpteur, paſſez je vous prie de

ce

ce coté, vous en pourrez choisir à votre gout. Après avoir tout consideré, il demanda, combien me vendrez-vous la figure de Jupiter? Je vous la vendrai six ducats, répondit le Sculpteur. Celle de Junon? autant; & celle de Mercure? Si vous prenez, dit le Sculpteur, les figures de Jupiter & de Junon, Mercure ne vous coutera rien, & ira par dessus. Qui fut bien sot & surpris, ce fut notre Messager des dieux, de se voir si peu estimé: il trancha court, & dit en colere, adieu mon camarade.

Il ne faut pas s'enteter de sa grandeur, ni de son merite.

Du Mari et des deux Femmes.

Qu'il est doux d'être dans la cage!
Disoit de dehors un Pinson,
Y voiant un Serin qui de son doux ramage
Faisoit retentir sa prison.
Il a nourriture à foison,
Disoit-il, de bon grain & gentille femelle,
Et peut quand il veut avec elle,
Rire, boire, manger, & dire la chanson;
C'est ainsi que voiant une jeune pucelle,
Damon croit qu'il seroit au comble des plaisirs,
S'il pouvoit se lier d'une chaîne éternelle,
Avec ce doux objet de ses tendres desirs.
Mais la cage & le mariage,
Ne font sentir leurs maux que quand on est dedans,
Sur tout l'himen quand il engage
Sujets de biens, d'humeurs, ou d'age
Et de qualitez differens,
Dans un homme de quarante ans,
Esope le conteur nous en trace l'image.
Jusqu'à quarante ans certain fat.

Avoit

Avoit passé sa vie, & sans femme & sans trouble,
Mais enfin las du celibat,
Pour prendre ses deux coups, il fit emplette double,
Et quoique pour remplir ses vœux,
La moitié d'une put sufire,
Quelque chose qu'on lui put dire
Il voulut se charger de deux.
L'une avoit cheveux gris, au front plus d'une ride,
Le teint fané, l'œil affoibli,
Le bras sec & le nez humide,
Et de son propre aveu demi siecle accompli.
L'autre étoit un tendron à la lévre de rose,
L'œil brillant, la dent blanche, & le teint aussi frais,
Qu'une fleur qui vient d'être écloſe,
Et n'avoit pas vingt ans complets.
Chacun se disoit à l'oreille
Voiant tout l'embaras où le fat s'étoit mis,
Le compere sans doute à pris pour lui la vieille,
Et la jeune pour ses amis.
On se trompoit, car au contraire,
Toutes deux s'efforçoient de gagner son amour,
Et le careſſant tour à tour,
Tout leur but étoit de lui plaire,
Un certain amour propre, avec nous toujours naît,
Qui fait que tel qu'on soit, on se plaît à soi-même,
Et qu'on voudroit que ce qu'on aime
Fut semblable à ce que l'on est.
L'une & l'autre étoit entichée
De ce que la nature inspire sur ce cas,
Et si la jeune étoit fachée,
L'autre n'étoit pas moins touchée,
De voir que son Epoux ne lui ressembloit pas.
La plus jeune cherchant plus frequente careſſe,

Le

Le trouvoit à ſon gré trop vieux,
Et la vieille au nez roupieux,
A ſon gré lui trouvoit un peu trop de jeuneſſe ;
Nulle n'avoit l'eſprit content,
De voir de blanc & noir ſa criniere amphibie,
Qu'un cheveu blanc eſt dégoutant !
Diſoit la brunette jolie ;
Et du crin noir dans ſa folie,
La vieille en diſoit tout autant.
Tous les jours dans cette penſée,
En feignant de petits devoirs,
Toutes deux lui tiroient d'une main empreſſée,
L'une ſes cheveux blancs, l'autre ſes cheveux noirs,
Et tant fut procedé ſur ſa tête mêlée,
Qu'arachant & ſoir & matin,
De tous ſes cheveux dépouillée,
On la vit devenir enfin
D'une tête griſonne, une tête pelée.
Mais quand le crane dégarni,
Le fat parut dans ſon village,
Ce fut une leçon, que quand par mariage,
Avec femme on veut être uni,
L'union n'eſt jamais ſortable
Que l'on n'épouſe ſon ſemblable.

DE LA MOUCHE, ET DU CHARIOT.

UNe Mouche s'étant arrêté ſur le Chariot de ceux qui couroient dans une lice, où la pouſſiere étoit grande, tant à cauſe des Chevaux qui l'emouvoient de leurs pieds, que du roulement des roues; O que je fai lever de poudre; s'écria-t-elle.

Bien des gens entêtez de leur merite imaginaire, s'attribuent des effets où ils n'ont nulle part.

L'OR.

DU plus bas étage du monde,
Je monte avec éclat ſur la tête des Rois,

J'é-

J'établis les Tirans, je renverſe les loix,
Je puis tout ſur terre & ſur l'onde,
Je ſuis ce metail ſans pareil,
L'ouvrage achevé du Soleil,
L'ornement de la paix, & le nerf de la guerre;
Je ferme les enfers, je fais ouvrir les cieux,
Je commande aux mortels, je gouverne les Dieux,
Et avec tout celà ne ſuis qu'un peu de terre.
Point de force qui ne me cede,
Nulles difficultez dont je ne vienne à bout,
Je force le deſtin, je ſuis maître de tout,
Et même de qui me poſſede;
L'amour, l'honneur ſont ſous ma loi,
Rien n'eſt impenetrable à moi,
Je paſſerai par tout où paſſe le tonere,
Je n'ai pas tant de bruit, mais je fais plus d'effort,
Je fais perdre la vie, je ſauve de la mort,
Et avec tout celà ne ſuis qu'un peu de terre.
Sans aucun mouvement ſans ame,
Je ſai donner à tout & cœur & mouvement:
Beautez, qui vous croiez du monde l'ornement,
Et qui rempliſſez tout de flame,
Ne mepriſez pas mon aloi,
Rien n'eſt fidelle devant moi.
La plus illuſtre foi s'y caſſe comme un verre,
La plus chaſte de vous me reçoit dans ſon ſein,
Je rends beau le plus laid, le malade bien ſain,
Et avec tout celà ne ſuis qu'un peu de terre.

DE LA PUCE, ET DE L'HOMME.

UN Homme ſe ſentant mordre d'une Puce; Qu'eſt-ce qui me pique ici, dit-il, & il la prit au même tems. La Puce voulut s'excuſer, alleguant qu'elle étoit de ce genre d'animaux que la Nature avoit deſtiné à vivre de rapine; ſurquoi elle le pria tres-inſtanment de la laiſſer, puis qu'auſſi-bien elle ne pouvoit lui faire beaucoup de mal. L'Homme lui répondit; & c'eſt pour cela même que j'ai ſujet de te vouloir tuer.

Il n'y a pas de petit ennemi.

LE RENARD ANGLOIS:

A UNE DAME ANGLOISE.

LE bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualitez trop longues à deduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens.
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie
Malgré Jupiter même, & les tems orageux.
Tout cela meritoit un eloge pompeux;
Il en eut été moins ſelon votre genie;
La pompe vous déplaît, l'eloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court, & ſimple, je veux,
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre Patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondement.
Leur eſprit en cela ſuit leur temperament.
Creuzant dans les ſujets, & forts d'experience,
Ils étendent par tout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma Cour.
Vos gens à penetrer l'emportent ſur les autres:
Même les Chiens de leur ſejour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins. Je m'en va le prouver
Par un d'eux qui pour ſe ſauver
Mit en uſage un ſtratageme
Non encor pratiqué; des mieux imaginez.
Le ſcelerat reduit en un peril extreme,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa prez d'un patibulaire.
Là des animaux raviſſans,
Bleraux, Renards, Hiboux, race encline à mal-faire,
Pour l'exemple pendus inſtruiſoient les paſſans.

Leur

Leur confrere aux abois entre ces morts s'arrange,
Je crois voir Anibal qui preſſé des Romains
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échaper de leurs mains.
Les Chefs de mute parvenues
A l'endroit où pour mort le traitre ſe pendit,
Remplirent l'air de cris, leur maitre les rompit;
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nues.
Il ne peut ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où ſont tant d'honêtes perſonnes.
Il y viendra le drôle. Il y vint, à ſon dam;
Voilà maint baſſet clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croioit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux;
Mais le pauvret ce coup y laiſſa ſes houzeaux;
Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagéme.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſûreté
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit; eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.
Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet;
Tout long eloge eſt un projet
Peu favorable pour ma Lire:
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flateur amuſent l'Univers;
Et ſe font écouter des Nations étranges:
Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.

Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe:
C'eſt peu de choſe; elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage put plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirez de l'Iſle de Cithere?
Vous voiez par là que j'entens
Mazarin des Amours Déeſſe tutelaire.

Du Renard, et du Loup.

Le Renard tombé dans un pui, ſe voiant en danger d'être noié, pria le Loup qui étoit en-haut, de lui jetter une corde, pour le tirer de ce peril.

Peril. Le Loup lui répondit, comment t'es-tu laiſſé tomber? Ce n'eſt pas maintenant le tems de jazer, repliqua le Renard: quand tu m'auras tiré d'ici, je te raconterai par ordre toute mon avanture.

Du Renard et des Raisins.

Une vigne à gros ſeps tortus
Sur un grand orme vieux rampoit épanouie:
Et de Raiſins bien meurs ſes pampres revetus,
De les manger donnoient envie.
Un Renard de bon appetit
Les convoitoit d'une étrange maniere:
Mais l'arbre étant trop haut, lui trop lourd du derriere,
Il ne put les atteindre, & crevoit de depit.
Vingt fois tiré par leur amorce,
Il ſauta de toute ſa force;
Mais ſans pouvoir gober le morceau convoité.
Enfin las de ſauter & perdant eſperance,
Je n'en veux point, dit-il avec indifference,
Ils ne ſont pas encor dans leur maturité.

DU DIEU MERCURE, ET D'UN CHARPENTIER.

UN Charpentier coupoit du bois prez d'une riviere, conſacrée au Dieu Mercure, quand il arriva par megarde, que ſa coignée tomba dans l'eau. Bien affligé de cet accident, il s'aſſid ſur le bord du fleuve, pour ſe conſoler de cette perte. Mercure ému de pitié lui aparut, & il s'enquit de la cauſe de ſa plainte, l'aiant connue, il lui montra une coignée d'or, & il lui demanda ſi c'étoit là la ſienne? Le pauvre Homme aiant répondu franchement que ce ne l'étoit pas, Mercure lui en apporta une d'argent, qu'il confeſſa pareillement n'être pas à lui. A la fin le même Dieu lui en fit voir une emmanchée de bois; que le Charpentier reconnut

nut pour celle qu'il avoit perdue. Alors Mercure jugeant de ſa probité par une ſi libre declaration, les lui donna toutes trois. Le Charpentier extremement aiſe d'une ſi bonne fortune, s'en alla trouver ſes compagnons, & il leur raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Ce recit fit prendre fantaiſie à l'un d'entr'eux d'éprouver une pareille avanture. Il s'en alla donc pour cet effet prez de la même riviere, & il jetta ſa coignée en l'eau, puis il s'aſſid ſur le bord, & il fit ſemblant de pleurer. Mercure accourut incontinent avec une coignée d'or; & connoiſſant l'hipocriſie de ce galand, il lui demanda ſi c'étoit là la ſienne? C'eſt elle-même, lui répondit l'Impoſteur. Mercure voulant le punir de ſon impudence, & de ſon menſonge, ne lui donna, ni la coignée d'or, ni celle que cet Artificieux avoit tout exprez jettée dans la riviere.

La ſincerité attire les faveurs du Ciel, l'hipocriſie déplaît à Dieu & aux hommes.

Des Pigeons et de l'Epervier.

Les Pigeons idiots voulant faire la guerre
A leur puiſſant Voiſin le courageux Milan,
Crurent être à couvert ſous le bec de la ſerre
De l'Epervier glouton qu'ils firent leur Tyran.
A ſon pouvoir ils ſe ſoumirent:
Mais de cette faute qu'ils firent,
Ils reçurent bien-tôt le juſte châtiment.
L'inſatiable Oiſeau cherchant à les détruire
De la griffe & du bec, les ſerre, les déchire,
Et les devore avidement.

DU LOUP, ET DES CHIENS.

LE Loup contemploit du haut d'un rocher deux Chiens, qui au lieu de ſe tenir en paix près du troupeau qu'ils avoient en garde, ſe dechiroient à belles dents. Cette guerre inteſtine entre ces deux ennemis, fit eſperer au Loup qu'il lui ſeroit facile de s'en aller aſſaillir les Brebis, ſans courre aucun danger. Il s'y en alla donc prontement, & il ravit une des plus graſſes du troupeau, puis il ſe mit à prendre la fuite. Les Chiens le voiant, laiſſerent leur querelle particuliere, & ils furent ſi bien courir après le Loup que l'aiant atteint, ils faillirent à le tuer, à force de morſures qu'ils lui firent. Comme il s'en retournoit, il rencontra un de ſes Compagnons, qui lui

lui demanda, comment il avoit osé lui seul assaillir un troupeau, où il y avoit tant de valets & de chiens ? Je l'ai fait, répondit le Loup, pour m'être laissé tromper à leur different particulier.

LA LIONNE ET L'OURSE.

MEre Lionne avoit perdu son fan.
Un Chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la Forêt étoit importunée.
La nuit & son obscurité,
Son silence & ses autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'Ourse enfin lui dit : ma commere,
Un mot sans plus ; tous les enfans
Qui sont passez entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient, S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
Moi me taire ? moi malheureuse !
Ah j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer
Une vieillesse douloureuse.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
Helas ! c'est le destin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout tems en la bouche de tous.
Miserables humains, ceci s'adresse à vous :
Je n'entens resonner que des plaintes frivoles :
Quiconque en pareil cas se croit haï des cieux,
Qu'il considere Hecube, il rendra grace aux Dieux,

D'UN

D'UN TAUREAU, ET D'UN RENARD.

UN Taureau ſauvage, ordonna à un Renard de lui amener tous les animaux pour lui rendre l'hommage qu'ils lui devoient comme à leur Roi. Le Lion y accourut, & tout tranſporté de colere contre cet uſurpateur de ſa roiauté, il ſe jetta ſur lui avec tant de fureur qu'il le mit en pieces ſur le champ.

Les rebelles à leurs Souverains, ont toujours un mauvais ſort.

LE RENARD, ET LES POULETS D'INDE.

COntre les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.

Le

Le perfide aiant fait tout le tour du rampart
Et vu chacun en ſentinelle,
S'écria : quoi ces gens ſe moqueront de moi!
Eux ſeuls ſeront exemts de la commune loi?
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit ſon dire.
La Lune alors luiſant ſembloit contre le ſire
Vouloir favoriſer la Dindonniere gent.
Lui qui n'étoit novice au métier d'aſſiegeant
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſelerates:
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes,
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Harlequint n'eut executé
Tant de differens perſonnages.
Il élevoit ſa queue, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eut oſé ſommeiller,
L'ennemi les laiſſoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un; autant de pris;
Autant de mis à part; prez de moitié ſuccombe.
Le Compagnon les porte en ſon garde-manger,
Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

DE LA MOUCHE.

UNe Mouche tomba dans une marmite pleine de chair, & voiant que le bouillon l'étouffoit; Voilà ce que c'eſt, dit-elle, j'ai tant bu & tant mangé, & je me ſuis ſi bien plongée dans le pot, que je meurs ſoule de potage.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

UN traficant ſur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voiage,
Coufre, banc, ni rocher, n'exigea de peage
D'au-

D'aucun de ſes balots ; le ſort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon marchand à bon port.
Facteurs, aſſociez, chacun lui fut fidele.
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canele
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor,
Le luxe & la folie enflerent ſon treſor ;
Bref il plut dans ſon eſarcelle.
On ne parloit chez lui que par double ducats.
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, & caroſſes.
Ses jours de jeune étoient des noces.
Son bon ami voiant ſomtueux repas,
Lui dit ; & d'où vient donc un ſi bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il que mon ſavoir faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien pour cette fois ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté perit au premier vent.
Un autre mal pourvu des armes neceſſaires
Fut enlevé par les Corſaires.
Un troiſieme au port arrivant,
Rien n'eut cours ni debit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ſes facteurs le trompant,
Et lui-même aiant fait grand fracas, chere lie,
Mais beaucoup en plaiſirs, en batimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup,
Son ami le voiant en mauvais equipage,
Lui dit ; d'où vient celà ; de la fortune, helas !
Conſolez-vous, dit l'autre, & s'ils ne lui plait pas
Que

Que vous ſoiez heureux ; tout au moins ſoiez ſage.
Je ne ſais s'il crut ce conſeil :
Mais je ſais que chacun impute en cas pareil
Son bonheur à ſon induſtrie ;
Et ſi de quelque échec notre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au ſort.
Choſe n'eſt ici plus commune :
Le bien nous le faiſons, le mal c'eſt la fortune,
On a toujours raiſon, le deſtin toujours tort.

D'UN HOMME QUI AVOIT DEUX FEMMES.

EN la belle ſaiſon du Printems, un homme élevé dans les delices, & qui n'étoit ni trop jeune, ni trop vieux, & à qui les cheveux ne commençoient

çoient qu'à griſoner, épouſa deux femmes, dont l'une étoit aſſez agée, & l'autre étoit aſſez jeune. Comme ils demeuroient tous enſemble dans une même maiſon, la vieille voulant attirer ſon mari à l'aimer, lui arrachoit autant de cheveux noirs qu'elle en rencontroit. La jeune, qui n'étoit pas moins ſoigneuſe de ſon coté de ce qui la regardoit, lui tiroit auſſi les blancs; de ſorte qu'à force de continuer, elles lui arracherent ſi bien le poil, qu'il en devint chauve, & qu'il fut moqué de tout le monde.

LE PHILOSOPHE SCITE.

UN Philoſophe auſtere, & né dans la Scitie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voiagea chez les Grecs, & vid en certains lieux
Un ſage aſſez ſemblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les Rois, homme approchant les Dieux.
Et comme ces derniers ſatisfait & tranquile.
Son bonheur conſiſtoit aux beautez d'un Jardin.
Le Scite l'y trouva, qui la ſerpe à la main
De ſes arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, emondoit, otoit ceci, celà,
Corrigeant par tout la nature
Exceſſive à paier ſes ſoins avec uſure.
Le Scite alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : Etoit-il d'homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.
Laiſſez agir la fau du tems :

Ils

Ils iront assez tot border le noir rivage.
J'ote le superflu, dit l'autre, & l'abattant
Le reste en profite d'autant.
Le Scite retourné dans sa triste demeure
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ote de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer tems ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles,
Tout languit & tout meurt. Ce Scite exprimé bien
Un indiscret Stoicien.
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs & passions, le bon & le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils otent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

D'UN

DE LA NOURICE, ET DU LOUP.

UNe Nourice voiant pleurer ſon Enfant, le menaça de le faire manger au Loup. Le Loup qui l'ouit, eſpérant de trouver quelque butin, s'approcha de la porte du logis; Mais il fut contraint de s'en retourner au bois à jeun, parce qu'à la fin l'Enfant s'endormit. La Louve le voiant de retour, lui demanda où étoit la proie? Il n'y en a point, repondit le Loup extremement triſte, car la nourice qui promettoit de livrer ſon enfant, s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a ſon defaut où toujours il revient ;
Honte ni peur n'y remedie.
Sur ce propos d'un conte il me ſouvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un ſuppot de Bacchus
Alteroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs ecus.
Un jour que celui-ci plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Couverent à loiſir. A ſon reveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps ;
Un luminaire, un drap de morts.
Oh ! dit-il, qu'eſt ceci ? ma femme eſt-elle veuve !
Là deſſus ſon Epouſe en habit d'Alection,
Maſquée, & de ſa voix contre-faiſant le ton,
Vient au pretendu mort ; approche de ſa bierre ;
Lui preſente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne ſoit citoient d'enfer.
Qu'elle perſonne es-tu ? dit-il à ce fantome.
La celeriere du Roiaume
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
A ceux qu'enclot la tombe noire.
Le Mari repart ſans ſonger ;
Tu ne leur portes point à boire ;

Du Laboureur, et du Serpent.

UN Laboureur faché contre une Serpent qu'il nourriſſoit, prit une coignée en main, & il ſe mit à le pourſuivre. Mais le Serpent s'echapa, non toutefois ſans être bleſſé. Il arriva depuis que le Laboureur étant devenu fort pauvre, & imputant la cauſe de ce malheur à l'offence qu'il avoit faite au Serpent, s'en alla vers lui, pour le prier de s'en revenir à ſon logis. Pardonnez-moi; lui repondit le Serpent, ſi je n'y puis retourner: car il n'eſt pas poſſible que je ſois jamais en ſeureté avec toi, tant que tu auras une telle coignée en ta maiſon. D'ailleurs, bien qu'il n'y ait plus de

meurtriſſure à ma plaie, ſi eſt-ce que le ſouvenir m'en reſte encore.

La Justice Jugesse.

UN jour, dit un Auteur, n'importe enquel Chapitre,
Deux Voiageurs à jeun rencontrerent une huitre,
Tous deux la conteſtoient : lorſque dans leur chemin
La Juſtice, paſſa la blance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec depens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice peſant ce droit litigieux
Demande l'huitre, l'ouvre ; & l'avale à leurs yeux.
Et par ce bel arret terminant la bataille :
Tenez voilà, dit-elle, à chacun une ecaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huitre étoit bonne. Adieu vivez en paix.

De la Grenouille, et du Renard.

LA Grenouille ſortie de ſon Marecage, s'en alla dans les forets, où devant les bêtes ſauvages, elle voulut faire profeſſion de Medecine, ſe vantant que ni Hipocrate ni Galien n'en ſavoient pas davantage qu'elle. Les autres Bêtes la crurent d'abord, hormis le Renard qui ſe moquant d'elle, lui dit; Comment ſe peut-il faire, que cette vilaine, qui a la bouche ſi pâle & ſi livide, ſache des remedes aux maladies; ſi cela eſt, pourquoi ne ſe guerit-elle pas elle-même?

LE RAT, LE CORBEAU, LA GAZELLE, ET LA TORTUE.

LA Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enſemble unis ; douce ſocieté.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Aſſeuroit leur felicité.
Mais quoi l'homme decouvre enfin toutes retraites.
Soiez au milieu des deſerts,
Au fonds des eaux, au haut des airs,
Vous n'eviterez point ſes embuches ſecretes.
La Gazelle s'alloit ébatre innocenment ;
Quand un chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe eventer les traces de ſes pas.
Elle fuit, & le Rat à l'heure du repas
Dit aux amis reſtans, d'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviez ?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliez ?
A ces paroles la Tortue
S'écrie, & dit, ah ſi j'étois
Comme un Corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied leger ;
Car à l'égard du cœur il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Priſe au piege & ſe tourmentant,
Il retourne avertir les autres à l'inſtant,
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Et perdre en vains diſcours maint utile moment,
Comme eut fait un Maitre d'ecole,

Il

Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.
Avec ſa pezanteur quand arriveroit-elle:
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits ils s'en vont ſecourir
Leur chere & fidele compagne
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y vouloit courir.
La voilà comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes pieds courts avec juſte raiſon,
Et la neceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit: qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille à ces mots ſe retire en un trou;
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle:
Et le Chaſſeur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle
Apperçoit la Tortue: il dit, conſolons nous:
Nous ſouperons malgré que Jupiter en aie.
Je pretends qu'aujourd'hui celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eut paié pour tous,
Si le Corbeau n'en eut averti la chevrette.
Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe & vient ſe preſenter,
L'homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui lui peſoit; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il delivre encor l'autre ſœur
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpai conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois pour vous plaire un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odiſſée.
Rongemaille ſeroit le principal Heros.
Quoi qu'à vrai dire ici chacun ſoit neceſſaire.
Portemaiſon l'Infante y tient de tels propos
Que Monſieur du Corbeau va faire
Office d'Eſpion, & depuis Meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du tems à Rongemaille.
Ainſi chacun en ſon endroit
S'entremet, agit, & travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente !
Cet autre ſentiment que l'on appelle amour
Merite moins d'honneurs ; cependant chaque jour
Je le celebre, & je le chante.
Helas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protegez ſa ſœur, il ſuffit, & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'amour ; j'en vais ſervir un autre ;
Et porter par tout l'Univers
Sa gloire auſſi bien que la votre.

DE DEUX POTS FLOTTANT SUR L'EAU.

DEux Pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer, furent laiſſez fortuitement ſur le bord d'une riviere, & ils furent emportez par la violence de l'eau. Le Pot de terre apprehendant d'être caſſé dit au pot de fer; je ſaurai bien empêcher que celà ne nous arrive, car ſi je viens à me briſer contre toi, où par l'impetuoſité de l'eau, ou autrement, celà ne ſe pourra faire qu'il n'y aille toujours du mien, voilà pourquoi il vaut mieux que je mette ma ſeureté en me ſeparant de toi.

UN FOU ET UN SAGE.

CErtain Fou pourſuivoit à coups de pierre
ge.
Le Sage ſe retourne, & lui dit: mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi, reçoi cet ecu ci à
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine dit-on eſt digne de loier.
Voi cet homme qui paſſe; il a de quoi p
Addreſſe-lui tes dons; ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain notre Fou s'en va faire.
Même inſulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paia pas en argent cette fois.
Maint Eſtafier accourt: on vous hape notre homme.
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.
Auprès des Rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour reprimer leur habil irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peutêtre
Aſſez puiſſant: Il faut les engager
A s'addreſſer à qui peut ſe vanger.

Du Paon, et de la Grue.

LE Paon étoit à ſouper avec la Grue ; il la mepriſoit d'une étrange ſorte, & il ſe vantoit fort, en lui faiſant montre de ſes belles plumes. Mais la Grue ne pouvant ſouffrir ſes vanitez, lui dit : Je confeſſe qu'il ne ſe peut rien ajouter à la beauté de ton plumage, pourvu que tu m'avoues auſſi, que tu as bien de la peine à voler ſur les maiſons; au lieu que d'un vol courageux je perce les nues.

L'Elefant et le Singe de Jupiter.

AUtrefois l'Elefant & le Rinoceros
En diſpute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.

Le

Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter
Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Elefant de croire
Qu'en qualité d'Ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui preſenter ſa créance.
Maitre Gille enfin en paſſant
Va ſaluer ſon Ecellence.
L'autre étoit preparé ſur la legation;
Mais pas un mot; l'attention
Qu'il croioit que les Dieux euſſent à ſa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Elefant?
Il ſe vid dont reduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon Trône ſupreme.
Toute ſa Cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe avec un front ſevere.
L'Elefant repartit; Quoi vous ne ſavez pas
Que le Rinoceros me diſpute le pas?
Qu'Elefantide a guerre avec la Rinocere?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guere,
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes Lambris.
L'Elefant honteux & ſurpris.
Lui dit: & parmi nous que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons ſoin de tout: Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des Dieux.
Les petits & les grands ſont egaux à leurs yeux. Du

Du Pescheur, et d'un Petit Poisson.

UN petit poiſſon ſe voiant pris par un Peſcheur, le prioit inſtamment de le rejetter dans l'eau, lui remontrant qu'il ne faiſoit que ſortir du ventre de ſa mere : qu'étant ſi peu de choſe, il ne pouvoit pas beaucoup lui profiter, & que quand il ſeroit plus grand, il reviendroit à l'Hameçon de lui-même. Le Peſcheur lui repondit ; mon ami, je ne ſuis pas d'avis de me laiſſer echaper des mains une proie aſſurée, quelque petite qu'elle puiſſe être. Je ſai ce que j'ai ; mais je ne ſai pas ce que je dois avoir, & je n'achete jamis l'eſperance à prix d'argent.

Du

L'AVARE.

Sur des terres d'un bon raport,
Les bleds avoient multiplié ſi fort,
Qu'aiant du laboureur ſurpaſſé l'eſperance,
Le maître riche, & fort bon menager
Embraſſé de l'abondance,
Ne ſavoit plus où les loger.
Quand il eut quelque tems rêvé ſur la choſe,
Mes greniers ſont, dit-il, trop petits, trop vieux,
J'en vas bâtir de ſpacieux,
Pour mettre avec mes bleds, les biens que je poſſede;
Puis en repos j'en jouirai,
Je rirai, boirai, mangerai,
J'ai des richeſſes épargnées,
Pour vivre bon nombre d'années.
Mais de ces beaux projets loin de cueillir le fruit,
Lors que le moins il l'aprehende,
La mort vient cette même nuit,
Qui ſon ame lui redemande:
Sans qu'il ait loiſir de penſer
A l'heritier qu'il doit laiſſer.
Ainſi gardez-vous d'être avare,
Tous les treſors que vous pourriez avoir,
De prolonger vos jours n'auront pas le pouvoir,
La mort d'avec eux vous ſepare.

DE L'ENVIEUX; ET DE L'AVARE.

JUpiter importuné par deux hommes, dont l'un étoit Avare, & l'autre Envieux, envoia vers eux Apollon, pour ſatisfaire à leur communes prieres. Il leur permit de ſouhaiter tout ce qu'ils voudroient, à condition que ce que l'un demanderoit, l'autre le recevroit doublement. L'Avare fut lontems irreſolu; parcequ'il ne croioit pas qu'on lui en peut jamais aſſez donner. Mais enfin, il demanda pluſieurs choſes que ſon Compagnon receut au double. Enſuite de quoi l'Envieux requit que l'un des yeux lui fut arraché, eſperant par ce moien que l'Avare les perdroit tous deux.

RE-

REQUETE DES RATS

QUI DANSENT SUR LA CORDE,

AU ROI DE FRANCE.

GRand Roi, de qui la vigilance
S'aplique au bonheur de la France
Avec tant d'aſſiduité :
Nous prions votre Majeſté,
D'interpoſer chaque ſemaine
Ses affaires de longue haleine,
Pendant un moment de loiſir,
Pour le nouveau mais grand plaiſir
Que nous (Rats des Greniers de France)
Vous preparons par notre dance.
Mais, Sire, votre Majeſté,
Pour une entiere liberté
De tous nos tours de paſſe-paſſe,
Nous doit accorder une grace
Tres-neceſſaire aſſurement.
Nous la ſuppliont humblement,
De faire mettre en la Baſtile,
Pour le bien de notre famille,
Tous chats, ſans nulle exception,
D'age, ni de condition.
Autrement ſautant ſur la corde
Nous craindrons que quelqu'un nous morde,
Et n'étant pas en liberté.
Notre metier ſeroit gaté.
De plus que defenſes ſoient faites,
De tenir en chambre ſecretes,
Caves, Cabinets ou greniers,
Certains inſtrumens meurtriers,

Que

Que l'on appelle des ratieres.
Faites de certaines matieres,
Qui ſont en bonne verité
Nuiſibles à notre ſanté.
Nous vous demandons encor, Sire,
Que dans les lieux de votre empire
On ne faſſe plus de trafic
De mors aux-Rats ni d'arſenic,
Autrement, grand Prince, la vie
Nous ſeroit ſans doute ravie
Avant la fin du Carnaval,
Par ceux qui nous veulent du mal.
Nous donnons de la jalouſie
Aux marionnettes d'Italie,
Et nous craignons avec raiſon
De leur coté quelque poiſon;
Car Dieu ſait comme en Italie
Le plus fin poiſon ſe manie.
Faites donc defenſes d'abord,
A peine d'exil, ou de mort,
D'attenter plus à notre vie.
A celui qui chaque jour crie,
La mort-aux-Rats & aux ſouris,
Sur votre Pont-neuf de Paris.
Aboliſſez, auſſi, de grace,
Le deshonneur de notre race,
Et que nos noms ne ſoient plus mis,
Comme ils ſont, par nos Ennemis,
En des proverbes ridicules
Dont on ne fait aucuns ſcruples:
Car ſi quelqu'un n'eſt point renté,
Ou bien s'il ſe trouve endetté
Même au-delà de la chemiſe,
On le dit gueux en rat d'Egliſe:
Si quelqu'un vit commodement,

S'il aime ſon contentement,
S'il ſe plait à faire ripaille,
On dit qu'il eſt un Rat en paille :
Si quelqu'autre perd ſon procez,
Il s'en prend aux Rats du Palais.
Bref, en toute affaire du monde,
Si le bonheur ne le ſeconde,
Quand elle eſt en mauvais état,
On dit qu'elle n'a pris qu'un Rat.
Retranchez donc cet idiome
Du langage de ce Roiaume,
Ordonnez qu'on ne parle plus
Des Rats avec que tant d'abus.
Que votre bonté nous accorde
A nous Rats bon danſeurs-de-corde.
Car nous l'avons bien merité,
Ici dans l'Univerſité
Quelque grenier dans un College,
Dans lequel avec privilege
Nous puiſſions avoir des pedans
Pour l'inſtruction de nos enfans,
Afin que toute notre race,
Inſtruite aux tours de paſſe-paſſe,
Aprene à bien gagner ſon pain
Dans la foire de Saint-Germain,
Et qu'enfin les Rats pleins de gloire
Trouvent quelque place dans l'hiſtoire,
Et là trouvent la qualité
De Rats de votre Majeſté.

D'UN OISELEUR, ET D'UNE TOURTERELLE.

UN Oiſeleur voulant tirer ſes filets, fut piqué cruelement à la jambe par une couleuvre. La douleur qu'il en reſſentit lui fit manquer ſon coup ; une Tourterelle qui étoit priſe, ſe ſentant en liberté, ſe mit à lui reprocher, qu'il meritoit avec juſtice le mal qui venoit de lui arriver, puiſqu'il paſſoit ſa vie à perſecuter ceux, qui menoient une vie innocente, & qui ne l'avoient jamais offenſé.

Le ciel venge tot ou tard, l'innocence oprimée.

La Friture, ou les Imprudens.

Un Cuiſinier faiſoit frire
Tout vifs de petits poiſſons.
L'un d'eux ſe prit à leur dire,
Freres ! que nous patiſſons !
Cette mer brule, & petille,
Et nous ſommes frits dans peu.
A ces maux chacun fretille,
Et chacun ſi bien ſautille,
Qu'il tombe de la poile au feu.
Alors tout grille,
Et tout rotit.
Peſte ſoit de la ſotte engeance !
Dit le Cuiſinier tout contrit,
Voiez un peu la belle avance !
Etre tout vif roti, grillé, fricaſſé, frit,
Eſt même choſe, que je penſe.
Cette friture alloit pour ma pitance ;
C'eſt tout ce que pour moi j'avois pu menager ;
Pour moi, qui ne puis rien manger,
Et que de groſſes dents une incommode abſence
A reduit à gruger.
Morbleu ! devois-je pas ſonger,
Avant que de les frire, à leur ouvrir la panſe ?
Mais eux auſſi devoient-ils pas juger,
Qu'ils ſortoient d'un petit danger,
Pour dans un plus grand s'engager ?
Mais pourquoi me rompre la tête
A faire en vain le raiſonneur ?
Ma foi ! comme eux, je ne ſuis qu'une bête
Et j'enrage après tout, qu'ils aient eu l'honneur
De me faire dîner par cœur.
Telle eſt des Imprudens la conduite ordinaire ;

Ils

Ils manquent de conſeil, quand ils en ont affaire.
Quand il n'en eſt point neceſſaire,
Ils en ont à foiſon.
En un mot leur raiſon
Toujours les éclaire
Hors de ſaiſon.

D'UN RENARD, ET D'UN LION.

UN Renard qui n'avoit jamais vu de Lion, en eut une ſi grande fraieur la premiere fois qu'il en rencontra un, qu'il prit la fuite ſans jamais oſer regarder derriere lui; la deuxieme fois il le conſidera ſans trop le craindre: mais la troiſiéme bien loin de craindre, & de ſe retirer, ils s'en aprocha de fort prez, & il contracta une très-étroite amitié avec lui.

Le tems, & la ſocieté civile, aprivoiſent les eſprits les plus contraires.

Le Soleil et les Grenouilles.

AUx noces d'un Tiran tout le Peuple en lieſſe
Noioit ſon ſouci dans les pots.
Eſope ſeul trouvoit que les gens étoient ſots
De temoigner tant d'allegreſſe.
Le Soleil, diſoit-il, eut deſſein autrefois
De ſonger à l'Himenée.
Auſſitot on ouit d'une commune voix
Se plaindre de leur deſtinée
Les Citoiennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au ſort, un ſeul Soleil à peine
Se peut ſouffrir. Une demi douzaine
Mettra la Mer à ſec & tous ſes habitans.
Adieu joncs & marets: Notre race eſt détruite.
Bientot on la verra reduite
A l'eau du Stix. Pour un pauvre animal,
Grenouilles à mon ſens ne raiſonnoient pas mal.

D'un

D'UN BERGER, ET D'UN LOUP.

UN Berger pour ſe divertir, donnoit ſouvent de fauſſes alarmes aux autres Bergers, criant au Loup, quoi qu'il ne s'en preſentat pas. Il arriva un jour qu'un Loup lui enleva veritablement une de ſes Brebis, ce qui l'obligea de demander du ſecours à ſes camarades, qui le lui refuſerent, croiant qu'il ſe moquoit à ſon ordinaire, & qu'il vouloit encore leur en donner à garder, laiſſant par ce moien échaper le Loup avec ſa proie.

C'eſt mal rire, que de rire à ſes dépens.

La Femme noie'e.

Je ne ſuis pas de ceux qui diſent, ce n'eſt rien ;
C'eſt une femme qui ſe noie.
Je dis que c'eſt beaucoup ; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regretions, puiſqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'eſt point hors de propos ;
Puiſqu'il s'agit en cette Fable
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son epoux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette avanture
Les honneurs de la ſepulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve auteur de ſa diſgrace
Des gens ſe promenoient ignorans l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme apperçu nulle trace.
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-là plus bas ;
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non ne le ſuivez pas ;
Rebrouſſez plutot en arriere,
Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre ſorte.
Cet homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſai s'il avoit raiſon.
Mais que cette humeur ſoit ou non
Le défaut du ſexe & ſa pente ;
Quiconque avec elle naitra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par de là.

D'un

D'UN BUCHERON, ET D'UNE FORET.

UN Bucheron avoit une coignée qui lui étoit inutile faute de manche; cela l'obligea d'en demander une à une foret qui la lui accorda; mais elle s'en repentit ſur le champ : Car le Bucheron ne l'eut pas plutot, qu'il s'en ſervit à l'heure même à abatre ſes plus grands arbres, & qu'il la depouilla par ce moien de ſes plus beaux ornemens, ſans qu'elle put l'en empêcher.

Souvent par notre imprudence nous fourniſſons nous-même des armes à nos ennemis dont ils ſe ſervent pour nous opprimer.

EVE.

LOrs qu'Adam vid cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle;
S'il l'aima fort, Eve de son coté,
Dont bien nous prend ne fit pas la cruelle.
Quoiqu'on en die, alors en verité,
Je croi qu'il fut une femme fidéle
Mais comme quoi ne l'auroit elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.
Or en cela nous nous trompons tous deux
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux
Bien fait de corps, & d'esprit agreable,
Eve aima mieux pour s'en faire conter,
Preter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

DU SOLEIL, ET DU VENT.

LE Soleil & le Vent diſputerent de leurs forces, & ils convinrent que celui qui ôteroit plutôt le manteau du premier paſſant, ſeroit tenu pour le plus fort. Le Vent ſoufla ſur un voiageur qu'il découvrit, avec tant de violence, qu'il l'obligea à s'enveloper, & à lui reſiſter davantage. Le Soleil de ſon côté excita peu à peu une chaleur ſi grande ſur un autre homme, qu'il le contraignit pour ſe ſoulager, d'ôter ſon manteau de deſſus ſes épaules; ce qui donna une victoire entiere au Soleil.

Il vaut mieux emploier la douceur que la force, pour faire reuſſir les affaires.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui poſſederoit
Une Geniſſe avec l'empire.
Une Grenouille en ſoupiroit.
Qu'avez-vous? ſe mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croaſſant.
Et ne voiez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chaſſant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne regnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marez regner ſur les roſeaux,
Et nous foulant aux pieds juſques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre; il faudra qu'on patiſſe
Du combat qu'a cauſé Madame la Geniſſe.
Cette crainte étoit de bon ſens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écraſoit vingt par heure.
Helas on void que de tous tems
Les petits ont pati des ſottiſes des Grands.

D'UN MALADE, ET D'UN MEDECIN.

UN Malade enquis par ſon Medecin de l'érat de ſa ſanté; je brûle, lui répondit le Malade, & je ſuis tout en eau, à force d'avoir ſué. Voilà qui eſt bien, dit le Medecin, & là-deſſus il ſe retira. Le lendemain il le fut encore viſiter, & il lui demanda comment il s'étoit porté la nuit paſſée? Helas! s'écria-t-il d'une voix debile, peu s'en eſt falu que je ne ſois mort de froid. Tant mieux, ajouta ce beau Docteur, c'eſt bon ſigne. Enſuite de ceci, après que pour la troiſiéme fois il lui eut fait la même demande, & que ce pauvre homme lui eut répondu, qu'il n'en pouvoit plus, d'un flux de ventre; c'eſt votre ſanté, continua ce Charlatan.

A la fin un de ſes amis l'étant allé voir, pour apprendre s'il ne ſe trouvoit pas mieux que de coutume? Ah! mon ami, lui répondit-il, je me porte toujours bien, à ce qu'on me dit, & toutesfois je m'en vas mourant.

Les flateurs prennent tous les vens, & c'eſt s'amuſer que de s'y fier.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa:
L'un ne poſſedoit rien qui n'appartint à l'autre:
Les amis de ce pais-là
Valent bien, dit-on, ceux du notre.
Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
Et mettoit à profit l'abſence du Soleil,
Un de nos deux amis ſort du lit en alarme:
Il court chez ſon intime, éveille les valets:
Morfée avoit touché le ſeuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne, il prend ſa bourſe, il s'arme;
Vient trouver l'autre, & dit: Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroiſſez homme
A mieux uſer du tems deſtiné pour le ſomme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons: Vous ennuiez-vous point
De coucher toujours ſeul? une eſclave aſſez belle
Etoit à mes côtez, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'eſt ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes en dormant un peu triſte apparu;
J'ai craint qu'il ne fut vrai, je ſuis vîte accouru.
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.
Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en ſemble Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propoſe.

Qu'un

Qu'un ami veritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un Songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

DU SINGE, ET DU RENARD.

EN une aſſemblée que firent les Bêtes ſauvages, le Singe ſauta ſi joliment, qu'il fut creé Roi, par le conſentement preſque de toute la compagnie. Le Renard envieux de cette nouvelle dignité, s'aviſa de le mener en une foſſe, où il venoit de remarquer un lopin de chair, attaché à des lacs ; tu ſais bien, dit-il au Singe, que les treſors appartiennent

nent aux Rois. Puis donc que tu es notre Roi, prens toi-même le treſor qui eſt caché dans cette foſſe. Le Singe, ſans marchander davantage, crut le Renard; & il ſauta follement dans la foſſe, où il tomba auſſitot dans les piéges. Comme il ſe ſentit pris, il ſe mit fort en colere, & il en imputa toute la faute au Renard, qui ſans s'émouvoir autrement de ſes paroles, lui dit de fort bonne grace, c'eſt avec peu de raiſon que tu as cru meriter un Empire ſur les autres, puiſque tu n'as ſû commander à toi-même.

LA SOURIS, L'AMOUR, ET VENUS.

L'Amour plus fort que deux Alcides,
Aiant fait cent mille homicides,
Vint, apprehendant d'être pris,
Se refugier à Paris:
Où de crainte que la Juſtice
Ne le fit traîner au ſupplice,
Ce faux ruſé ſe vint auſſi
Loger proche de la Merci,
Afin que merci lui fut faite,
Si l'on découvroit ſa cachette.
Dans ce logis qu'il habitoit,
Une jeune Souris étoit,
Qui voiant dégouter ſes fléches,
Dont il fait de ſanglantes brêches
Aux cœurs de ceux qu'il ſait donter,
Auſſitot en voulut tater:
Car de ces ſortes de viandes
Les Souris ſont toujours friandes,
Si qu'à l'inſtant en tapinois,
S'étant gliſſée en ſon carquois:
De ſes traits elle fut piquée,
Et des vieilles Souris moquée;

Dont

Dont bien jura de ſe vanger,
Et ſoudain ſe mit à ronger
Comme une petite perdue
La corde en l'arc d'amour tendue:
Et tant fit qu'elle la mangea.
Cupidon de corde changea:
La Souris ſans miſericorde
Rongea cette ſeconde corde:
Ainſi la Souris & l'Amour,
Jouant aux barres tour à tour,
Se trouverent une ſemaine,
Tous deux en une égale peine,
La Souris à corde ronger,
Et l'Amour à cordes changer.
Mais la partie étoit mal faite,
La Souris colere & finette,
Enfin emporta le deſſus.
L'Amour de corde n'aiant plus,
Courut aux marais vers ſa mere.
En pleurant lui conta l'affaire:
Venus le prit & le baiſa,
Et de pois-ſucrez l'apaiſa,
Tais-toi, tais-toi, mon fils, dit-elle,
Ne me tiens ni bonne ni belle,
Si bien-tot nous ne nous vengeons.
L'on fit atteller ſes pigeons,
Qui furent en moins d'un quart d'heure
Où la jeune Souris demeure.
Elle ſur ſes gardes étoit,
Car du fait elle ſe doutoit,
Et toujours ſe tenoit alerte:
L'Amour avoit juré ſa perte
Jurée avec Dame Venus,
Qui ſitot qu'ils furent venus,
Mirent une armée en campagne.

Des chats de Cipre, & chats d'Eſpagne:
Des chats ſauvages, des matous,
Boucherent juſqu'aux moindres trous
Où les Souris ont leurs tanieres:
Tendirent mille ſouricieres,
Semerent de la mort-aux-Rats,
Remplirent d'eau baſſins & plats.
Mais tout celà fut inutile:
Parce que la Souris habile
Avoit pourvu de ſon coté,
Se jettant pour ſa ſureté,
N'oſant plus tenir la campagne,
Dans un cabinet d'Allemagne:
Aiant en cette occaſion
Fait une ample proviſion,
De confitures, de pommades,
De citrons doux, de marmelades,
Qu'elle boiroit & mangeroit
Tant que le ſiege dureroit.
De ce fort la Souris hardie
Inceſſamment faiſoit ſortie,
Par chemins aux chats inconnus,
Donnant au cartier de Venus,
Malgré ſentinelles & gardes,
Lui gatant ſes plus belles hardes,
Renverſant & poudre & fards,
Et rongeant les poulets de Mars:
Puis deſenpenoit chaque fleche,
A l'Amour arrachoit la meche
Ou la cire de ſon flambeau,
Ou les cordons de ſon bandeau,
Ou quelques plumes de ſes aîles:
Et faiſoit des choſes ſi belles,
Que Venus avec ſon beau fils,
Etoient prêts d'être deconfits.

Car même les chats volontaires,
Ne faiſant pas là leurs affaires,
Pour ſubſiſter ſe debandoient,
Souricieres ſe detendoient:
L'eau des baſſins étoit jettée,
Et la mort-aux-rats eventée:
Dont de depit Amour crevoit,
Le ſiege pourtant ne levoit,
Voulant pouſſer à bout l'affaire.
Encor que ni lui ni ſa mere,
Ne ſuſſent à quel jeu jouer,
Ni plus à quel ſaint ſe vouer.
Cependant la machine ronde,
Qu'en Proſe on apelle le monde,
Qui par amour ſeul ſe maintient,
Et que le ſeul amour ſoutient
Des ſoins de l'Amour delaiſſée,
S'en alloit bientot renverſée.
Les Elemens n'agiſſoient plus,
L'onde & les vents étoient perclus,
Le terre demeuroit en friche,
Le Cerf ſe cachoit de la biche,
Le coq la poulle haiſſoit,
Le moineau ſa femme laiſſoit;
L'ormeau ne ſouffroit plus la vigne,
Et trouvoit le lierre indigne
D'embraſſer jamais ſes rameaux,
Même les poiſſons ſous les eaux
Se haiſſoient comme la peſte.
Quand dans la demeure celeſte,
Le grand Jupiter ſe troubla,
Et les Dieux au Ciel aſſembla:
D'où leur faiſant voir ce deſordre,
Tel qu'un aveugle y pourroit mordre,
Le monde, dit-il, a beſoin,

Qu'amour en reprenne le ſoin :
Et c'eſt fait de Dame nature,
Si cette guerre encore dure:
Guerre faite mal-à-propos,
L'Amour nous tira du caos :
Il pourroit bien nous y remettre,
Mais il ne lui faut pas permettre;
Il faut tous aller à Paris,
Pour traiter avec la Souris
Une paix qui ſoit aſſurée,
Et d'une éternelle durée.
Ainſi fut fait comme il fut dit,
Leur troupe à Paris decendit:
Où pendant treves obtenues,
Par allées ou par venues,
Ils conclurent la paix, ainſi
Qu'on void dans les articles ci.
Nous la Souris faiſons promeſſe,
De tenir Venus pour Déeſſe,
Et de reconnoitre en tout lieu
L'Amour ſon enfant pour un Dieu :
Comme à tels de leur rendre hommage,
Et ne leur faire aucun dommage:
Auſſi nous Venus & l'Amour
Pardonnons tout juſqu'à ce jour.
Declarons la Souris ſans blâme,
Lui donnons figure de femme,
Pour la garantir de nos chats:
Quoi que femme elle ne ſoit pas,
Mais bien demeure en ſa nature,
Souris ſous une autre figure:
Cupidon en particulier,
Montrant qu'il peut tout oublier :
Veut que ſous ce nouveau viſage,
La Souris ait cet avantage:

Que

Que ſes yeux gagnent mille cœurs,
Et ſoient par tout nommez vainqueurs :
De plus il s'oblige à ſouſcrire,
Que quand la Souris voudra dire,
Pour tuer ceux qu'il lui plaira,
Amour tire : Amour tirera,
Sans qu'elle puiſſe être bleſſée,
Ni par ſes fleches offenſée :
Et de ceci ſont convenus,
La Souris, Amour, & Venus.

DE DEUX HOMMES, ET D'UN ANE.

DEux hommes paſſant par des lieux deſerts, trouverent un Ane en leur chemin ; ils ſe prirent à ſe debatre à qui l'auroit, & à qui le mene-

roit en ſa maiſon; chacun d'eux s'imaginant que la Fortune lui eut envoié cette avanture. Comme ils étoient en ce differend, l'Ane ſe deroba, & ainſi l'un & l'autre fut fruſtré de ſon eſperance.

Il eſt arrivé dans plus d'une bataille, que deux vainqueurs diſputant d'un priſonnier, le priſonnier ſe ſoit evadé.

Le Moucheron ou la folle Vanterie.

ON s'exerçoit un jour en des Jeux de Barriere.
Un nombre de Frigans Courſiers,
Sous de jeunes Heros, impatiens, & fiers,
Avoient couvert une longue carriere,
D'un long nuage de pouſſiere.
Un oiſeau plein d'orgueil, effronté fanfaron,
Paraſite de vaine gloire,
Cependant, qui l'auroit pu croire?
Un inſecte volant, un cherif Moucheron
Vient fondre ſur la vaſte croupe
Du Palefroi, le plus beau de la troupe.
Et là dreſſé ſur ſes ergos,
Les aîles trémouſſantes d'aiſe,
Fait retentir ſa trompe, & ſur des tons ſi hauts,
Qu'il en étourdit nos Heros.
Quoiqu'on faſſe rien ne l'apaiſe.
Les trompettes ont beau ſonner.
Bouteſelle, charge, & fanfare,
Le Faux Brave ſe met de plus belle à tonner.
Les oreilles à tous commencent à corner.
Et tous voulant ſavoir pourquoi ce tintamarre?
Ainſi qu'un Bateleur viennent l'environner.
Lui, bien loin de s'en étonner,
Ni s'amuſer à raiſonner,

Sur

Sur un ton de chant de victoire,
Il commence un Himne à ſa gloire,
Aiant pour ſon refrain, qu'il a fait ſeul voler
Le tourbillon de poudre en l'air.
S'étant chantée ainſi, la ſotte Beſtiole
Croioit qu'on l'alloit applaudir;
Mais voiant qu'une craquignole,
De deux doigts decochée alloit bien l'étourdir,
La hableuſe, au travers d'une amere huée,
S'en va, prenant l'eſſor, ſe perdre en la nuée.

DE VENUS, ET D'UNE CHATTE.

UN beau jeune homme aimoit ſi fort une Chatte qu'il pria Venus de la metamorphoſer en femme. La Deeſſe exauça ſa priere; elle transforma

ma cet animal en une fille d'excellente beauté. Ce pauvre fou fut au même tems ſi paſſionnement épris de ſon amour, que ſans uſer d'un plus long delai, il la mena droit à ſon logis, pour en avoir la jouiſſance. Mais comme ils furent tous deux au lit, Venus voulant éprouver ſi le changement de forme ne lui auroit point auſſi fait changer de naturel, elle lacha exprez un Rat dans la chambre. La froide amante ne ſe ſouvenant plus, ni de la couche nuptiale, ni de celui qui étoit avec elle, ſe jetta du lit, & elle ſe mit à pourſuivre le Rat, pour le manger: ce qui fut cauſe que la Déeſſe irritée, voulut qu'elle reprit ſa premiere figure de Charte.

L'on ne change pas de mœurs en changeant de condition.

Le Torrent et la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes:
Tout fuioit devant lui; l'horreur ſuivoit ſes pas;
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul voiageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante:
Un ſeul vid des voleurs, & ſe ſentant preſſer,
Il mit entre eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace & bruit, ſans profondeur;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce ſuccez lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le pourſuivant toujours,
Il rencontra ſur ſon paſſage
Une Riviere dont le cours
Image d'un ſommeil doux, paiſible & tranquile
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords eſcarpez, un ſable pur & net.

Il entre, & ſon cheval le met.
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:
Tous deux au Stix allerent boire;
Tous deux à nager malheureux
Allerent traverſer au ſéjour tenebreux,
Bien d'autres fleuves que les notres.
Les gens ſans bruit ſont dangereux;
Il n'en eſt pas ainſi des autres.

DE L'ENFANT, ET DU LARRON.

UN Enfant pleuroit aſſis prez d'un pui, il y ſurvint un Larron, qui lui demanda la cauſe de ſes larmes; Je pleure, dit l'enfant, parceque ma cruche qui étoit d'or, vient de tomber dans le puis, la corde s'étant rompue. A ces mots le Larron ſe dépouil-

pouilla, & il ſe jetta dans le puï pour la chercher. Aprez avoir bien fouillé, voiant qu'il avoit perdu ſon tems, il remonta en haut, où il ne trouva ni ſa Robe, ni l'Enfant, qui la lui avoit ſubtilement emportée.

L'Avarice nous fait perdre ſouvent ce que nous avons, quand elle nous amuſe à chercher ce que nous n'aurons pas.

LA GOUTE ET L'ARAGNE'E.

QUand l'enfer eut produit la Goute & l'Aragnée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter,
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voiez-vous ces caſes étretes,
Et ces Palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorez?
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchetes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne, aux caſes qui me plaiſe.
L'autre tout au rebours voiant les Palais pleins
De ces renommez Medecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot; y plante le piquet;
S'étend à ſon plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme,
Diſant, je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
Ni que d'en deloger, & faire mon paquet
Jamais Hipocrate me ſomme.
L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,

Com-

Comme ſi de ces lieux elle eut fait bail à vie;
Travaille à demeurer: voilà ſa toile ourdie;
Voilà des moucherons de pris.
Une ſervante vient balaier tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſue; autre coup de balai.
Le pauvre Beſtion tous les jours demenage.
Enfin aprez un vain eſſai
Il va trouver la Goute. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuſe mille fois
Que la plus malheureuſe Aragne.
Son hote la menoit tantot fendre du bois,
Tantot ſouir, houer. Goute bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demi panſée.
O, je ne ſaurois plus, dit-elle, y reſiſter.
Changeons ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane:
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goute d'autre part va tout droit ſe loger
Chez un Prelat qu'elle condanne
A jamais du lit ne bouger.
Caraplaſmes, Dieu ſait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon conte;
Et fit très-ſagement de changer de logis.

D'UN

D'UN FORGERON, ET D'UN CHIEN.

UN Forgeron qui travailloit depuis le matin juſques au ſoir, avoit un chien qui emploioit le même tems à dormir; ce ſot animal neanmoins reprochoit à ſon maitre qu'il le laiſſoit mourir de faim, pendant qu'il faiſoit bonne chere. Le Forgeron laſſé d'entendre des reproches ſi deraiſonnables, le chaſſa de ſa maiſon à coups de baton, en s'écriant, miſerable que tu es, crois-tu que je doive te nourrir ſans rien faire?

Les gueux, & les laches, croient qu'on doive les nourrir ſans travailler.

LE COUCOU ET L'OISEAU DE PROIE,

Ou telle vie, telle fin.

UN Oiſeau bandouillier, comme Autour, ou Milan,
Un Bandit, ne mangeant que Perdrix, qu'Ortolan,
Que Pigeon, qu'il prenoit à la petite guerre,
Rencontrant à midi dans ſon nid un Coucou,
Lui dit, bon jour, Couſin! Hé quoi n'es-tu pas fou?
Aiant, ainſi que nous, même bec, même ſerre,
D'être à l'heure qu'il eſt au nid?
Et d'y vivre, en Cafart, d'inſecte & de reptile?
Quand de maint oiſeau gras la capture facile
Des mets delicieux chaque jour me fournit?
Il eſt vrai que je viens de race,
Lui répond le Coucou, fort adrette à la chaſſe,
Et comme un autre enfin, je vivrois de gibier,
Mais ſur terre d'autrui je crains quelque diſgrace
D'un gluau, d'un panneau, d'un lacs, d'une tiraſſe,
D'un long fuſil à giboier;
Si je fais maigre cuiſine;
Je goute un repos entier.
Qui ne vit que de rapine,
Vit d'un dangereux metier.
Et tu me portes la mine,
Qu'un demi Gentilhomme, ou demi roturier
Sur ſon huis delabré t'étende un jour l'échine,
Et t'attache chaque quartier.
Couſin! je ne ſuis point ſorcier,
Bien moins Noſtradamus, ou Maturin Quetier,

Je

Je ne ſuis qu'un Coucou, mais ſouvent je devine,
Et ceux, au nid deſquels je pons,
Dez que je dis, Coucou! tarent leurs fronts.
Enfin des malvivans la perte eſt toujours ſûre.
La poire tombera, dez qu'elle ſera mure.
Croi-moi, ne fais point tant le fier;
Je te dois cet avis ſincere,
Adieu! repond le Brigand en colere,
Et voiant un gros colombier
A quatre pas de là, dans la cour d'un fermier,
Il y fond de dépit. Commence le carnage.
Tout ce que de Pigeons y rencontre ſa rage,
Eſt égorgé, croqué, Pere, Mere, Petit,
Et ce qu'il n'acheve point, nage
Dans les flots de ſon ſang, qui l'étouffe en ſon nid.
Du reſte épouvanté la foule fugitive
Se ſauve ſur le toit, non ſans faire un grand bruit.
A ce bruit le Fermier arrive,
Et de la cauſe trop inſtruit,
Du colombier court fermer la fenêtre,
Ouvre la porte, entre, & ſaiſit le traître,
Qui ſurpris en flagrant delit,
Se trouble, friſſonne, palit.
L'image du gibet lui monte en la penſée.
Il n'a gouté de ſang qui ne ſoit lors glacée,
Connoiſſant que ſon crime eſt crime capital,
Et partant un cas Prévotal.
Tibaut le ſuit auſſi, qui ſans miſericorde
Dans le cou lui paſſe une corde,
Et dreſſant ſur le champ dans ſa cour un Poteau,
Eſt ſon Prevot, & ſon Boureau;
En fait à ſes Conſors exemplaire etalage,

Com-

Comme on fit autrefois aux Lions de Cartage.
Enfin il fut pendu tant que mort s'enſuivit,
Comme ſon Tireſie avoit ſû lui prédire.
Paſſant le cou hors de ſon nid,
Pour voir de quel coté ſouffle Biſe, ou Zefire,
Voulant s'ébatre au champ, le Couſin Coucou void,
Le Couſin Hobreau faire la Cabriole,
Saut que dez longtems il prevoit.
Lachant un long ſoupir, auſſitot il avole,
Et lui dit d'une triſte voix,
Vas où tu veux; meurs où tu dois.
Hé bien Couſin! ma pauvre vie
Ne te fait-elle point envie?
Ne vaudroit-il pas mieux pour toi,
D'avoir toujours vêcu d'inſecte, comme moi,
Que d'avoir fait ſi bonne chere,
Et de mourir de mort amere?
Mille autres beaux dictons, que ce Reteur raporte,
Ne lui fait point de bien,
Car le pauvre ſe croit une perſonne morte
Et n'écoute plus rien.

D'UN JEUNE-HOMME, ET D'UNE HIRONDELLE.

UN jeune debauché, à qui il ne reſtoit qu'une caſaque, pour ſe garantir des rigueurs de l'arriere-ſaiſon ; s'imagina aiant aperçu une Hirondelle, & le tems s'étant un peu deſſerré, que l'eté approchoit, & que cet habillement lui étoit inutile. Il s'en défit, mais le froid reprit auſſitot, avec tant de violence, que ni lui, ni l'Hirondelle ne purent le ſouffrir ; ce qui le porta à lui reprocher, la voiant languiſſante ſur la terre, & prête à expirer qu'elle étoit cauſe de leur mort, pour avoir avancé ſon retour avant la ſaiſon.

Il faut garder une poire pour la ſoif, & un habit pour l'hiver.

Les Loirs.

Douze Loirs, tous fort bons vivans,
Faiſant un jour la rebonbaine
A l'ombre d'un fertile Chene,
Qui ſeul depuis un très-longtems
Les nouriſſoit, eux, enfans & ſuivans,
S'étoient faits ſi ronds de ſes glans,
Qu'ils ne ſe ſoutenoient qu'à peine.
On vandangeoit alors, & le lieu de la Sene
Etoit dans un vignoble, auprez de ſaint Arnou;
Et loin des Vendangeurs, qui toute la ſemaine
Jouant de la ſerpette avoient ſur un genou
Suivi le Vigneron, qui vendangeant les meine,
Et va toujours baiſſé, ſans voir derriere ſoi,
Tant il eſt plein de bonne foi.
Là nos Goinfres, ſans peur d'une alarme ſoudaine,
Avaloient les glans par douzaine,
Et tous mangeant comme des Loups,
Humoient auſſi comme des trous
Le doux jus d'une cuve pleine.
L'un, ſa pate ſur ſa bedaine,
De l'autre ſe curant les dents,
Dit, lachant un hoquet, ſans doute ils ſont frians,
Mais il faut avoir bonne haleine.
Arbres ſi hauts ſont fatigans.
Toujours monter, toujours deſcendre.
Le plus robuſte eſt bientot las.
Meſſieurs! ſi vous vouliez m'entendre,
Il vaudroit beaucoup mieux mettre le Chene bas,
Rien ne ſeroit ſi commode au repas.
Il faudroit ſeulement ſe baiſſer pour en prendre.

La pluſpart de ces Etourdis
Aplaudiſſent à cet avis.
Et courent aux haches. Tais
Ainſi par le grand Alexandre
Fit mettre de Perſepolis
Le ſuperbe Palais en cendre.
L'un d'eux, qui n'étoit pas ſi ſot
Et qui previt la fin de ce bourru caprice,
Dit au plus furieux ; Cent diables! es-tu fou ;
Si tu fais mourir ta nourice,
Tu n'as qu'à te couper le cou.
Sur ſa reflexion chacun reflexionne ;
Trouve ſa reflexion bonne ;
Reconnoit, qu'elle ne fait pas
D'abatre un arbre, qui lui donne
Un ſi bon pain cotidien ;
Et qu'il n'eſt point enfin de peine comparable
A ce demi ſouverain bien,
Ainſi jettant la hache au diable ;
Il jure qu'il n'en fera rien.
Et pour cuver ſon vin, qui bout dans ſa bedaine,
Va dormir à l'ombre du Chene.

D'UN PAISAN, ET D'UN SATIRE.

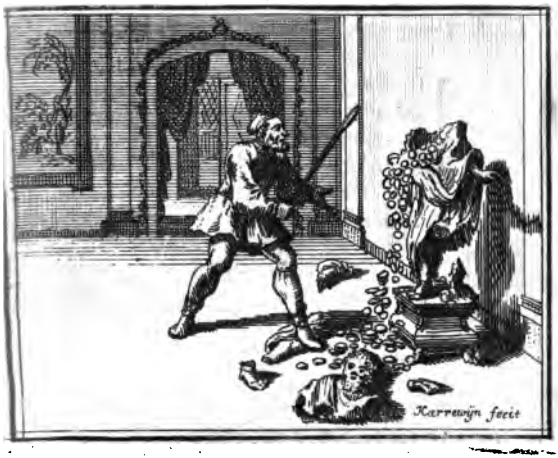
UN Païſan trouva pendant les rigueurs d'un hiver, un Satire demi mort de froid, & de faim dans une forêt ; touché de compaſſion, il le rechauffa dans ſa cabane, & il lui donna à manger. Le Satire voiant que le Païſan ſoufloit ſur ſa ſoupe, lui en demanda la raiſon ; c'eſt pour la refroidir, répondit le Païſan ; & d'où vient donc que tu ſouflois dans tes mains pendant le chemin ; c'étoit pour les rechauffer, répondit encore le Bucheron. Veritablement je ne comprens pas, s'écria le Satire en ſortant de la maiſon, comment tu peus d'une même bouche ſouffler également le chaud, & le froid.

Il faut eviter comme des peſtes les gens qui tranchent des deux cotez.

La Folie et l'Amour.

Tout eſt miſtere dans l'Amour,
Ses Fleches, ſon Carquois, ſon Flambeau, ſon Enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiſer cette ſience.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'aveugle que voici,
C'eſt un Dieu, comment, dis-je, il perdit la lumiere.
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-etre eſt un bien.
J'en fais juge un Amant, je ne decide rien.
La folie & l'Amour jouoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint: l'Amour veut qu'on aſſemble
Là deſſus le Conſeil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux
Qu'il en perd la clarté des yeux.
Venus en demande vengeance.
Femme & mere il ſuffit pour juger de ſes cris:
Les Dieux en furent étourdis;
Et Jupiter, & Nemeſſis.
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle repreſenta l'enormité du cas,
Son fils ſans un baton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi reparé.
Quand on eut bien conſideré
L'intereſt du public, celui de la partie,
Le Reſultat enfin de la ſupreme Cour,
Fut de condamner la folie
A ſervir de guide à l'Amour.

D'UN



D'UN PAISAN, ET D'UNE IDOLE.

UN Païſan avoit dans ſa maiſon une idole qu'il invoquoit dans ſes preſſantes neceſſitez; rebuté de n'en pas recevoir le ſecours qu'il eſperoit, il prit un baton, & il la briſa. Il ſortit de l'idole un grand nombre de pieces d'or qu'il ramaſſa avec ardeur, en s'écriant, il faut avouer que tu étois un Dieu bien méchant, & bien malin d'avoir refuſé à me faire du bien, pendant que je t'en priois ſi inſtamment; à preſent je ne conte pour rien celui que tu me fais, puiſque c'eſt par force & malgré toi.

Il faut prevenir de bonne grace ceux que nous voulons ſecourir, & ne pas atendre qu'ils ſoient dans la derniere extremité.

Il y a des Miniſtres dont la chute fait le bien de l'Etat qui s'enrichit de leurs dépouilles.

JUPITER ET LES TONNERES.

JUpiter voiant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux hotes
Les cantons de l'Univers
Habitez par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t-en, Mercure, aux Enfers:
Ameine moi la furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop cherie,
Tu periras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A moderer ſon tranſport.
O vous, Rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit
L'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aile eſt legere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Seurs,
A Tiſiſone & Megere
Il prefera, ce dit-on,
L'impitoiable Alecton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientot du domaine
Des Deïtez de là-bas.
Jupiter n'aprouva pas

Le

RIEN.

UN Mont tout heriſſé de rochers & de pins,
Colloſſe que la terre oppoſe au choc des nues,
D'où les Beufs dans les champs ſont pris pour des Lapins,
Et les arbres plus grands pour des herbes menues,
Vomit à gros bouillons de ſes froids inteſtins,
Un torrent qui groſſi d'eau du ciel decendues,
Et faiſant plus de bruit que cent mille Lutins,
Entraine dans les champs mille roches cornues.
Le foudre quelquefois le couvre tout de feu:
Mais le foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer ſa cime inébranlable.
Sur ce ſuperbe Mons, juſqu'aux cieux élevé,
Pour vous dire la choſe en homme veritable,
Il ne m'eſt ſur mon Dieu, jamais rien arrivé.

D'UN ESCLAVE, ET D'UN ANE.

UN Prince avoit condamné un de ſes eſclaves à la mort pour quelque faute. Ce malheureux ſe jetta à ſes genoux, & il le conjura de lui donner la vie; offrant pour cette grace d'inſtruire un des Anes de ſa baſſecour à parler, & à diſcourir de toutes choſes comme un homme, ne lui demandant pour en venir à bout que ſept années. Le Prince ſurpris, accepta ſes offres; ce qui fit que l'eſclave crut bien être ſauvé, eſperant que pendant ce tems, le Prince, l'Ane, ou lui viendroient à mourir, & qu'il ſeroit par ce moïen dégagé de ſes promeſſes.

Les plus mauvaiſes affaires s'accommodent avec le tems.

LE

Le Rat et l'Elephant.

Se croire un perſonnage, eſt fort commun en France,
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois:
C'eſt proprement le mal François.
La ſotte vanité nous eſt particuliere,
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere.
Leur orgueil me ſemble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.
Donnons quelque image du notre:
Qui ſans doute en vaut bien un autre.
Un Rat des plus petits voioit un Elephant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros equipage.
Sur l'animal à triple étage
Une Sultane de renom,
Son Chien, ſon Chat, & ſa Guenon,
Son Perroquet, ſa vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pelerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchez de voir cette peſante maſſe:
Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui vous autres hommes
Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous priſons pas, tout petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Elephans.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat ſortant de ſa cage,
Lui fit voir en moins d'un inſtant.
Qu'un Rat n'eſt pas un Elephant. D'un

D'UN SINGE, ET D'UN PEROQUET.

UN Peroquet ſe vantoit à un Singe de parler auſſi bien qu'un homme ; & le Singe d'en imiter ſi bien les actions, qu'on le prenoit pour lui-même ; & comme il étoit plein d'orgueil ; pour perſuader ce qu'il avançoit, il fut prendre la chemiſe d'un jeune garçon qui ſe baignoit, dans laquelle il s'embaraſſa ſi fort qu'il donna moien à ce jeune-homme de le prendre facilement ; & au Perroquet un juſte ſujet de ſe railler de ſon peu de prévoiance, & de ſa ſotte preſomption.

La vanité, & l'orgueil, ne nous cauſent que de la confuſion.

Les charges & les dignitez ſur les épaules des in-

dignes,

dignes, ſont ce que la chemiſe fut ſur le dos du Singe.

LE VER A SOIE ET LA CHENILLE,

Ou les fruits de la peine et du plaisir.

UN jour ſur un jeune meurier,
Le Ver à Soie, & la Cheuille,
Celle-ci en vivant en rentier,
Et l'autre faiſant ſon metier,
Cauſoient d'affaires de famille,
Et paſſoient à cauſer ſouvent le jour entier.
Couſin, diſoit au Ver l'inſecte au poil qui brille,
Que je m'enfermerois bientot dans ma coquille,
Pour en ſortir au plutot Papillon!
Si quelque jour le Ciel m'octroie,
De me voir, quoi qu'indigne, un noble Ver à ſoie,
J'irai de Valon en Valon,
De Jardin en Jardin, de Prairie en Prairie;
Bref, il ne ſera point de campagne fleurie,
Où, ſur le ſein des fleurs éteignant mes deſirs,
Je ne rende jaloux mille & mille Zefirs,
Et l'amoureuſe ardeur de mon ame embraſée,
Sans doute ſera l'un de mes plus grands plaiſirs,
D'être à tout moment appaiſée,
Du lait ſavoureux des fleurs.
Et de la tendre roſée,
Que l'Aurore en leur ſein formera de ſes pleurs.
Couſine! ta raiſon eſt bonne;
Il nait des douceurs au Printems;
L'on en goute en Eté, l'on en goute en Automne;
Dont les gais Papillons peuvent être contens;
Mais enfin à mon tour ſouffre que je raiſonne,
Et juge qui de nous a meilleure raiſon;
En quelque champ fleuri que j'aille

Y piller les fleurs à foiſon,
Ce pillage au logis ne produit point la maille;
Mais quand, aſſidu, je travaille,
Mon travail enrichit la Ville, & la Maiſon.

D'UN MILAN, ET DES OISEAUX.

UN Milan, qui avoit ruſé pendant un longtems, pour faire curée des oiſeaux de ſon voiſinage; les invita à un grand repas, qu'il feignit de faire pour ſe reconcilier avec eux; les oiſeaux trop faciles, & credules, ne manquerent pas de s'y trouver, croiant qu'il y alloit trop de leurs interêts de perdre une occaſion ſi belle, & ſi favorable de faire amitié avec un ennemi ſi puiſſant, & ſi dangereux. Mais ils furent bien ſurpris de voir qu'ils paioient l'écot de leur vie,

&

& ils reconnurent, mais trop tard, qu'il ne faut jamais écouter un ennemi de tous tems declaré.

Il eſt de la ſageſſe, & de la prudence des petits, de ſe tenir toujours ſur leurs gardes, contre la puiſſance des grands.

LA POUTRE, ET LES BEUFS QUI LA TRAINENT, OU LA PLAINTE INJUSTE.

UNe longue poutre de Chene,
Dont les feuilles longtems ſervirent d'aliment
Aux Beufs qui la trainoient, leur diſoit tendrement,
Ingrats? eſt-ce ainſi qu'on me traine?
Meritai-je de vous un ſi dur traitement?
Et mes bienfaits ſont-ils cauſe de tant de haine?
Hé quoi! ne vois-tu pas, répondit triſtement
L'un de ces Beufs tout hors d'haleine.
L'aiguillon qu'on nous tient aux flancs inceſſamment?
Qu'on ne nous laiſſe point reſpirer un moment?
A chaque pas, chaque gemiſſement
Te marque aſſez, que nous ſentons tá peine.
Et quand, pour ton ſoulagement,
Nous marchons exprez lentement,
Un bruſque Pique-beuf rend notre pitié vaine,
Et nous pique cruellement.
Ainſi donc tu vois clairement,
Que c'eſt à ce brutal, qu'il faut que l'on ſe prenne,
De ce que nous faiſons de mal innocemment;
Que loin de te trainer, nous ſouffrons le tourment,
De ſuivre, comme toi, le joug qui nous entraine.
Dis moi? quand tu ſentois les coups du Charpentier,
Dont tu n'étois pas épargnée,
Etoit-ce contre lui que tu devois crier?
Etoit-ce contre ſa coignée?

D'UN

D'UN AIGLE, ET D'UN CORBEAU.

UN Aigle enleva facilement dans les airs un Agneau ſur lequel il vola avec rapidité; un Corbeau qui le vid, en voulut faire de même en volant ſur un autre Agneau. Mais comme il n'avoit pas la même force, quoi qu'il eut le même deſſein; il s'embaraſſa ſi fort les pates dans ſa toiſon, qu'il ne put les retirer, ni s'empêcher d'être pris du Berger, qui ſe vengea ſur lui de la perte, que l'Aigle lui venoit de cauſer.

Il faut meſurer ſes deſirs, à ſes forces, & ne pas entreprendre plus qu'on ne peut.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit ſe marier,
Se mirent ſi fort à crier,
Que le veut, juſqu'au ciel, porta leurs voix plaintives.
Si lui ſeul nous déſole & nous mange aujourd'hui,
Diſoit, en ſon langage, une Colombe habile,
Quel lieu nous ſervira d'azile
Contre un nombre d'enfans auſſi méchans que lui?
S'il ſuffit d'un Huiſſier, pour vuider une bourſe,
Qui pourra, contre ſept, avoir quelque reſſource?
Croiez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fecond:
C'eſt un malheur public: qu'un Huiſſier ſi fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat, votre Himen ſoit utile,
De quantité de gens le ſort ſeroit plus doux,
Si jadis votre mere eut avorté de vous.
Je fais profeſſion d'être franc & ſincere.

D'UN AIGLE, ET D'UNE CORNEILLE.

UN Aigle voulant manger une huitre, ne ſavoit pas comment faire pour en venir à bout. Une Corneille ſurvint & elle lui conſeilla de voler le plus haut qu'il pouroit, & de la laiſſer tomber. L'Aigle fut aſſez ſimple que de la croire. La Corneille qui n'atendoit que celà, & qui étoit demeurée tranquilement en bas, ſe jetta avec rapidité ſur le poiſſon qu'elle avala; laiſſant volontiers les écailles à l'Aigle, pour le paier de ſes peines, & de ſa trop ſimple credulité.

Il faut ſe defier des gens, qui ne donnent des conſeils, que pour profiter de nos diviſions, & pour avoir notre bien.

LE SERPENT ET LA TORTUE,

Ou le coeur double et le sincere.

Dans un sentier tortu, le long d'un grand chemin,
Un Serpent se glissoit à longs plis. La Tortue
Marchant dans le chemin, se presente à sa vue.
Il lui dit en passant; tu vas d'un pauvre train,
L'Amie! & quand on marche, il faut qu'on s'evertue;
La lenteur fait souvent avorter un dessein.
Ma lenteur, lui répondit-elle,
Bien que chacun la blame, est telle,
Qu'en partant à propos; sans me hâter d'un pas,
Elle me donne l'avantage,
Que sans me fatiguer, je fais un long voiage,
Dont tu ferois bientot las.
Et combien que de toi le monde fasse cas,
Il doit de moi sans doute en faire davantage;
Je vas le grand chemin, & tu ne le vas pas.
Souvent on croit aller droit au but, où l'on tend,
Et par des faux fuians souvent on s'en éloigne.
Croions-en ce qu'en dit la Tortue au Serpent,
Le meilleur est toujours d'aller droit en besoigne.

D'UN MILAN, ET D'UN COUCOU.

UN Milan inſultoit ordinairement un Coucou de ſon voiſinage, lui reprochant ſa mauvaiſe maniere de vivre; & de ne manger que des vers, & de l'ordure, pendant qu'il faiſoit curée du meilleur gibier. Mais il arriva malheureuſement pour ce Milan qu'il donna dans les filets d'un Païſan, en chaſſant ſes Pigeons. Alors le Coucou, qui l'aperçut du haut d'un arbre, lui dit d'un ton railleur pour ſe vanger, que s'il ſe fut contenté de peu comme lui & qu'il eut ſû moderer ſes apetits dereglez, il auroit evité la mort, qu'il alloit recevoir pour le prix de ſes peines.

Nos

Nos paſſions dereglées nous entrainent tous les jours dans le precipice.

Le Singe.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme
Vrai Singe de pluſieurs maris
Il la battoit : La pauvre Dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus :
Le pere en rit ; ſa femme eſt morte,
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enivre.
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un Livre,
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

D'UN PAON, ET DE LA PIE.

LEs oiſeaux s'étant aſſemblez pour élire un Roi, ils jetterent tous les yeux ſur le Paon, s'imaginant qu'il étoit digne de leur commander à cauſe de la beauté de ſon plumage ; il n'y eut que la Pie qui s'y oppoſa fortement, & qui leur remontra avec chaleur, qu'ils ſe laiſſoient ſurprendre trop facilement par les fauſſes apparences des plumes de cet oiſeau, deſquelles ſi on le dépouilloit, il ne lui reſteroit rien, qui lui meritat cet honneur, n'aiant ni force, ni courage, pour reſiſter à leurs ennemis.

On eſt ſouvent trompé par les fauſſes experiences.

LE SERPENT, OU LES DESIRS DEREGLEZ.

ROdant dans une Vigne après vendange faite
Un Serpent affamé cherche dequoi manger
Et ſous des Pampres ſecs trouvant une Serpette,
Comme un friant morceau commence à la ronger.
Il ſe fait à la langue une large bleſſure,
Le ſang en coule abondamment.
Le croiant du morceau, qu'il mache avidemment,
Il en avale outre meſure,
Et de ſon propre ſang le Serpent ſuffoqué
Creve comme un boudin, que l'on n'a pas piqué.

Qui ſuit ſes avides deſirs,
Et court à toute amorce offerte
Des faux biens de la terre & de ſes vains plaiſirs
Court ſans le ſavoir à ſa perte
Et le bien qu'il pourſuit avec trop de chaleur
Et qu'il croit ſon bonheur ſuprême
Le jette, & par lui-même,
Dans le dernier malheur.

DE DEUX CHIENS.

IL étoit un Chien ſi accoutumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maitre fut contraint de lui attacher un baton au cou afin que chacun s'en donnat de garde. Le Chien cependant alla s'imaginer que ce baton lui étoit comme une marque d'honneur, & une recompenſe due à ſa vertu. Ce qui fit que par un excez de vanité, il commença de mepriſer tous ſes compagnons. Mais parmi eux il y en eut un, que ſon age & ſa gravité rendoient venerable, qui pour rabatre de ſon orgueil; lui dit mon ami, ne croi point que ce baton te ſoit honorable; mais prens-le plutot pour une marque de ton infamie.

Quel-

Quelques-uns tirent vanité du crime & font paſſer pour belles & louables des actions qui nous font honte.

Le Lion et les deux Taureaux.

Ce Printems deux Taureaux aux farouches regards,
Au milieu de cent Bœufs paiſſoient l'herbe naiſſante,
Un Lion affamé, rodant de toutes parts,
Rugit dez qu'il les void, & de ſa voix tonnante,
Croit juſqu'au fonds du cœur leur jetter l'épouvante.
Les Bœufs, au large front, dans la Prairie épars,
Se ſentant degradez de leur male courage,
Par divers défilez regagnent leur village:
Mais nos deux braves Champions,
Qui depuis quelques jours avoient eu l'avantage,
De mettre en fuite deux Lions,
Joignent flanc contre flanc, & leurs têtes baiſſées,
Chacune preſentant deux lances heriſſées,
Font ferme, & de quelque coté
Que l'ennemi les tourne, il en eſt affronté.
Le Lion fait ſur eux mille aſſauts inutiles;
Il a beau tournoier, virer, caracoler,
Toujours il trouve à qui parler,
Et l'ardeur de ſe ſignaler
Rend ces lents Animaux, agile.
Le Lion enragé de voir que ſur leur peau
Ni ſon courage, ni ſes feintes,
Ne peuvent pas donner d'atteintes,
Ni les rompre, il leur parle beau;
Mes Braves! votre gloire eſt, dit-il, ſans ſeconde,
Et vous triomphez aujourd'hui
Du plus fort animal du monde;
Et ſans que l'un à l'autre implore ſon apui,

L'un

L'un de vous ſuffit contre *lui*:
Dans ce combat chacun de vous me montre
Tant d'adreſſe, de cœur, & d'intrepidité,
Qu'il me faut pour ma gloire, & de neceſſité,
D'un combat ſeul à ſeul eviter le rencontre,
Ou, ſans faire le fin, d'abord, je ſuis gaté.
Mais en Lion d'honneur, avant faire retraite,
Je veux bien de vous deux dire la verité;
Le droit plus que le gauche a de la fermeté.
Adieu! vivez heureux, ſûrs, qu'apres ma défaite,
Nul Lion deſormais n'oſe vous approcher,
Et qu'il n'eſt rien enfin qui vous puiſſe empecher,
De jouir d'une gloire, & d'une paix parfaite.
Celà dit, il les quitte, & gagnant les hauteurs,
L'ame encore de dépit & de rage ſaiſie,
Et tapi dans un creux, obſerve ſes vainqueurs,
Qu'il a piqué de jalouſie.
Fier du ſuffrage du Vaincu,
Le Taureau, qui tenoit la dréte,
Dit à l'autre; où l'ami, ſans nous, en étois-tu?
Notre Averſaire a fait retraite
Et comme j'ai moi ſeul empeché ta défaite,
C'eſt à moi ſeul auſſi que l'honneur en eſt dû.
L'autre de travers le regarde,
Et lui dit; en effet, votre vertu me garde,
Mon Brave, & je ne faiſ que vous embaraſſer.
Notre Ennemi l'a dit, & ſans mon aſſiſtance,
Il vous flatte que ſeul vous l'euſſiez pu chaſſer.
Je le veux. Toutefois je me ſens. Et je penſe
Que je puis ſeul auſſi ſuffire à ma defenſe.
L'ennemi n'eſt pas loin. Bientot l'experience,
Pourroit faire ſavoir à votre ſuffiſance,
Qui de ſon Camarade auroit pu ſe paſſer.
Adieu! s'il vient, ſans nous vous pourrez l'exercer,
Et plaiſe au ciel que ſur cette eminence,

J'ail-

J'aille me voir vangé de l'ingrat qui m'offenſe.
A peine a-t-il gagné la prochaine hauteur,
Que le Lion caché ſort de ſon embuſcade,
Fond ſur le brave Camarade,
Qui plein d'une heroique ardeur,
Le reçoit en Taureau de cœur.
Et l'autre ſur une eſplanade
S'étoit fait du combat le jaloux Spectateur.
Le Lion au combat montre tant de fureur,
Que dez la premiere paſſade,
Il fait à l'Ennemi la moitié de la peur.
Le feu qui dans les yeux du Lion étincelle,
Lui glace le cœur, qui pantele;
C'en eſt fait, c'eſt battu qui tremble ou peu s'en faut,
Le Lion l'aperçoit à ſa morne prunelle.
D'un long mugiſſement tout ſon cœur il rappelle.
Mais lui voiant qu'il y fait chaud
Fait le Chien de Jean de Nivelle.
Le Lion tourne, & cherche à le prendre en défaut,
Et voiant à la fin ſa belle,
Il lui ſaute au ſainon, & d'une dent cruelle,
Lui croque en rugiſſant larinx, & gargamelle.
Le Taureau ſuffoqué ſur ſes jambes chancelle.
Le Lion le tire & l'abat
Et l'aiant mis hors de combat,
Le laiſſe étendu ſur l'arene;
Court à l'autre Taureau, qui fuit
A toute jambe dans la plaine;
Mais que vivement il pourſuit,
Et l'atteint ſans beaucoup de peine.
Le peſant Animal n'a pas fait deux cent pas,
Qu'il fume de ſueur, ecume, & perd haleine.
Le Lion tient de là ſa victoire certaine.
Il le hape au muſle, & le traine,
Et du coup que ſa queue aſſene,

L'étour-

L'étourdit tout, & le met bas.
Qui de là ne conclura pas,
Que le Prince le plus terrible
Souvent tache en vain de briſer
De deux Confederez l'union invincible?
Forcez, vous gatez tout. Le mieux eſt de ruſer;
Et leur défaite eſt infaillible,
Si vous ſavez les diviſer.

Les Ambassadeurs des Chiens.

Les Chiens envoierent des Ambaſſadeurs à Jupiter, pour le ſuplier de rendre leur condition & leur vie plus heureuſe, & de les dégager du mauvais traitement que les hommes leur faiſoient en ne leur donnant que du pain de ſon, & en les reduiſant à ſe

à ſe raſſaſier dans leur faim extrême des choſes ſales & puantes. Les Ambaſſadeurs étant partis ne firent pas grande diligence s'amuſant durant le chemin à flerer des ordures, pour y trouver dequoi manger. Etant citez enſuite devant Jupiter, ils ne comparoiſſent point. Enfin, Mercure les aiant trouvez à grand peine, les conduit devant Jupiter tout decontenancez. Les Chiens voiant le viſage & la majeſté éclatante de ce Dieu, furent ſaiſis d'une telle fraieur, qu'ils parfumerent d'un muſc bien different de l'ordinaire tout ſon Palais. D'où aiant été chaſſez à grands coups de batons, & étant ſortis dehors, Jupiter defendit qu'on les renvoiat. Cependant les autres Chiens s'étonnant de voir que leurs Ambaſſadeurs ne revenoient point, crurent qu'ils avoient fait quelque choſe qui n'étoit pas honnête. Aiant laiſſé paſſer quelque tems ils commanderent qu'on en deputat d'autres à leur place. Mais aiant apris par le bruit qui couroit ce qui étoit arrivé à leurs premiers Ambaſſadeurs, & craignant que la même choſe n'arrivat encore aux ſeconds, ils leur emplirent le derriere de beaucoup de parfums. Enſuite on leur donne leurs ordres, on les envoie à leur Ambaſſade. Ils ſe rendent prontement à la Cour, ils demandent audiance, & ils l'obtiennent auſſitot. Le Pere & le plus grand des Dieux s'étant aſſis ſur ſon trone, remua la foudre qu'il tenoit en ſa main. Tout tremble à ce bruit, & l'éclat ſoudain de ce tonnere ſaiſit tellement ces pauvres chiens, qu'ils commencent à repandre un parfum naturel melé avec cet artificiel dont on les avoit garnis. Tout le monde cria auſſitot, qu'il falloit vanger cette injure qu'ils avoient faite à un ſi grand Dieu. Mais Jupiter avant que de les punir parla de la ſorte: Ce n'eſt pas agir en Roi, que de ne pas ren-

renvoier des Ambaſſadeurs. Et il n'eſt pas difficile d'impoſer à cette faute la peine qu'elle a meritée. Je ne deffens pas qu'on les renvoie : mais je veux qu'ils ſoient punis par la faim, afin qu'ils aprennent une autrefois à retenir leur ventre. Voilà la recompenſe que vous remporterez de moi, au lieu du jugement, que vous m'ériez venus demander. Mais ceux qui vous ont deputés vers moi ſeront expoſez à jamais aux injures & aux outrages des hommes. Ainſi les Chiens qui ſont deſcendus de ces premiers, attendent encore aujourd'hui leurs deputez. Et c'eſt pour cette raiſon, que lors qu'il en vient quelqu'un qu'ils n'ont pas encore vu, ils lui flairent au derriere, pour voir s'il n'eſt point de ces Ambaſſadeurs parfumez.

De la Cicogne, des Etourneaux, et de l'Oiseleur.

De vilains Etourneaux une troupe liguée,
Complota d'inſulter un jour un champ de blé,
Et d'un même deſir la Cicogne piquée
Dans leur noir bataillon pour ce coup aſſemblé,
Se vit follement embarquée,
Le fin Laboureur aux aguets,
Pour defendre ſon grain diſpoſa ſes filets,
La Cicogne s'y prit, & demandoit la vie,
Imprudent Oiſeau, lui dit-il,
Tu n'échaperas pas de ce filet ſubtil.
C'eſt ainſi que nous perd mauvaiſe compagnie.

Du

DU TAUREAU, ET DU BOUC.

LE Taureau pourſuivi par le Lion cherchoit à ſe cacher en quelque lieu; quand ſe trouvant près d'une Caverne, où il voulut entrer, le Bouc s'en vient au devant de lui, & le reçut à grands coups de cornes. Cette inſolence irrita fort le Taureau, qui s'étant mis à mugir de déplaiſir qu'il en eut; Je voi bien ce que c'eſt, lui dit-il, que tu me fais un ſi rude accueil, c'eſt à cauſe que je ſuis en fuite, & malheureux.

Pendant que vous avez la fortune favorable un chacun vous conſidere, mais dez qu'elle vous tourne le dos, on vous inſulte, & on refuſe de vous ſecourir.

DES

Des Etourneaux et du Faucon.

Les Etourneaux à folles têtes,
Cerveaux débiles, simples Bêtes,
Pour faire la guerre au Milan,
Dans une plaine s'assemblerent,
Et de tous cotez convoquerent,
Leur Ban & leur arriere-Ban.
Tous étant assemblez, leur peine,
Fut de choisir un Capitaine,
De cœur & de quelque renom,
L'affaire longtems balancée,
Enfin il leur vint en pensée.
De prendre pour maitre un Faucon;
Il a bon bec, & bonne serre,
Se recrierent-ils l'un à l'autre tout haut
Il aime le sang & la guerre
C'est justement ce qu'il nous faut.
Le choix fut aplaudi par un commun suffrage
Et le Faucon fut invité
A venir promptement jouer le personnage
D'une nouvelle Majesté
Il vient, se rend le maitre, & soudain les devore
en insatiable Tiran.
Ah dirent-ils pour lors, il valloit mieux encore
Etre en paix avec le Milan.

FIN.

TABLE

Des Fables contenues dans ces deux Tomes.

A.

Fables du premier Tome.

D'Un Aigle & d'un Leopard. Page 19
D'un Ane & de Jupiter. 37
De l'Augure & du Corbeau. 52
D'un Ane & d'un Jardinier. 55
De l'Ane & des Beufs 59
De l'Aigle & du Fauconier. 66
D'un Aigle, d'une Corneille, & d'une Tortue. 74
Des Abeilles & du Frelon. 94
De l'Aigle & du Levreau. 98
D'un Ane & d'un Sanglier. 136
D'un Ane, d'un Mulet, d'un Chameau & du Bufle. 140
L'Agneau & ſes Freres. 169
L'Amour piqué d'une Abeille. 217

Fables du ſecond Tome.

L'Alouette & ſes petits, avec le Maître d'un Champ. 26
De l'Ane qui eût trois Maîtres. 29
L'Alouette & le Papillon. 31
D'une Autruche & d'un Roſſignol. 60
Des Animaux Favoris. 77
D'un Aveugle & d'un Serpent. 83
La Guerre de l'Aigle & du Lion, ou la bataille de S. Godart. 101
L'Avare. 142

Les deux Amis. 158
D'un Aigle & d'un Corbeau. 192

B.

Fables du premier Tome.

DU Beuf gras & du Beuf maigre. 50
Du Beuf & du Crocodille. 83
D'un Bufle. 100
De deux Beliers. 118
D'une Brebi & d'une Corneille. 147
D'une Brebi & d'un Loup. 150
La Beſace. 159
D'un Beuf & d'une Vache. 177
D'une Brebi & d'un Loup. 181
D'un Belier & d'un Taureau. 183
Le Bailli, ou le procez de Lubin & du Meunier. 186.
La Biche & le Rhinoceros. 201

Fables du ſecond Tome.

La Bellette & le Renard. 9
D'un Bufle & d'un Payſan. 17
D'un Berger & d'un Loup. 151
D'un Bucheron & d'une Forêt. 153

C.

Fables du premier Tome.

D'Un Chien & de ſon Maître. 25
Du Chat-huant & de Jupiter. 28
Du Courtiſan & du Mouton. 34

TABLE.

De plusieurs Chiens. 42
D'un Chien & de son Ombre. 43
Du Chat & des Rats. 44
D'un Cheval & d'un Ane. 58
D'un Corbeau & d'un Renard. 60
D'un Cerf pris par son bois. 62
Du Chasseur & du Cerf. 63
D'un Chien, d'une Brebi, & d'un Loup. 65
D'un Chien & d'un Voleur. 70
D'un Cerf & des Beufs. 76
Du Cigne & du Corbeau. 77
D'un Cocq & d'une pierre pretieuse. 79
De deux Chimeres. 80
Du Chien & du Voleur. 83
Du Chien & du Chat. 102
D'un Cheval & d'un Ecuier. 111
D'un Chat & d'un Renard. 117
D'un Cheval & d'un Cerf. 121
D'un Cheval & d'une Truie. 123
D'un Cheval & d'un Charetier. 126
D'un Cheval superbe & d'un miserable Ane chargé. 128
D'un Cheval & d'un Ane. 130
D'un Cheval bien nourri & d'un Ane. 132
D'un Chien & d'un Ane. 134
La Cigale, le Hanneton & l'Escarbot. 144
D'un Chevreau & d'un Loup. 158
Le Chat & le Grillon. 161
Du Cerf qui se prenoit de vin. 185
D'un Chien envieux & d'un Beuf. 194
D'un vieux Chien & de son Maître. 196
D'un Cerf & d'une Brebi. 200
D'un Chat & d'un Cocq. 202
D'un Chat & des Sourris. 205
La Chauvesourris & deux Belettes. 207

Le Curé & la Mort. 209
Le Charlatan. 213

Fables du second Tome.

Le Chardonnet, ou l'Eſclave Favori. 18
D'un Chaſſeur, & d'un Chevreuil. 28
Le Chêne & le Roſeau. 33
La Cigale & la Fourmi. 46
D'un Cocq & d'un Cocq d'Inde. 47
D'un Corbeau, & d'un Scorpion. 49
Des Cocqs & d'une Perdrix. 51
D'une Cicogne & d'un Payſan. 58
La Chatte metamorphoſé en Femme. 65
Le Cerf malade ou la grande alliance nuiſible. 67.
D'un Chêne & d'un Ormeau. 81
Le Corbeau & le Renard. 82
D'un Chaſſeur & d'une Perdrix. 100
Le Coucou & l'Oiſeau de proie, ou telle vie telle fin. 173
D'un Centaure & d'une Femme. 184

D.

Fables du premier Tome.

D'un Dragon & d'un Elephant. 222

Fables du second Tome.

D'un Dragon, & d'une Beleſte. 5
D'un Crocodile, & d'un Rat d'Egipte. 23
D'une Demoiſelle & d'une Civette. 30

E.

Fables du premier Tome.

DE deux Ecreviſſes. 20
L'Eloge de la Fable, ou la Nature plus eloquente que l'Art. 223

Fables du ſecond Tome.

L'Enfant & le Maitre d'Ecole. 44
D'un Epervier, & d'un Roſſignol. 45
De deux Ecreviſſes. 66
De l'Epervier doreur des plumes. 97
L'Elefant & le Singe de Jupiter. 139
L'Envieux & l'Avare. 143
Eve. 154
De l'Enfant, & du Larron. 169
D'un Eſclave, & d'un Ane. 186

F.

Fables du premier Tome.

DE la Fourmi & du Lion. 71
De la Fievre & du Medecin. 113
D'un Philoſophe & de ſon Jardin. 124

Fables du ſecond Tome.

D'une Fourmy, & d'une Cigale. 36
D'une Fourmi & d'une Mouche. 38
Du Frene & d'un Roſeau. 88
Du Fou & du Sage. 138

La Friture ou les Imprudens. 148
La Femme Noiée. 152
D'un Forgeron, & d'un Chien. 172
La Folie & l'Amour. 180

G.

Fables du premier Tome.

D'Une Grenouille, & d'un Beuf. 97
La Grenouille qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Beuf. 195
Du Geay deplumé. 215

Fables du ſecond Tome.

D'une Grenouille & d'un Rat. 34
De la Grue & du Renard. 89
De la Grenouille & du Renard. 133
La Goutte & l'Arraignée. 170

H.

Fables du premier Tome.

DE l'Hirondelle & du Canard. 96
L'Hirondelle & l'Oiſeau du Paradis. 164
L'Homme & ſon Image. 184
La Houpe & l'Autruche ou l'heureuſe apparence. 197
D'un Heriſon & d'un Serpent. 220

Fables du ſecond Tome.

L'Hirondelle Amoureuſe, ou le ſimbole dans l'Amour. 52

D'un

D'un Homme, & d'une Poule. 56
D'un Homme qui avoit deux Femmes. 126
De deux Hommes, & d'un Ane. 165
D'un jeune Homme, & d'une Hirondelle. 176

I.

Fables du premier Tome.

DE Jupiter & des Grenouilles. 38
Jupiter & le Metaier. 151

Fables du ſecond Tome.

De Jupiter, & du Serpent. 3
De Jupiter, & d'une Abeille. 62
L'Ingratitude & l'injuſtice des hommes envers la Fortune. 124
L'Ivrogne & ſa Femme. 130
La Juſtice jugeſſe. 132
Jupiter & les Tonnerres. 182

L.

Fables du premier Tome.

D'Un Lion, & d'un Ane. 19
D'un Loup & d'une Tête. 21
D'un Lion & d'un Renard. 24
D'un Loup & d'une Grue. 27
D'un Loup & d'un Agneau. 36
Du Loup & du Mouton. 46
D'un Lion, d'un Ane & d'un Renard. 51
D'un Lion & d'un Sanglier. 53
D'un Lion languiſſant de vieilleſſe. 67

D'un Laboureur, & d'une Couleuvre. 91
D'un Lion & d'un Ours. 101
D'un Lion & d'un Cheval. 105
D'un Lion & d'un Homme. 108
D'un Lion & d'un Rat. 110
Des Loups. 129
Des Loups & des Agneaux. 135
D'un Louveteau & d'une Chevre. 152
Des Loups & des Brebis. 154
D'un Loup, d'un Agneau & d'un Bouc. 160
D'un Loup & d'un Heriſſon. 163
D'un Loup & d'un Renard. 165
Le Loup & le Chien. 166
D'un Loup & d'une Truie. 168
D'un Loup & d'une Brebi. 171
Le Lievre, le Cheval, le Cerf, l'Ane, la Taupe, ou les Envieux. 176
D'un Laboureur & de ſes Chiens. 198
Des Lievres & des Grenouilles. 212
D'un Lievre & d'une Tortue. 214

Fables du ſecond Tome.

Le Loup & le Chien, ou la bonne Chere. 6
D'un Leopard, & d'un Lievre. 15
D'une Licorne, & d'une Hupe. 32
Le Lievre & les Grenouilles. 42
D'un Loup & d'un Renard. 50
Du Loup, & de la Tete. 57
De la Lice & de ſa Compagne. 59
Le Laboureur, & ſes Enfans. 69
Du Loup, & des Chiens. 120
La Lionne & l'Ours. 121
Du Laboureur & du Serpent. 131
Les Loirs. 177

TABLE.

M.

Fables du premier Tome.

DU Meunier & du Rat. 39
Du Milan, du Poullet & de l'Epervier. 90
D'une Montagne qui devoit accoucher. 93
D'un Milan & des Pigeons. 99
Du Mouton & des Docteurs. 106
Des Mouches & d'un Cheval. 122
Du Mouton & du Tondeur. 131
De la Main droite & de la Main gauche. 133
D'une Mule & des Chevaux. 143
Les Membres & l'Eſtomach. 153
Le Mauvais exemple, ou l'Ecreviſſe & ſa fille. 211.
La Montagne qui accouche. 221

Fables du ſecond Tome.

Des Moineaux & du Lin. 4
La Mouche & la Fourmy. 13
La Mort & le Bucheron. 48
De Mercure. 107
Du Mari & des deux femmes. 108
De la Mouche, & du Charior. 111
Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier. 118
De la Mouche. 124
D'un Malade & d'un Medecin. 157
Le Moucheron ou la folle Vanterie. 166
D'un Milan, & des Oiſeaux. 190

N.

Fables du premier Tome.

D'Un Navire & d'une Baleine. 86
Les Nouvelliſtes ou le remede pis que le mal. 203

Fables du ſecond Tome.

De la Nourrice, & du Loup. 129

O.

Fables du premier Tome.

DEs Oiſeaux & du Phenix. 30
Des Oiſeaux & des bêtes à quatre pieds. 103

Fables du ſecond Tome.

D'un Ours & des Mouches à Miel. 10
D'un Oiſeleur, & d'un Roitelet. 94
L'Or. 111
D'un Oiſeleur, & d'un Tourterelle. 147

P.

Fables du premier Tome.

D'Un Païſan & de la mort. 49
De la Perdrix & deux Chiens. 56
Du Peuple & du Brochet. 61
D'un Paon & d'un Roſignol. 82

Des

Des Paons & d'un Geai. 95
Des Pigeons privez & des Oiſeaux ſauvages. 109
D'un Perroquet & d'un Artiſan. 120
Des Poulets & du Cocq. 127
Le Papillon, le Frelon & la Chenille. 155

Fables du ſecond Tome.

Le petit Poiſſon & le Peſcheur. 35
D'une Poule, & d'un Milan. 41
D'une Poule, & de ſes Pouſſins. 43
Du Phenix, de l'Aigle & de l'Eſcarbot. 63
D'un Paiſan, & des Souris. 64
D'un Pere, & de ſes petits Enfans. 76
D'un Pere, & de ſon Fils. 90
De la Puce & de l'Homme. 113
Des Pigeons & de l'Epervier. 119
Le Philoſophe Scite. 127
Des deux Pots flottans ſur l'eau. 137
Du Paon & de la Grue. 139
Du Peſcheur & d'un petit Poiſſon. 141
D'un Paiſan, & d'un Satire. 179
D'un Paiſan, & d'un Idole. 181
La Poutre, & les Bœufs qui la trainent, ou la Plainte injuſte. 191

R.

Fables du premier Tome.

D'Un Renard & d'un Bouc. 33
D'un Renard ſans queue. 45
Du Renard & de la Fouine. 68
D'un Renard & d'une Cicogne. 72
Du Renard & des grapes de Raiſin. 84

D'un

D'un Renard & des Lapins. 87
Du Renard & de la Taupe. 92
Du Roſignol & du Coucou. 104
D'un Renard & des Abeilles. 112
D'un Renard & d'un Chien. 115
D'un Renard & d'un Singe. 119
Le Rat de Ville & le Rat des Champs. 182
Le Rat qui ſe retire du Monde. 199
D'un Rat & d'un Huître. 216
D'un Rat de Ville & d'un Rat de Village. 218
Conſeil tenu par les Rats. 219

Fables du ſecond Tome.

Le Roſſignol. 24
D'un Rinocerot & des Elephans. 25
Le Renard Anglois, à une Dame Angloiſe. 114
Du Renard & du Loup. 116
Du Renard & des Raiſins. 117
Le Renard & les Poulets d'Inde. 122
Le Rat, le Corbeau, la Gazelle & la Tortue. 134
Requete des Rats qui danſent ſur la Corde, au Roi de France. 144
D'un Renard & d'un Lion. 149
Rien. 185
Le Rat & l'Elephant. 187

S.

Fables du premier Tome.

DU Singe & du Bouc. 22
Du Sonneur & de l'Araignée. 54
D'un Serpent & d'un Enclume. 89
Du Singe & de la Tortue. 116

Le

Le Singe Cupidon. 137
Le Sanſonet & le Coucou. 148
Du Serpent & de la Lime. 205
D'un Singe & d'un Chat. 206
Des Singes. 208
D'un Singe & de ſes deux petits. 210

Fables du ſecond Tome.

Du Satyre & du Paiſan. 11
Du Singe & du Chat. 37
Du Singe & de ſes petits. 61
Du Sculpteur habile & du Sculpteur ignorant. 70
D'une Sirene. 74
Du Serpent & du Heriſſon. 75
Le Secret ou les oreilles de Midas. 84
Le Soleil & les Grenouilles. 150
Du Soleil & du Vent. 155
Du Singe & du Renard. 159
La Souris, l'Amour, & Venus. 166
D'un Singe, & d'un Perroquet. 188

T.

Fables du premier Tome.

LA Tourterelle & le Ramier. 141
D'un Toureau & d'un Rat. 171

Fables du ſecond Tome.

D'une Tigreſſe & d'un Cavallier. 12
Le Treſor & les deux Hommes. 16
Le Torrent, ou l'Humeur Melancolique & la Gaillarde. 39

De la Truie en travail & du Loup Sagefemme. 95
D'un Taureau & d'un Renard: 122
Les deux Taureaux & une Grenouille. 150
Le Torrent & la Riviere, 168

V.

Fables du premier Tome.

Vie d'Esope. 15
D'une Vache, d'une Brebi & d'un Lion. 41
Du Ver à Soie & du Ver de Terre. 75
La jeune Veuve Amoureuse, ou la Paix de la maison. 172

Fables du second Tome.

De deux Voiageurs. 8
Du Vautour devenu Procureur. 91
Le Vigneron, & ses Enfans. 96
De Venus, & d'une Chatte. 167
Le Ver à Soie & la Chenille, ou les fruits de la peine & du plaisir. 189

FIN.

EX-

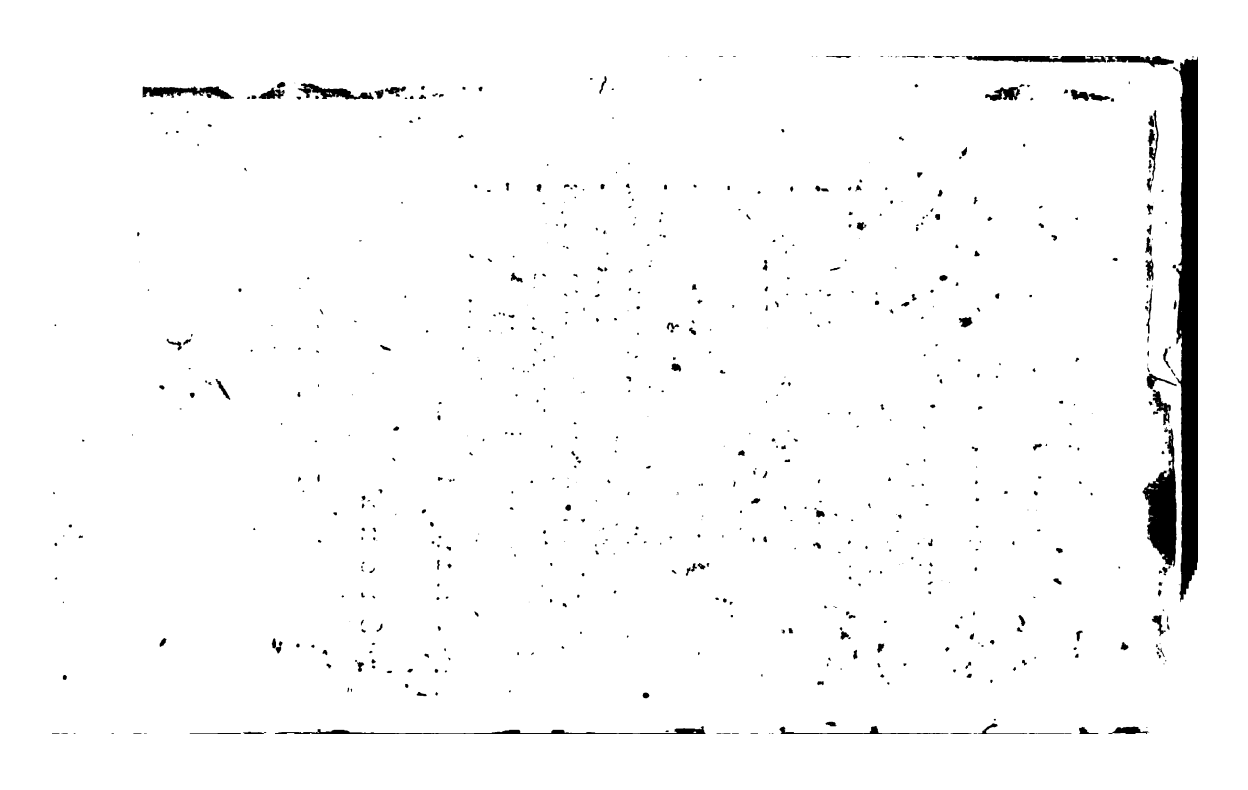
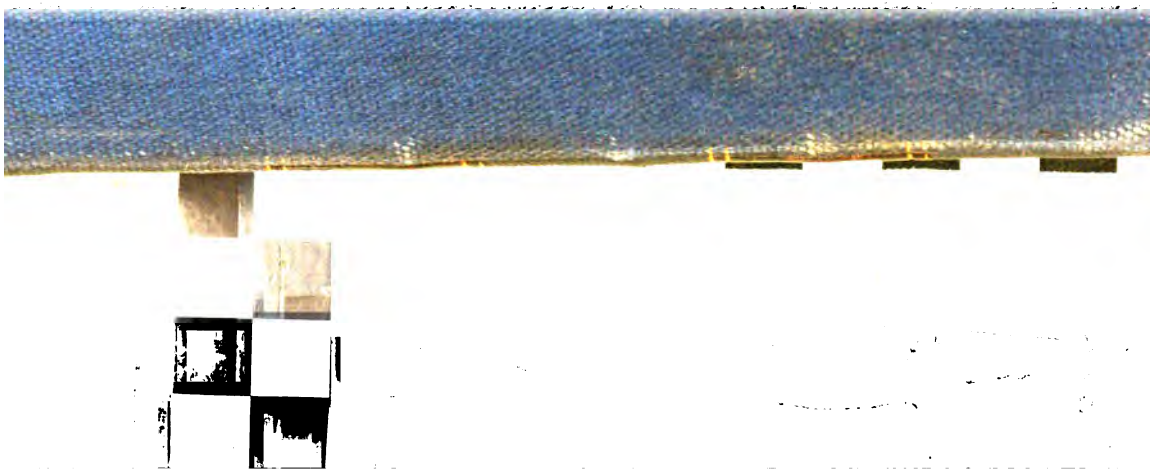
EXTRAIT

DU PRIVILEGE DU ROI.

CHARLES par la grace de Dieu, Roi de Caſtille, de Leon, d'Arragon, &c. Archiduc d'Auſtriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, &c. Octroie à FRANÇOIS FOPPENS, de pouvoir imprimer ſeul L'ESOPE EN BELLE HUMEUR, ou *Nouvelle Traduction de ſes Fables en Proſe & en Vers.* Et il défend à tous les Imprimeurs, Libraires & autres de l'imprimer, de le contrefaire, de le vendre ou de le debiter étant ailleurs imprimé ou contrefait, dans le terme de neuf ans, ſous l'amende de 30. florins pour chaque Exemplaire, comme il ſe peut voir plus amplement aux Lettres Patentes données à Bruſſelle, le 22. Juin 1699.

SIGNE'

LOYENS.



MAR 21 1930